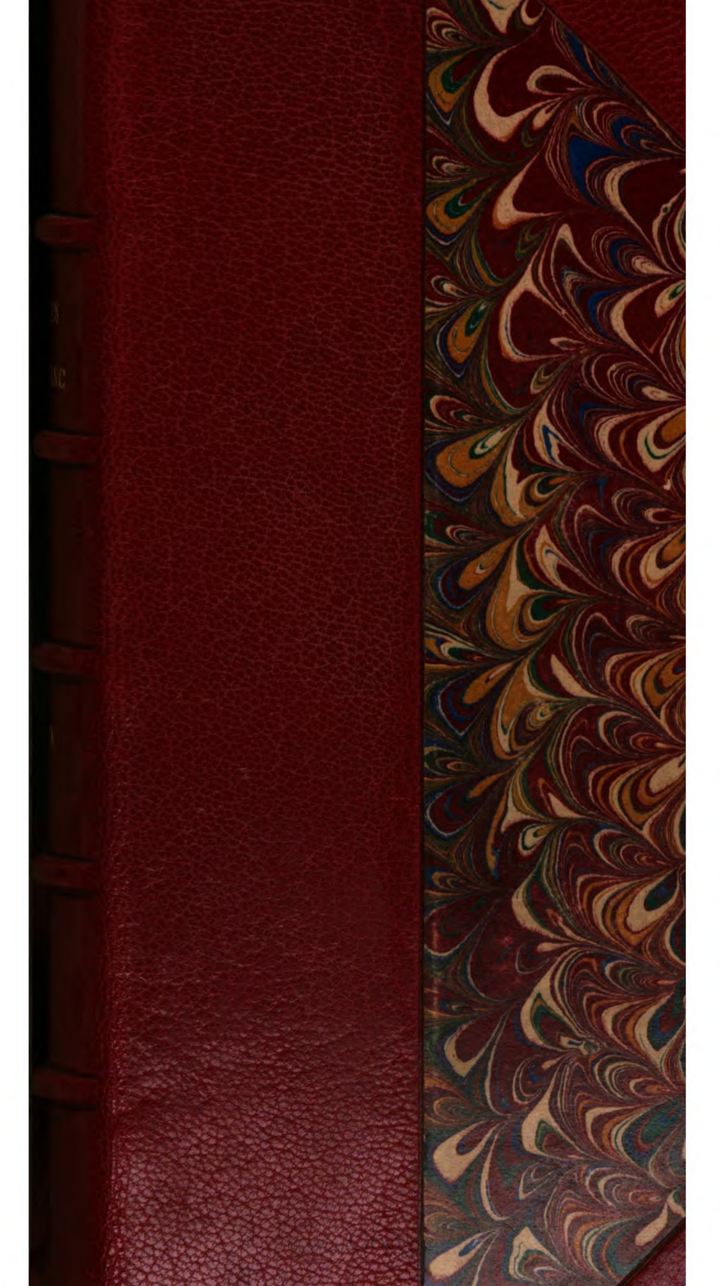
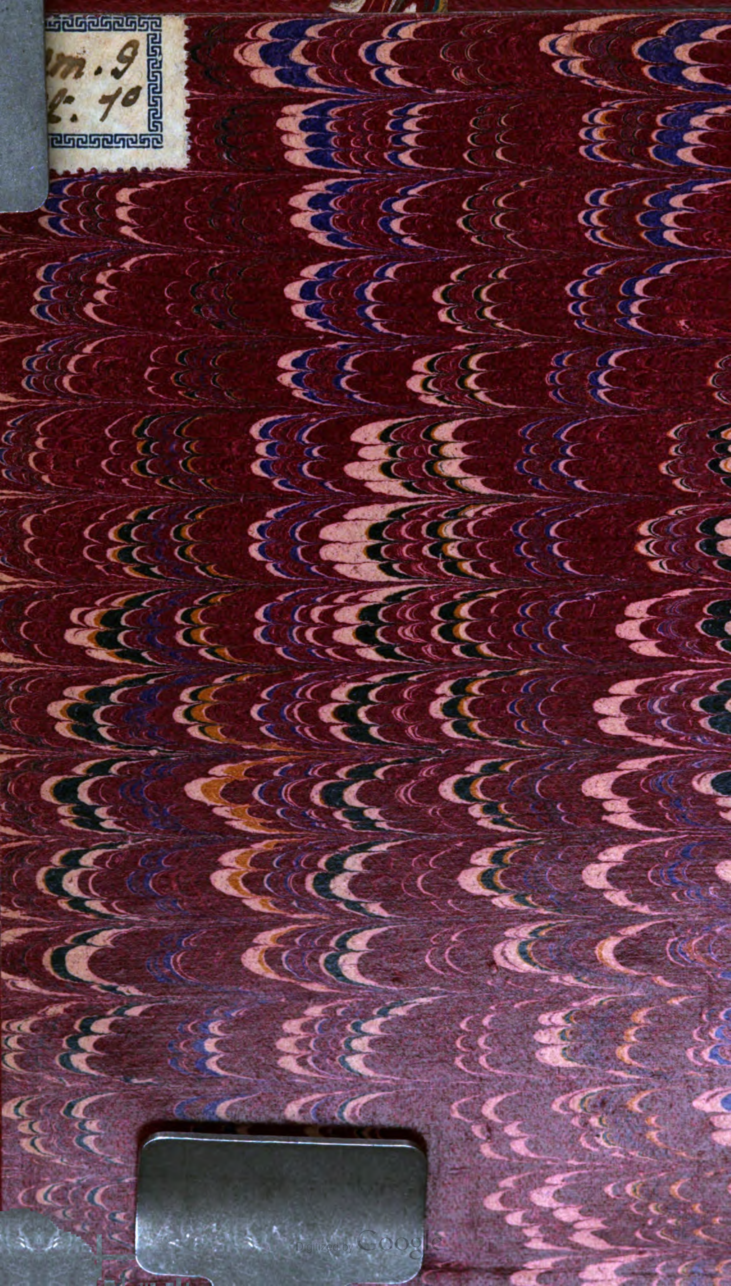
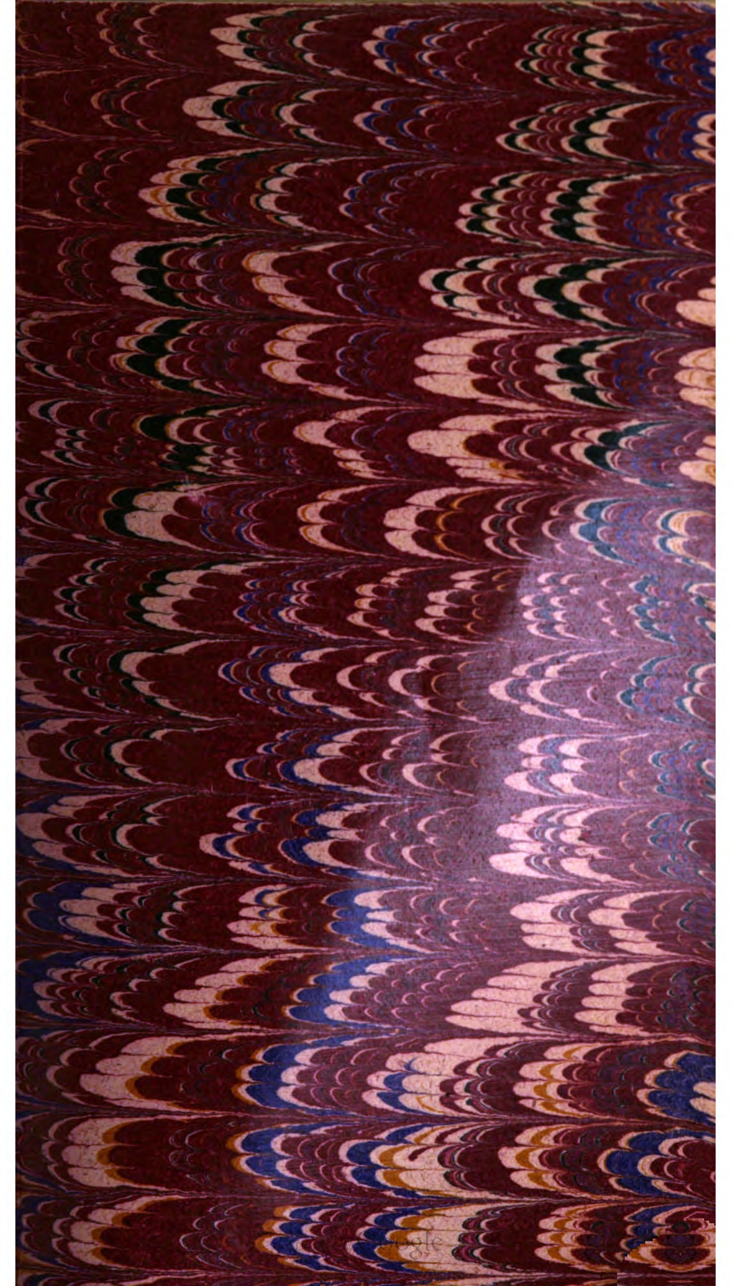



m. 9
l. 10
Digitized by Google



HISTOIRE

DU

VAILLANT CHEVALIER

TIRAN LE BLANC;

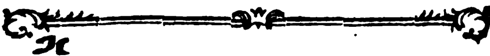
TRADUITE DE L'ESPAGNOL.

TOME PREMIER.



A LONDRES,

Aux dépens de la Compagnie.



M. DCC. LXXV.





AVERTISSEMENT.

LE roman de Tiran le Blanc n'avoit guere été connu jusques ici aux Français, que par ce qui en est dit dans la fameuse histoire de dom Quichote. Voici de quelle maniere en parle *Miguel de Cervantes Saavedra* au chap. 6. de la premiere partie de cet excellent ouvrage :
» Le curé sans se fatiguer davantage à
» examiner le reste des livres, dit à la
» gouvernante de prendre tous les grands
» & de les jeter dans la cour. Elle qui
» auroit brûlé tous les livres du monde
» pour une chemise neuve, ne se le fit
» pas dire deux fois, & en prit pour le
» moins sept ou huit qu'elle fit voler
» par la fenêtre ; mais elle en avoit em-
» brassé tant, qu'il en tomba un aux
» pieds du barbier, qui lui donna de la
» curiosité, & en l'ouvrant il vit au ti-
» tre, *histoire du fameux Tiran le*
» *Blanc*. Comment, s'écria le curé ! vous
» avez-là le chevalier Tiran le Blanc ?

» Donnez-le moi, maître Nicolas, je vous
» en prie, c'eſt un tréſor que vous avez
» trouvé, c'eſt le contrepoiſon du cha-
» grin ; c'eſt-là que nous verrons le vail-
» lant chevalier dom Kyrié Eleyſon de
» Montauban & Thomas de Montauban
» ſon frere, avec le chevalier Fonſe-
» que (a) ; le combat du valeureux *De-*
» *triante* (b) contre le dogue ; les ru-
» ſes (c) de la demoiſelle *Plaiſir de ma*
» *vie* ; les amours & les tromperies de
» la veuve Tranquille (d) & l'impera-
» trice amoureuſe de ſon écuyer. Je ne
» vous mens pas, mon compere : voici
» le meilleur livre du monde pour le
» ſtyle & le plus naturel. Ici les cheva-
» liers mangent & dorment, ils meurent
» dans leurs lits, & font teſtament avant
» de mourir, & mille autres choſes uti-
» les & néceſſaires dont les autres livres
» ne diſent pas le moindre mot. Mais
» avec cela, il n'y eût pas eu grand mal
» d'envoyer l'auteur paſſer le reſte de

(a) Il faut que Cervantes ſe ſoit trompé en cet endroit, car le chevalier *Fonſeque* ne ſe trouve pas dans ce roman.

(b) Liſez *Tiran*.

(c) Liſez les *ſaillies*, *les bons mots*. Agudezas.

(d) Liſez la veuve *repoſée*, ce mot pris dans ſon ancienne ſignification répond mieux au ſens de l'eſpagnol.

» ſes jours aux galeres pour avoir dit
» tant de ſottiſes (*a*) de propos délibéré.
» Emportez-le chez vous, compere, &
» le liſez, & vous verrez ſi tout que je
» vous en dis n'eſt pas vrai.

On me permettra de mettre ici le texte même de Cervantes, à la ſuite de la traduction françaiſe, parce que les auteurs de cette traduction ſi eſtimée & ſi eſtimable, n'ont pas rendu par-tout le ſens de Cervantes; une plus ſcrupuleuſe exactitude étoit peut-être inutile pour leur vue, qui n'a été que de procurer aux lecteurs un objet de délaſſement; mais elle n'eſt pas indifférente lorſqu'il s'agit de conſtater le jugement qu'a porté de l'hiſtoire de Tiran le Blanc, un écrivain auſſi ſenſé & auſſi ſpirituel que Cervantes.

Y ſin querer canſar ſe mas en leer libros de cavallerias, mandò al ama, de tomaſſe todos les grandes, y dieſſe con ellos en el coral. No ſe dixo à tonta ni à ſorda ſino à quien tenia mas gana de quemallos que de echar una tela por grande y delgada que fuera, y aſſiendo caſi echo de una vez; los arrojo por la ventana. Por tomar muchos juntos ſe le

(*a*) L'eſpagnol dit ſeulement, *necedades*, niaiſeries.

cayo el uno à los pies del barbero, que le tomo gana de ver quien era, y vio que dezia : historia del famoso cavallero Tirante el Blanco. *Valame Dios, dixo el cura, dando una gran voz, que aqui este Tirante el Blanco! Dadme le aca compadre, que hago cuenta que he hallado en el un tesoro de contento y una mina de passa tiempos. A qui esta don Quirie Eleyson de Montalvan valleroso cavallero, y su hermano Tomas de Montalvan, y el cavallero Fonseca, con la batalla que el valiente* (a) *de Tirante hizo con el alano, y las agudezas de la donzella Plazer de mi vida, con los amores y embustes de la vuida reposada, y la segnora emperatriz enamorada de Ipolito su escuredo. Digo os verdad segnor compadre, que por sur estilo es este el mejor libro de mondo. A qui commen los cavalleros, y duermen, y mueren en sus camas, y hazen testamento antes de su muerte, con otras cosas de que todos los demas libros d'este genero carecen. Contodo esso os digo que merecia el que lo compuzo, pues no*

(*a*) Toutes les éditions ont *Detriante*, c'est une faute qui a passé aussi dans toutes les traductions. Cervantes parle du combat de Tiran contre le dogue, à la cour du roi d'Angleterre.

hizo tantas necedades de industria, que (no) le echaran à galeras por todos los dias de su vida. Lieva de à casa y leelde y vereys que es verdad quanto de los he dicho.

Ceux qui entendent le castillan s'appercevront aisément qu'il y a dans cette derniere phrase quelques fautes d'impression qui la rend presque inintelligible. Cervantes ne peut avoir dit que l'auteur de ce livre a mérité les galeres perpétuelles, parce qu'il n'a pas écrit de dessein prémédité toutes ces niaiseries, *necedades*. Le traducteur Français a supprimé la négation, & fait dire à Cervantes que *l'auteur auroit mérité les galeres pour avoir dit tant de sottises de propos délibéré.* Ce qui est précisément contre le sens de Cervantes qui loue formellement cet auteur d'avoir su éviter les inepties ou *niaiseries*, dont les autres ouvrages du même genre sont remplis. Le terme espagnol *necedades*, a un sens beaucoup plus restreint que le mot françois, *sottises*, il signifie seulement puérilité, ineptie, *niaiserie*, & ne peut tomber que sur les absurdités des autres livres de chevalerie, absurdités évitées par l'auteur de Tiran, à ce que dit Cervantes,

Les termes espagnols, *contodo esso .... merecia .... que le echaran à galeras*, &c. signifient : par cette raison, » il avoit bien mérité d'être envoyé aux » galeres pour n'avoir pas écrit de pro- » pos délibéré tant de niaiseries. » Cervantes n'étoit pas capable de raisonner ainsi. Pour moi je soupçonnerois qu'il y a eu une seconde négation oubliée, & que Cervantes avoit écrit, *contodo esso ... merecia el que lo compuzo, pues no hizo tantas necedades de industria, que* (no) *le echaran à galeras por todos los dias de su vida* : Et par-là cet » écrivain auroit bien mérité qu'on lui » fît grace des galeres perpétuelles, pour » avoir su éviter tant de niaiseries que » les autres ont dites de propos délibéré. J'ai idée d'avoir lu quelque part, que l'auteur du roman de Tiran le Blanc étoit mort aux galeres, je ne puis me rappeller dans quel livre.

Le mérite de Cervantes, & la juste célébrité de son ouvrrage, rendent nécessaire cette correction qui lui sauve un faux raisonnement que lui faisoient faire toutes les éditions & toutes les traductions de son livre. Le lecteur pardonnera sans doute en cette considération une

ſcholie grammaticale, pour la reſtitution du texte d'un moderne. Miguel de Cervantes mérite quelque diſtinction. S'il avoit l'honneur d'être un ancien, & que ſon ouvrage eût été écrit en grec ou ſeulement en latin ; il y a déjà longtems qu'il auroit des ſcholiaſtes & même des commentateurs en forme.

Quoi qu'il en ſoit du ſens de ce paſſage de Cervantes, on eſpere que les lecteurs du roman de Tiran le Blanc ne feront pas plus difficiles que le *licentié Pedro Perez*, curé du village de dom Quichote, & qu'ils ne ſe ſcandaliſeront pas d'une eſpece de mêlange de dévotion & de libertinage qui ſemble régner dans quelques endroits de ce livre. On apperçoit ce mêlange dans toutes les romans, & même dans preſque tous les ouvrages compoſés dans ce tems-là.

Les hommes d'alors étoient en général plus dévots que ceux d'aujourd'hui, mais ſans en être pour cela plus gens de bien. On ſe perſuadoit que l'exactitude à remplir certaines pratiques extérieures pouvoit tenir lieu de l'obſervation des préceptes, & diſpenſer même des regles de la morale. La même idée paroît ſubſiſter encore daus certains pays où l'inſ-

truction est moins commune. Dans les pays où les esprits sont plus éclairés, le systême a changé sur cet article dans la spéculation, sans que les choses aient cessé d'aller le même train dans la pratique, & sans que l'empire des passions sur le cœur humain ait rien perdu, ni de sa force ni de son étendue.

Le nom, le pays & le siecle de l'auteur de ce livre, sont absolument inconnus. On voit qu'il étoit Espagnol, & on peut seulement soupçonner qu'il étoit de Valence, à cause de la digression dans laquelle il fait l'éloge de cette ville, comme le traducteur l'a remarqué dans une note. Il parle dans cette digression de trois malheurs qui doivent arriver à cette ville, suivant une ancienne prophétie. Les prédictions des poëtes & des romanciers ne regardent jamais que des événemens déjà arrivés ; ainsi on peut assurer que l'auteur a fait allusion à des faits antérieurs. Les Maures qui doivent causer le second des malheurs dont Valence est menacée, furent absolument expulsés de la ville & du royaume de ce nom en 1276. Le troisieme de ces malheurs arrivera, dit-on, par la faute des habitans chrétiens de Valence, mais

ces habitans ne ſeront pas chrétiens de naiſſance.

L'auteur avoit probablement en vue les troubles excités à Valence l'an 1369 lorſque les habitans ſe révolterent contre le roi d'Arragon Pierre IV. du nom, celui qui abolit les libertés accordées aux Arragonois & aux Valenciens. Le prétexte de défendre ces libertés, avoit occaſionné diverſes révoltes; mais celle-ci fut la plus conſidérable, elle cauſa de très-grands déſordres, les revoltés aſſaſſinerent un très-grand nombre de ceux dont le zele leur paroiſſoit trop modéré, & le roi d'Arragon ayant diſſipé la ligue, fit périr par les plus cruels ſupplices ceux qui en avoient été les chefs. Les ſuites de cette révolte devinrent très-funeſtes à ceux de Valence, non-ſeulement à cauſe de tous les meutrres dont elle fut l'occaſion, mais encore parce qu'elle donna un prétexte de les dépouiller de leurs anciens privileges. Cette révolution eſt de l'an 1369. L'ouvrage eſt néceſſairement poſtérieur à cette année-là.

Ce que l'auteur dit de *l'Arbre des Batailles*, ouvrage compoſé vers l'an 1390, nous montre qu'il a vécu vers l'an 1400.

La maniere dont il parle de l'Afrique dans son roman, ne nous permet pas de supposer qu'il ait écrit depuis l'an 1480 ou 1485. Il paroît assez bien instruit du détail géographique de l'intérieur de ce pays ; le nom des peuples, des villes & des royaumes sont en général assez exacts, il parle même de celui de *Bornou*, dans le pays des noirs au-delà du grand désert, mais il ignoroit absolument la situation de la partie orientale de l'Afrique. Selon lui les états d'Escariano roi d'Ethiopie, qui joue un très-grand rôle dans la seconde partie du roman s'étendoient depuis le royaume de Tremecen jusques au Tigre. Ils étoient voisins de ce côté de l'Inde, & des pays du *Prête-Jan*, ils faisoient un même continent avec l'Arabie, & l'on pouvoit aller par terre de l'Ethiopie dans la Perse & dans l'Asie-Mineure, sans passer par l'Egypte & par la Syrie. Tout cela étoit conforme au systême suivi avant les navigations des Portugais autour de l'Afrique en 1485 ; mais alors on cessa de mettre les états du Prête-Jan dans la haute Asie, & on se persuada qu'il étoit le même que le *Negasch*, ou que le roi d'Abyssinie. Ce fut aussi alors qu'on commença à

connoître les Indes, & la mer qui sépare ce pays d'avec l'Afrique. Si l'autèur eût écrit depuis les navigations des Portugais, il n'est guere probable qu'il eût voulu conserver un systême géographique absolument décrié, qui étoit indifférent à l'économie de son roman, & qui n'étoit propre qu'à le faire paroître absurde.

On peut encore déterminer avec plus de précision le tems auquel ce roman doit avoir été écrit, par quelques endroits du livre qui font une allusion assez sensible à des circonstances que nous apprend l'histoire du quinzieme siecle.

1°. L'auteur décrivant la guerre que le soudan d'Egypte & le Grand-Turc faisoient à l'empereur de Constantinople, suppose que plusieurs seigneurs Italiens & Napolitains étoient ligués avec les infideles, & servoient dans leur armée. Il les nomme, & ces noms sont ceux de plusieurs seigneuries considérables dans le royaume de Naples & ailleurs. Quelques-uns d'entr'eux sont faits prisonniers dans un combat. Tiran les envoie à Constantinople; là, ils sont dégradés solemnellement de l'ordre de che-

valerie, déclarés traîtres & obligés d'essuyer la cérémonie la plus infamante que l'on puisse imaginer.

2°. L'auteur parle des Génois en différens endroits de son livre, & son esprit paroît avoir été dans deux différentes dispositions à leur égard. Dans la premiere partie de son roman, il les maltraite beaucoup; ils sont tous, dit-il, de mauvais chrétiens, des gens sans foi, les amis & les alliés des infideles, & qui pour un médiocre profit ne craignent point de procurer la destruction du christianisme. Ils veulent enlever l'isle de Rhodes aux chevaliers de St.Jean, par la plus horrible trahison, & la livrer au soudan d'Egypte.

Dans la seconde partie, ce n'est plus la même chose. Les Génois ont oublié le mal que leur a fait Tiran, & ils lui louent leurs vaisseaux pour transporter à Constantinople l'armée qu'il conduit au secours des Grecs.

Il faut donc chercher un tems dans lequel les Arragonois puissent avoir eu des motifs, 1°. De chercher à déshonorer quelques seigneurs Napolitains. 2°. De déclamer contre les Génois, & d'en parler avec emportement. Il faut

encore que dans ce même-tems les choses aient changé par rapport aux Génois, & que dans cet intervalle les mêmes raisons d'en dire du mal n'aient plus subsisté.

Le regne d'Alphonse V. roi d'Arragon, nous fournit ce tems. Ce prince succéda à son pere le 2 Avril 1416 & mourut le 27 Juin 1458. En 1420 il fut adopté par la reine Jeanne de Naples, & déclaré son héritier. Ayant déplû dans la suite à cette princesse, elle cassa cette adoption en 1433 & adopta à sa place Louis duc d'Anjou. Ce prince étant mort peu après sans enfans, elle lui substitua René de Lorraine, & mourut en 1434.

Ces différentes adoptions causerent de longues & cruelles divisions parmi les Napolitains, & donnerent lieu aux deux factions différentes des Angevins & des Arragonois. La guerre commença entre les deux partis en 1434 à la mort de Jeanne. Ceux que l'auteur du roman traite si mal, étoient des seigneurs du parti d'Anjou. On trouve les noms de quelques-uns dans l'histoire générale, & peut-être découvriroit-on les autres dans les histoires particulieres de ce tems-là, si la chose valoit la peine que donneroit une telle recherche. On doit donc sup-

poſer que l'ouvrage a été écrit entre les années 1434 & 1458.

Mais ce que l'auteur dit des Génois peut nous ſervir à déterminer un tems plus précis & un intervalle encore plus court. Les Génois ont été long-tems en guerre avec les Arragonois; ils ſe diſputoient la poſſeſſion des iſles de la Méditerranée, dont les Maures avoient été chaſſés; mais ces guerres n'avoient donné lieu à aucun événement qui pût occaſionner la maniere emportée avec laquelle l'auteur les traite. En 1636 ces peuples s'étant ligués avec le duc de Milan, & avec quelques autres princes de la faction Angevine, mirent en mer une puiſſante flotte pour aller ſecourir Gaëtte aſſiégée par le roi d'Arragon.

Aphonſe s'avança au-devant d'eux, & leur préſenta le combat. Les Génois étoient alors les meilleurs hommes de mer de la Méditerranée. La flotte Arragonoiſe fut battue, & l'armée détruite, Alphonſe fait priſonnier avec ſes freres & la fleur de ſa nobleſſe, fut remis entre les mains duc de Milan; mais peu de jours après celui-ci mit ce prince en liberté, ſans autre condition que celle d'une ligue offenſive & défenſive.

C'eſt ſans doute à cauſe de la priſe du roi d'Arragon que l'on voit tant de rois priſonniers dans l'hiſtoire de Tiran, & que ce chevalier conſolant un de ces rois dans ſa captivité, lui dit qu'elle n'eſt point un malheur dont un prince doive rougir ; que les rois braves & courageux y ſont expoſés, & qu'il n'y a que ceux qui ſe tiennent toujours loin des dangers qui ſoient à l'abri d'un pareil ſort.

Alphonſe ſe trouva par ſon alliance avec le duc de Milan, & par les puiſſans ſecours que les Arragonois, les Valenciens & les Catalans lui envoyerent d'eux-mêmes, plus fort qu'il n'étoit avant ſa défaite. Il ſoumit entiérement le royaume de Naples ; & le 2 Juin de l'an 1442 Il entra dans cette ville, en renouvellant les cérémonies des anciens triomphes romains ; circonſtance qui peut avoir donné lieu à l'auteur du roman, de faire accorder de ſemblables honneurs à Tiran, après avoir délivré la ville de Conſtantinople.

On trouve dans la chronique Catalane de *Miguel Carbonnell* une relation originale & très-détaillée des fêtes données à Saragoſſe l'an 1399. pour le couronnement du roi d'Arragon Martin I.

& de la reine Marie de *Luna* sa femme. Ces fêtes sont le modele de toutes celles que l'auteur décrit dans son roman, & qu'il suppose données tant en Angleterre qu'à Constantinople.

Alphonse maître du royaume de Naples, tourna toutes ses forces contre les Génois. Ils furent obligés de se soumettre, & de demander la paix, que ce roi ne leur accorda qu'à la charge d'un présent ou redevance annuelle. Ils la lui payoient avec des circonstances qui donnoient à ce paiement l'air d'un veritable tribut.

Il est, ce me semble, assez probable que la premiere partie du roman ait été écrite depuis la prison du roi Alphonse, & pendant la plus grande irritation des esprits contre les Génois; mais que la seconde fut après l'an 1442, & lorsque ces peuples s'étant soumis à payer une redevance annuelle, la haine des Arragonois fut modérée par l'humiliation de leurs ennemis.

Les Grecs de Constantinople étoient alors extrêmement pressés par les sultans des Turcs, Amurath I. mort en 1451 & par son fils Mahomet II. qui prit cette ville le 29 de Mai 1453 & qui détruisit

ſans retour l'empire des Grecs. Dans la ſeconde partie l'empereur de Conſtantinople ſe trouve réduit à une ſemblable extrémité, & il en eſt tiré par la ſeule valeur de Tiran. La délivrance de l'empire Grec étoit alors l'objet des vœux de tous les chrétiens, quoique des intérêts particuliers empêchaſſent les princes de ſe réunir pour y travailler. C'étoit probablement pour flatter ce deſir univerſel, & pour faire alluſion à la ſituation actuelle des choſes, que l'auteur du roman a fini par ſuppoſer l'empire de Conſtantinople dans le plus grand péril, & par l'en retirer contre toute apparence.

On peut, ce me ſemble conclure de tout cela, qu'il eſt aſſez probable que ce roman a été commencé entre les années 1436 & 1443 ou entre la priſe d'Alphonſe par les Génois, & le tribut qu'il impoſa à ces peuples, & qu'il a été achevé entre la même année 1443 & la priſe de Conſtantinople en 1453.

Si l'auteur, dans ſon argument, avoit daigné nous dire un mot du tems auquel il écrivoit, il auroit épargné au lecteur l'ennui de cette diſcuſſion. Après tout, on ne trouveroit pas étrange de voir à la tête d'une traduction de *Théagene & Cha-*

riclée une dissertation sur la personne & sur le tems d'Hléiodore qui en est l'auteur. Un roman moderne qui nous peint les mœurs & la façon de penser du quinzieme siecle, & qui par-là peut servir à nous donner une plus juste idée d'un tems auquel a commencé de se former la puissante monarchie des Espagnols sous la maison d'Autriche, ne pourra-t-il pas jouir du même privilege? N'y aura-t-il que l'antiquité Grecque & Romaine qui mérite notre attention & nos recherches?

Quant au style de ce roman, quoique Cervantes l'appelle à cet égard le *meilleur livre du monde* (*a*) cet éloge ne se doit entendre que par comparaison aux autres ouvrages du même genre. Il a sur eux à la vérité l'avantage d'être écrit dans un style très-simple & très-naturel, au lieu que les autres romans Espagnols sont d'un style affecté & figuré jusques à l'enflure, quelquefois même jusqu'à l'extravagance. Mais il tombe peut-être dans l'excès opposé, & il n'est pas exempt des défauts qui accompagnent ordinairement une trop grande simplicité.

Quoique le fonds du style soit assez gai, & quoique les plaisanteries soient en gé-

(*a*) *Por su estilo es este el mejor libro del mundo.*

néral d'assez bon goût, eu égard au tems, on trouve quelquefois des expressions & des détails trop bas, & peu séans aux personnages que l'auteur introduit. Peut-être aussi ce défaut-là est-il moins celui de l'auteur, que celui de son siecle. Les discours & les conversations sont ordinairement très-allongées, quelquefois remplies de paroles, & vuides de sens. Mais c'étoit encor le défaut général de son tems. Il regne également dans nos vieux romans & dans nos vieilles chroniques, aussi-bien que dans les anciens écrivains Espagnols. On le trouve même dans les Italiens, quoi qu'*ils soient* les premiers qui aient commencé à mieux écrire.

Le traducteur, qui sans doute n'a pas cru que le public se souciât de voir la version littérale d'un ancien roman Espagnol avec tous les défauts qui l'auroient empêché de s'amuser à une lecture (dans laquelle on ne peut guere chercher autre chose que l'amusement) a pris à cet égard toutes les libertés qu'il a cru nécessaires, non-seulement en abrégeant certains récits & certaines harangues, qui n'étoient propres qu'à refroidir l'esprit du lecteur, mais encore en faisant des suppressions ou

des changemens considérables toutes les fois qu'il a cru que l'intérêt des mêmes lecteurs le demandoit. Peut-être que quelques-uns souhaiteroient qu'il en eût encore fait davantage ; mais ceux qui voudront comparer cette traduction avec l'original Espagnol, ou même avec la version Italienne, verront qu'il ne pouvoit guere faire de plus grands changemens sans altérer l'économie du roman Il a même lieu de craindre que les lecteurs amoureux de l'exactitude littérale ne l'accusent d'avoir abusé de la liberté accordée au traducteur d'un ouvrage frivole. Il a cependant conservé par-tout avec soin, non-seulement la suite des narrations, & le sens des discours, mais encore tous les détails & toutes les expressions qui pouvoient servir à peindre, soit les mœurs du siecle de l'auteur, soit ses opinions & sa maniere de penser.

Ce sera au lecteur à juger si ce roman mérite, pour le fonds des choses, les éloges que lui donne Cervantes : on permettra cependant encore une observation que ceux qui ne sont pas familiarisés avec les anciens romans Espagnols de chevalerie, ne seroient peut-être pas en état de faire.

Dans ces romans on ne donne aux hé-

ros que la bravoure & la force de corps, & tous les dénouemens sont tirés du merveilleux de la féerie & des enchantemens; ou du moins de certains hasards plus incroyables encore, si on le peut dire, que le systême de la féerie & de la magie, qui étoit alors le systême commun. L'auteur de ce livre semble avoir affecté de prendre à cet égard le contre-pied des autres romans. Tiran, malgré sa bravoure & sa force prodigieuse, ne fait rien qui ne soit possible aux hommes, & il doit encore plus ses succès à son esprit & à son habileté militaire, qu'à sa valeur. Les moyens par lesquels l'auteur amene les événemens heureux ou malheureux de son héros, sont pris dans l'ordre naturel des choses, leur singularité a même presque toujours je ne sai quoi de bizarre qui fait rire l'esprit, en même tems qu'elle le surprend. Peut-être aussi n'a-t-on éprouvé un pareil sentiment en lisant cet ouvrage, qu'à cause du contraste qu'il forme à cet égard avec les autres livres de chevalerie que l'on a lus, & dont il peut passer pour une critique ingénieuse.

Quelques lecteurs pourront penser que l'auteur auroit dû faire les demoiselles de Constantinople un peu moins faciles;

mais de ſon tems on ne connoiſſoit pas encore cet amour métaphyſique qui fait la baſe de nos grands romans modernes, & qui n'a peut-être jamais exiſté hors de ces livres. Dans Triſtan de Léonois, dans Lancelot du Lac, dans Perceforêt, & dans les Amadis, les choſes ſe paſſent à cet égard à-peu-près comme dans Tiran. D'ailleurs l'auteur étoit d'un pays où l'on croit que quand un homme & une femme qui s'aiment, ſe trouvent ſeuls, ce ſeroit ſottiſe que de perdre le tems en paroles; & il pouvoit ſuppoſer que les femmes Grecques étoient encore plus vives ſur cet article que les Eſpagnoles.

Ce livre eſt maintenant aſſez rare en Eſpagne; il n'y eſt plus guere connu que par l'ouvrage de Cervantes. *Necolas Antonio* n'en dit rien dans ſa bibliotheque Eſpagnole en deux volumes *in-fol.* quoiqu'il y ſoit entré dans un très-grand détail ſur les romans de chevalerie, & ſinguliérement ſur ceux dont parle Cervantes dans le dénombrement de la bibliotheque de dom Quichote.

On n'en connoît qu'une ſeule édition Eſpagnole à Valladolid en 1321 *fol.* ſous ce titre: *Los cinco libros del efforçado y invencible cavalero* TIRANTE EL BLANCO

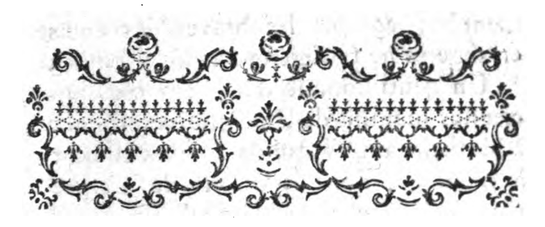
BLANCO DE ROCA SALADA, *cavallero de Garrotera, el qual por su alta cavalleria alcanço à se pricipe y Cesar del imperio de Grecia.* fol. Lettre gothique à deux colonnes, feuillet 288. A la fin on lit ces mots singuliers : *Al loor y gloria de nuestro Sennor y de la benedita Virgen Maria su madre y Senora nuestra, fue impresso el presente* libro del famoso & invencible cavallero Tirante el Blanco, *en la muy noble villa de Villadolid per Diego de Gumiel accabose à* XXVIII. *de Mayo del anno* M. D. XI.

Cette date est antérieure à la mort du roi Ferdinand, & à celle du cardinal Ximenès, le restaurateur des lettres en Espagne ; mais d'un tems bien postérieur à l'établissement du fameux tribunal de l'inquisition, & de la police à laquelle les livres sont assujettis en Espagne.

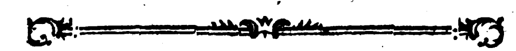
Ce roman avoit déjà été traduit en italien ; mais d'uue façon très-littérale, & par un homme qui entendoit si mal son original, qu'en plusieurs endroits la traduction est pleine de contre-sens. Le traducteur étoit *Lilio di Manfredi*. Il y a trois éditions de cette traduction. L'une *in*-4°. à Venise en 1538 chez *Nicolini*

di Sabbio. (a) La ſeconde en 3 vol. *in*-12 à Veniſe, en 1566 chez *Dominico Sarri.* La troiſieme en 1611 3 volume *in*-8°. Les trois éditions ſont faites avec toutes les marques poſſibles de publicité, & les deux dernieres ſont d'un tems où l'on obſervoit depuis pluſieurs années en Italien, pour la publication des livres, les regles ſéveres preſcrites par le concile de Trente.

(a) *M. Federico Torregiano* en a été l'éditeur.



HISTOIRE
DU
GRAND CHEVALIER
TIRAN LE BLANC.



PREMIERE PARTIE.

L'ANGLETERRE jouissoit d'une profonde paix, lorsque le grand prince par qui elle étoit gouvernée, voulant célébrer avec éclat l'alliance qu'il venoit de contracter avec le roi de France, fit publier dans son royaume un combat à la barriere à tout vnant. Le bruit des fêtes & des magnificences dont ces nôces devoient être accompagnées, se répandit

bientôt ; & tous les braves des cours étrangeres ne tarderent pas à s'y rendre.

Un gentilhomme d'une des plus anciennes maisons de Bretagne s'étoit joint à plusieurs autres, qui comme lui alloient à Londres, dans le dessein de prendre part à la fête. Accablé de lassitude, il s'endormit sur son cheval, qui marchant à l'aventure, s'écarta du reste de la troupe & du grand chemin. Un sentier peu fréquenté qu'il suivit, le conduisit dans un lieu solitaire, planté des plus beaux arbres du monde, & où sur l'herbe tendre & fleurie couloit une fontaine délicieuse, à laquelle les animaux sauvages & domestiques venoient chaque jour se désaltérer.

C'étoit dans ce lieu que le fameux comte Guillaume de Varwick avoit choisi sa retraite. Ce chevalier recommandable par sa naissance & par ses vertus, avoit long-tems porté les armes sur terre & sur mer. Il avoit remporté la victoire dans cinq combats particuliers, s'étoit trouvé à sept batailles générales, dont il étoit sorti vainqueur, son nom étoit célebre dans tous les pays. A l'âge de cinquante-cinq ans un sentiment de religion lui avoit fait quitter le métier de la guerre

pour faire le voyage de Jérusalem. Ni les larmes de la comtesse son épouse qu'il chérissoit, ni les pleurs d'un fils unique qu'il laissoit encore au berceau, ne purent l'arrêter. Il fit une donation de toutes ses terres à la comtesse sa femme, & ayant distribué des sommes considérables à ses vassaux, & aux chevaliers qui s'étoient attachez à lui, il partit suivi d'un seul écuyer; & après avoir visité les saints lieux, il se rendit à Venise. Là, il donna tout ce qui lui restoit d'argent à ce fidele domestique qui l'avoit suivi; & il exigea de lui, qu'à son retour en Angleterre il répandroit le bruit de sa mort. Pour rendre cette nouvelle plus vraisemblable, le comte engagea quelques négocians Anglais établis à Venise, à la mander dans leur pays. La comtesse l'apprit avec la douleur la plus vive, & fit faire à ce mari qu'elle avoit aimé tendrement, des obseques dignes de la naissance & de la valeur d'un aussi bon chevalier.

Cependant le comte après avoir laissé croître ses cheveux & sa barbe, prit un habit d'hermite, & vivant d'aumônes, retourna en Angleterre, où il choisit pour sa demeure une solitude située sur

une haute montagne, peu éloignée de la ville de Varwick. Il y vivoit inconnu à tout le monde, & sous son habit d'hermite il alloit une fois la semaine à la ville pour y recevoir les aumônes de ses anciens sujets. Il s'adressoit plus souvent à sa vertueuse épouse qu'à tout autre, parce qu'il ne pouvoit se refuser le plaisir de jouir de la tristesse dans laquelle elle étoit plongée, & de voir combien elle étoit attachée à ses devoirs. De son côté la comtesse, par un sentiment secret dont elle ignoroit la cause, lui donnoit plus souvent, & plus abondamment qu'aux autres pauvres.

Le comte avoit déjà passé quelque tems dans sa solitude, lorsque la fortune l'en retira, pour rendre encore une fois à sa patrie un service signalé. Le grand roi des Canaries, pour se venger des insultes de quelques corsaires chrétiens, qui avoient fait une descente dans ses isles, avoit débarqué sur les côtes d'Angleterre à la tête d'une armée formidable. Il s'étoit même déjà rendu maître d'une partie considérable de l'isle, où ses troupes commettoient les plus grands désordres. En vain le roi Anglais avoit cru pouvoir s'opposer aux progrès du prince

infidele. Vaincu dans deux combats, & chaſſé ſucceſſivement de Cantorberi, de Londres, & de pluſieurs autres de ſes meilleures places, il avoit enfin été obligé d'aller chercher un aſile dans la ville de Varwick. Là, inveſti de tous côtés par l'armée des Maures qui l'avoit ſuivi, ce malheureux prince n'eſpéroit plus aucun ſecours, lorſque le ciel lui en offrit un dans le courage & dans l'habileté du comte hermite.

Le lendemain de l'arrivée du roi à Varwick, le comte étant monté dès le matin ſur le haut de la montagne qu'il habitoit, dans le deſſein d'y ramaſſer quelques herbes, qui faiſaient une partie de ſa nourriture, il apperçut l'armée des infideles campée dans la plaine. Il courut à la ville, qu'il trouva dans la conſternation, & ſe rendit d'abord au château. A peine y étoit-il entré, qu'il rencontra le roi qui revenoit d'entendre la meſſe. Il ſe jeta à ſes genoux, & lui demanda l'aumône; mais ce prince n'eut pas plutôt arrêté les yeux ſur lui, que ſa vue lui rappella le ſouvenir d'un ſonge qu'il avoit eu la nuit précédente. Il avoit cru voir une grande & belle femme vêtue de blanc, tenant un enfant entre ſes bras. Elle étoit ſuivie de

plusieurs demoiselles, qui toutes ensemble chantoient le *Magnificat*. Dès qu'elles eurent cessé de chanter, celle qui paroissoit commander aux autres s'approchant de lui, & lui mettant la main sur la tête, lui avoit dit; ne crains rien, roi d'Angleterre, compte sur le secours du fils & de la mere. Remarque bien le premier homme, portant une grande barbe, que tu verras te demander l'aumône; baise-le sur la bouche, conjure-le de quitter l'habit qu'il porte, & d'accepter le commandement de ton armée; je ferai le reste. A ces mots le songe s'évanouit, & le roi s'étoit réveillé.

A la vue de l'hermite humilié devant lui, ce prince ne douta point qu'il ne fût cet homme destiné du ciel pout être l'appui de sa couronne. Il le baisa sur la bouche, suivant l'avertissement qu'on lui avoit donné; le releva, & le prenant par la main, il le conduisit dans une des chambres du château. Là, après lui avoir représenté dans les termes les plus touchans, les malheurs de son royaume; après l'avoir conjuré de l'aider de ses conseils & de sa personne, il se jeta à ses pieds, & le supplia de ne point lui refuser la grace qu'il lui demandoit.

Les larmes du malheureux roi toucherent le comte. Il se rendit aux prieres de son prince, & à la triste situation de sa patrie. Bientôt, par ses conseils, les chrétiens remporterent un avantage considérable sur les infideles, dont ils brûlerent & pillerent le camp. Quelques jours après le roi Maure envoya défier le roi d'Angleterre à un combat particulier qui décideroit la guerre. Le roi Anglais accepta le défi; mais ses forces ne répondoient pas à son courage, & le conseil ne vouloit pas consentir qu'il s'exposât lui & son royaume à une perte certaine. Le roi des Canaries étoit un des hommes les plus forts & les plus adroits de sa nation. Le roi d'Angleterre se confiant à la promesse qui lui avoit été faite, crut ne devoir choisir d'autre que l'hermite même, pour se démettre en sa faveur de la royauté, & le charger d'un combat qui ne pouvoit se faire que de roi à roi. Il ne se trouva point d'armes qui pussent convenir à l'hermite dans toute la ville; il fallut avoir recours à celles qu'il avoit laissées à la comtesse de Varwick en partant pour Jérusalem, & dont il indiqua la forme & les couleurs.

Le roi hermite défit & tua le roi Maure

dans le combat. Cette mort ne termina cependant pas la guerre. Le nouveau roi que l'on élut à sa place refusa d'exécuter le traité.

Le comte de Varwick donna dans la suite de cette guerre de nouvelles preuves de sa valeur & de son habileté. Il fit prendre les armes à tout le monde, même aux enfans âgés de onze ans. Le fils qu'il avoit laissé en partant se trouva dans ce cas, & les larmes ni les priere de la comtesse ne purent le faire excepter. Le roi vit avec plaisir que cet enfant témoignoit un courage au dessus de son âge. Il l'arma chevalier a la premiere bataille. Enfin, après plusieurs combats, il vint à bout de ces barbares; tout fut passé au fil de l'épée, ou réduit en esclavage.

Après avoir ainsi rendu la liberté à sa patrie, il ne restoit plus au comte de Varwick que de se faire connoître à sa tendre & vertueuse épouse. Depuis qu'il étoit monté sur le trône, l'aventure des armes & quelques autres de même espece avoient déja donné de grands soupçons. Elle ne pouvoit comprendre comment, sans être sorcier ou négromant, le nouveau roi étoit instruit, comme elle-même, de tout ce qu'elle avoit de plus

caché dans sa maison. A son retour, il crut ne devoir pas différer à la tirer d'inquiétude. Il lui fit remettre la moitié d'un anneau chargé de se ses armes, qu'il avoit partagé avec elle à son départ pour la Terre-Sainte, avec ordre de lui dire qu'il venoit d'un homme qui l'avoit aimée tendrement, & qui l'aimoit encore plus que sa propre vie. A ce discours, & à la vue de l'anneau, que la comtesse reconnut d'abord, elle tomba évanouie; & ne revint de sa foiblesse que lorsqu'elle se trouva entra les bras de son mari, qui étoit accouru à la nouvelle de cet accident. Cette reconnoissance fut accompagnée de toute la joie & de toute la tendresse que peuvent éprouver, après une longue absence, deux personnes qui s'aiment véritablement.

Au bruit de cet événement, l'ancien roi & tous les barons, charmés de devoir la liberté de l'Angleterre à un chevalier de si haute réputation, vinrent faire compliment au comte & à la comtesse, qui leur donnerent une fête magnifique. Mais au milieu des festins & des réjouissances dont elle fut accompagnée, le nouveau roi soupiroit après sa retraite, & songeoit à y retourner. Il commença

donc par quitter les habits royaux, & remit à l'ancien roi toute l'autorité dont il s'étoit dépouillé en sa faveur. Ensuite il recommanda sa femme & son fils à ce prince, qui lui promit d'en avoir soin, & fit sur le champ le jeune comte grand connétable d'Angleterre, en lui donnant outre cela une partie du royaume de Cornouailles. Enfin, après les plus tendres adieux, le comte reprit le chemin de son désert, où il s'enferma, uniquement occupé du service de Dieu, & du soin de pleurer ses péchés.

Ce saint homme s'occupoit à lire l'arbre des batailles, & cette lecture l'engageoit de plus en plus à remercier Dieu des graces qu'il lui avoit faites pendant qu'il avoit suivi l'ordre de chevalerie, lorsque le gentilhomme étranger arriva à la fontaine. La vue d'un homme endormi sur son cheval attira l'attention de l'hermite. Il doutoit s'il devoit le réveiller; mais le cheval pressé de la soif, le tira d'embarras. Comme sa bride étoit attachée à l'arçon, les mouvemens qu'il se donna pour s'en débarrasser réveillerent le cavalier. Tiran demeura surpris à cette vue. L'hermite étoit d'une taille haute & majestueuse; il portoit une longue barbe

blanche, & malgré ſon habit déchiré, ſon viſage pâle & décharné, & ſes yeux preſque éteints, un air de dignité répandu ſur toute ſa perſonne, annonçoit ce qu'il avoit été autrefois.

Le cavalier mettant auſſi-tôt pied à terre, s'avança pour le ſaluer. L'hermite de ſon côté le reçut d'un air doux & civil; & lui ayant propoſé de s'aſſeoir dans l'agréable prairie qui bordoit la fontaine, il le conjura, par la politeſſe qu'il remarquoit en lui, de lui apprendre ſon nom, & quel haſard l'avoit conduit dans ce déſert. Alors l'étranger prenant la parole; il m'eſt aiſé, lui dit-il, mon pere, de ſatisfaire votre curioſité. Je m'appelle *Tiran* le Blanc, parce que mon pere eſt ſeigneur de la Marche Tirannie, qui n'eſt ſéparée de l'Angleterre que par un petit trajet de mer. Ma mere, fille du duc de Bretagne, ſe nomme Blanche. Ainſi pour conſerver les deux noms, on m'a donné celui de Tiran le Blanc. Les fêtes que le roi d'Angleterre prépare pour ſon mariage avec la princeſſe de France, m'ont attiré en ce pays. Cette princeſſe eſt la plus belle de toute la chrétienté. Elle poſſede tous les charmes & toutes les graces qui ſont partagées

entre les autres femmes ; rien n'approche de la blancheur & de la finesse de son teint. Je vous en puis donner une idée, mon révérend pere, par un fait dont j'ai été témoin. J'étois à la cour de France le jour de la fête de St. Michel ; ce jour auquel se faisoit la déclaration du mariage, il y eut beaucoup de réjouissances. Le roi, la reine, & la princesse leur fille, mangeoient à une table séparée ; & je puis assurer, pour l'avoir vu, que la blancheur & la finesse de la peau de cette princesse laissoient voir au passage, le vin rouge qu'elle buvoit. Ce fut-là que j'appris que le roi d'Angleterre qui s'y étoit rendu, devoit être à Londres le jour de la Saint Jean ; & qu'à son arrivée il y auroit de grandes fêtes dans cette ville pendant un an & un jour. Sur cette assurance, nous sommes partis trente gentilshommes & moi pour nous y trouver, & pour recevoir l'ordre de chevalerie. La lassitude de mon cheval, ajouta l'étranger, m'a fait demeurer derriere. Je me suis endormi, & le hasard m'a conduit ici.

L'hermite entendant parler de l'ordre de chevalerie, & du dessein que ce gentilhomme avoit formé de le recevoir,

poussa un grand soupir. Son imagination lui retraça en cet instant toute l'excellence de cet ordre, & la gloire qu'il s'étoit acquis pendant tout le tems qu'il l'avoit professé. Tiran ne put s'empêcher de lui demander le motif des réflexions auxquelles il s'étoit abandonné. Et l'hermite reprenant la parole, avec une douceur extrême; je pense, lui dit-il, mon cher enfant, aux devoirs auxquels un chevalier s'engage en recevant cet ordre. Malgré l'habit dont je suis revêtu, j'ai l'honneur d'être chevalier. Il y a environ cinquante ans que je fus armé en Afrique, dans une grande bataille que nous soutînmes contre les Maures.

Puisque cela est ainsi, répliqua Tiran, je souhaiterois, mon révérend pere, que vous eussiez la bonté de m'instruire à fonds d'un état auquel je veux m'attacher toute ma vie, & dont je desire remplir les obligations. Mon fils, dit l'hermite, en lui montrant le livre qu'il lisoit, toutes les regles que vous demandez sont écrites dans ce volume. Je le lis souvent, pour ne point oublier les bontés dont le seigneur m'a comblé.

Alors il ouvrit le livre, & lut à Tiran un chapitre qui contenoit l'origine de

l'ordre de la chevalerie, & par quelle raiſon il fut établi. Il continua ſon diſcours, & lui apprit quelles étaient les vertus d'un bon chevalier, & quelles obligations on contractoit en entrant dans cet ordre. Il lui expliqua enſuite ce que ſignifioient les armes offenſives & défenſives du chevalier; le caſque, la cuiraſſe, l'épée, la lance, & juſqu'aux éperons dorés. Il lui parla enfin des anciens chevaliers, & de ceux qui ſe diſtinguoient encore alors par les armes; de Lancelot du Lac, de Galuan, de Boort, de Perceval, dit Galas, qui fut le meilleur de tous; & qui par ſa vertu & ſa chaſteté (car il mourut vierge) mérita de faire la conquête du St. Graal (*a*) du bon chevalier de la montagne Noire, du duc d'Altretera, & de pluſieurs autres. Il lui dit auſſi que puiſqu'il avoit un ſi

(*a*) Le Saint Graal, dont il eſt tant parlé dans le roman de Lancelot du Lac, & dans les hiſtoires de la table ronde, étoit le baſſin dans lequel Jeſus-Chriſt avoit fait la cêne, apporté en Angleterre par Joſeph d'Arimathie, diſent ces romans; ils en racontent beaucoup de merveilles, & même pluſieurs miracles; car la ſimplicité de ces ſiécles groſſiers allioit la dévotion avec les intrigues libertines, dont ces livres, ſur-tout celui de Lancelot, ſont remplis. graal, dans la baſſe latinité gradale, un baſſin: On emploie encore dans quelques provinces de France le mot de graile au même ſens; & en vieil anglois, grual ou graile eſt la même choſe que gradual.

grand desir de recevoir l'ordre de chevalerie, il falloit que ce fût avec éclat ; c'est-à-dire, qu'il devoit choisir pour cette cérémonie le jour d'un combat ou de quelque joûtes, afin que ses parens & ses amis sussent qu"il étoit capable de porter les armes, & de les conserver. Mais il se fait tard, continua-t-il, votre compagnie doit être fort loin ; vous ignorez les chemins, & vous seriez en danger de vous perdre dans les bois dont ce canton est couvert, je vous conseille donc de partir. A ces mots il pria Tiran d'accepter le livre qu'il avoit. Montrez-le au roi & à tous les bons chevaliers, lui dit-il, afin qu'ils sachent ce que c'est que l'ordre de chevalerie. Ensuite, l'ayant conjuré de passer à son retour par son hermitage, & de lui faire le récit des fêtes qui se seroient données à la cour, il lui dit adieu. Mais avant que de se séparer, Tiran demanda au saint homme ce qu'il devoit répondre au roi & aux autres chevaliers, en cas qu'ils voulussent savoir le nom de celui qui lui avoit donné le livre. Vous leur direz seulement, repartit l'hermite, qu'il leur est envoyé de la part d'un homme qui a toujours aimé & honoré l'ordre de chevalerie.

Tiran remonta à cheval, & continua ſon chemin. Peu de tems après il rencontra pluſieurs de ſes gens, envoyés au-devant de lui, dans la crainte qu'il ne ſe fût égaré dans le bois. Arrivé au village, où les autres cavaliers avoient mis pied à terre, il leur raconta ſon aventure, & lui montra le livre que l'hermite lui avoit donné. Ils paſſerent la nuit à le lire, & montant à cheval au point du jour, ils arriverent à Londres. Les fêtes qui ſe donnerent dans cette ville à l'occaſion du mariage du roi, durerent, comme on l'a dit, un an & un jour ; après quoi tous les étrangers qui s'y étoient rendus de toutes parts, quitterent la cour pour retourner dans leur pays.

Tiran ſe ſouvint alors de la parole qu'il avoit donné à l'hermite. Il déclara donc à ſes compagnons de voyage, qu'il étoit obligé de les quitter. Mais ils le prierent tous de trouver bon qu'ils l'accompagnaſſent, & lui proteſterent que le récit qu'il leur avoit fait, avoit tellement piqué leur curioſité, qu'ils ne ſortiroient point ſatisfaits d'Angleterre, s'ils n'avoient auparavant le plaiſir de voir le ſaint homme. Tiran conſentit à les conduire au lieu

de ſa retraite, & ils prirent tous enſemble le chemin de l'hermitage. En y arrivant ils trouverent le ſolitaire qui diſoit ſes heures au pied d'un arbre. Ils l'aborderent d'un air ſoumis ; le ſaluerent très-reſpectueuſement, & voulurent même lui baiſer la main ; mais il les en empêcha, & les ayant tous embraſſés, il les obligea de s'aſſeoir. Enſuite il leur parla en homme poli & touché de l'honneur qu'ils lui faiſoient, & leur demanda s'ils ne venoient pas de la cour du roi ſon maître ; quels étoient ceux qu'on avoit armés chevaliers, & ce qui s'étoit paſſé aux fêtes qui s'étoient données au ſujet du mariage du roi avec la princeſſe de France ; mais auparavant, ajouta-t-il en s'adreſſant à Tiran, qu'il avoit reconnu d'abord, ayez la bonté de me nommer tous les ſeigneurs qui me font aujourd'hui l'honneur de me viſiter. Tiran obéit & ſatisfit la curioſité de l'hermite ; après quoi il continua en ces termes.

Les fêtes ayant été indiquées pour le jour de la St. Jean, on commença par faire la revue de tout ce qui ſe trouvoit dans la ville, tant de chevaliers & d'artiſans, que de dames ou de demoi-

ſelles. Je ne dois pas oublier que par une magnificence, qui peut-être n'a jamais encore été miſe en uſage par aucun autre prince, le roi avoit ordonné que dans tous les ports, & ſur le grands chemins qui conduiſoient à la capitale, on fournît des vivres à ceux qui arriveroient; ou pour voir les fêtes, ou y ſignaler leur adreſſe; enſorte que depuis le jour de leur embarquement, juſqu'à celui de leur départ, ils ont toujours été défrayés.

Le jour de la Saint Jean, le roi parut vêtu d'un habit magnifique, brodé de groſſes perles, & doublé de martres zibelines. Les chauſſes étoient pareilles, & le pourpoint de fil d'argent trait; ce prince ne portoit point d'or parce qu'il n'étoit pas encore armé chevalier. Il avoit ſeulement ſur la tête une riche couronne de ce même métal, & tenoit ſon ſceptre à la main. Il montoit ce jour-là une très-beau cheval, qu'il manioit avec un adreſſe & une bonne grace admirable. Dans ce ſuperbe équipage il partit de ſon palais & ſe rendit à la grand'place, ſuivi ſeulement des damoiſels de quatre differentes cours de l'Europe. Dès qu'il fut arrivé, le duc de

Lancastre, couvert d'une armure blanche, parut à la tête de quinze mille hommes d'armes. Ce seigneur mettant pied à terre, alla d'abord faire la révérence au roi, & prendre ses ordres; après quoi il fit défiler les gendarmes, & passer à la tête de la marche. Ils étoient montés & armés à l'avantage; leurs chevaux étoient couverts de housses d'une étoffe brochée d'or & d'argent, & avoient sur la tête des houpes & des pannaches à l'Italienne.

Toutes ces troupes marcherent à la suite du duc de Lancastre, chaque cavalerie partont une cierge à la main. Les artisans parurent ensuite selon le rang, & avec les marques de leur profession. Mais il s'éleva parmi eux une si grande dispute, qu'elle fit craindre qu'il n'en pérît un grand nombre.

Quelle fut l'origine & la suite de cette contestation, réprit l'hermite? Je vais vous l'apprendre, répondit Tiran. Les tisserans prétendoient avoir le pas sur les serruriers, qui n'y vouloient point consentir. Il se trouva plus de dix mille hommes de châque côté prêts à soutenir l'honneur de leur corps. Les gens de loi étoient la principale cause de tout

le désordre ; les uns alléguoient en faveur de tisserans, que la toile étoit nécessaire pour le service divin ; les autres disoient, pour les serruriers, que l'invention du fer avoit précédé celle de la toile, & qu'il n'y avoit aucun métier auquel le fer ne fût nécessaire ; ce qui donnoit un grand avantage à ces derniers. Ces discours ne servoient qu'à échauffer les esprits ; & si le duc ne se fût trouvé alors à cheval, les choses auroient peut-être tourné de façon, que le roi lui-même n'eût pu y apporter du remede. Le duc se jeta donc au milieu des mutins ; prit six légistes, trois d'un parti & trois de l'autre, & les emmena hors de la ville. Ils le suivirent sans aucun soupçon. Mais à peine furent-ils éloignés de leurs confreres, que le duc, qui avoit eu la précaution d'établir une garde de mille hommes à la tête du pont, avec ordre de ne laisser passer qui que ce fût, n'exceptant de cette défense que la seule personne du roi, mi pied à terre au milieu du pont, fit élever très-promptement deux potences, & fit pendre à chacune trois des légistes la tête en bas, pour leur faire plus d'honneur. Le roi instruit de cet événement,

courut au duc, & lui dit; Qu'il ne pouvoit jamais lui rendre un plus grand service, ni faire rien de plus juste, parce que ces hommes de loi ne s'enrichissoient qu'en ruinant toute l'Angleterre. Je veux, continua-t-il, que ces légistes demeurent exposés dans cet état pendant tout ce jour, & que demain on les coupe en quatre qartiers, pour les mettre sur les grand chemins. Le duc profita de cette occasion pour représenter au roi; que si sa majesté vouloit le croire, elle ordonneroit que dans tout le royaume il n'y eût que deux hommes de loi, qui seroient obligés de prononcer, dans l'espace de quinze jours une sentence définitive, sur quelque affaire que ce pût être. Mais il faudroit, ajouta-t-il, que votre majesté les payât bien, afin de pouvoir les traiter comme ceux-ci l'ont été, au cas qu'on s'apperçût qu'ils se laissassent corrompre. Le jeune roi approuva l'avis du duc. Il ordonna sur le champ qu'il fût exécuté; & le peuple informé d'un réglement si sage, lui donna des louanges infinies. Du reste, cet incident n'empêcha point la fête de s'exécuter de la maniere dont elle avoit été projetée,

Après les artisans, qui formoient entr'eux différens jeux, venoient les archevêques, les évêques, les protonotaires, les prevôts, les chanoines, les prêtres; enfin toute le clergé portant un grand nombre de reliques. On voyoit ensuite un grand dais ou baldaquin très-riche, sous lequel marchoit le roi, environné de tous ceux qui vouloient recevoir l'ordre de chevalerie. Ils étoient vêtus de satin blanc, ou de brocard d'argent, pour marque de la virginité dont ils devoient faire profession.

Derriere eux marchoient les seigneurs & les barons, vêtus de brocard ou de riches étoffes d'or & d'argent, de satin, de velours,& de damas craimosi. Toutes les femmes mariées paroissoient ensuite, vêtues comme leurs maris. Les hommes veufs,& les femmes veuves venoient après cette riche cavalcade, les uns & les autres portoient des habits de velours noir, avec les harnois de leurs chevaux de même couleur. Ils étoient suivis par les jeunes filles & par les jeunes garçons, habillés de brocard blanc ou verd, chamarré d'argent. Les diverses troupes étoient parées de grosses chaînes d'or, avec des fermails de même métal, enrichies

richies de perles, de diamans, de rubis, & d'autres pierreries d'une grande valeur ; car tous à l'envi avoient fait leurs efforts pour paroître magnifiques à cette fête.

Après cette pompeuſe cour, marchoient toutes les religieuſes de tous les différens ordres, vêtues d'habits de ſoie, ſi elles le vouloient, mais de la couleur preſcrite par leurs regles ; le roi en avoit obtenu la permiſſion du pape, avec celle de pouvoir ſortir de leurs couvens pendant l'eſpace d'un an & un jour. Mais afin qu'elles puſſent faire uſage de cette liberté, le roi avoit fait diſtribuer de l'argent à tous les monaſteres, ſurtout à ceux qui étoient les moins riches. Ainſi toutes les religieuſes, ſurtout les jeunes, ne manquerent pas de ſe trouver à cette fête, parées & ajouſtées avec ſoin. Elles portoient chacune un cierge allumé. Les femmes du tiers-ordre ſuivoient, en chantant le *Magnificat*. Elles étoient auſſi habillées de ſoie, & portoient de même un cierge à la main. Après elles paroiſſoient tous les officiers du royaume, & toute l'infanterie armée comme ſi elle eût marché à l'ennemi. Toute cette milice portoit la livrée du roi ; c'eſt-à-dire,

des casaques mi-parties de blanc & de rouge, avec une bordure d'hermine. Ces troupes précédoient les femmes publiques, accompagnées de leur protecteurs. Elles portoient une guirlande de fleurs ou de mirthe. Celles qui avoient quitté leurs maris, pour prendre cet état, étoient obligées de porter encore une banderolle à la main. Les unes & les autres marchoient en dansant au son du tambourin.

Dès que la reine apprit que le roi approchoit, elle sortit du palais qu'elle avoit occupé jusqu'alors à Granoug (*a*), monta dans un château de bois, porté sur douze rouës, traîné par trente-six chevaux, des plus grands & des plus forts que l'on eût pu trouver en France. Elle avoit avec elle cent trente demoiselles, toutes fiancées ; car il n'étoit point permis à aucune autre fille ou femme de l'accompagner. Ce palais roulant étoit suivi d'un grand nombre de ducs, de comtes & de marquis à cheval, & de plusieurs dames & demoiselles du premier rang. La reine s'arrêta au milieu d'une grande prairie, & se plaça sur la porte de son château, d'où elle ne sortit

(*a*) Granoug, c'est Greeuwich.

qu'à l'arrivée du roi. Le duc de Lancastre parut le premier, & ayant mis pied à terre, vint faire la révérence à cette princesse. Chaque ordre défila ensuite devant elle, & lui rendit ses hommages. Cependant le roi étant arrivé, mit pied à terre à quelques pas du château, avec tous ceux qui l'accompagnoient. Alors la reine, suivie de toutes les dames, se leva, & descendit par une échelle d'argent qu'on appliqua au château. La fille du duc de Berri lui donnoit le bras, & celle du comte de Flandres lui portoit la queue. Elle étoit précédée par les cent trente demoiselles qui l'avoient accompagnée.

Mais permettez-moi, mon révérend pere, de vous parler ici de la magnificence & de la beauté de cette princesse. Elle étoit vêtue ce jour-là d'une veste de brocard rouge & d'or, dont le fond étoit relevé d'une riche broderie d'argent; la tête de chaque fleur étoit d'or émaillé. Sur la veste, elle portoit un manteau tout couvert de glands d'or battu, garnis de rubis & d'émeraudes. Jamais beauté ne fut comparable à la sienne. Ses cheveux traînans jusqu'à terre, paroissoient autant de fils d'or; son visage

& ses mains étoient d'une blancheur éblouissante ; sa taille enfin & sa démarche avoient tant de graces, qu'elles persuadoient aisément que tout ce qu'on ne voyoit point étoit admirable. Dès que cette princesse fut en présence du roi, elle lui fit une petite révérence, qu'il lui rendit par une inclination de tête. Alors tous les seigneurs & les dames de la cour furent admis à baiser la main de leurs majestés. Aussi-tôt après, le cardinal d'Angleterre, revêtu de ses habits pontificaux, commença la messe sur un autel portatif, que l'on dressa dans la prairie ; & lors qu'il fut à l'évangile, il fiança le roi avec la princesse ; le roi la baisa plusieurs fois. Après la messe, il alla la joindre, causa long-tems avec elle, & ils se firent toutes les caresses permises entre fiancés. Le duc de Lancastre, oncle du roi, lui donna ensuite l'ordre de chevalerie. Plusieurs jeunes gentilhommes témoignerent le desir qu'ils avoient de recevoir aussi cette marque d'honneur ; mais on déclara que dans un pareil jour aucun autre ne pouvoit être armé chevalier.

Après la cérémonie, le roi entra dans un petit pavillon, où il quitta tous les

habits qu'il avoit portés comme damoiſel, & les envoya au fils du duc d'Orléans, couſin germain de la reine, & qui avoit été chargé de la conduire en Angleterre. Il accompagna ce préſent de deux gros villages, qu'il lui donna. Enſuite ce prince parut avec un ſuperbe habit de velours rouge à fonds d'or, doublé d'hermine. Au lieu de couronne, il portoit ſur ſa tête une toque de velours noir, ornée d'une agraffe de diamans, que l'on eſtimoit cinquante mille écus. Dès-lors il quitta la compagnie des damoiſels, pour prendre celle des chevaliers mariés ; & s'étant remis ſous ſon riche baldaquin, tandis que la reine étoit montée dans ſon château de bois, on ſe raprocha de Londres dans le même ordre qu'on avoit tenu d'abord.

A un mille de cette ville, on s'arrêta dans une vaſte prairie, où l'on trouva un grand nombre de tentes & de pavillons dreſſés, & une infinité d'inſtrumens qui jouoient ſans diſcontinuer. Le roi mit pied à terre avec toute ſa cour, monta dans le château de la reine, & lui donna la main pour deſcendre dans la prairie. Alors ils ſe baiſerent. Tous les fiancés en firent de même, & le bal

commença. On servit ensuite, selon l'usage de ce pays un breuvage composé de malvoisie & de gingembre verd (*a*). On partit de cette prairie pour se rapprocher de la ville, & l'on se rendit auprès d'une grande riviere bordée d'arbres fort hauts, & de différentes especes, sous lesquels on avoit dressé un grand nombre de tables. Chaque corps avoit son quartier séparé, accompagné de maisons de bois, que l'on avoit construites à ce dessein, & qui jointes à un grand nombre de tentes, suffisoient pour loger tout le monde, sans qu'on fut obligé d'entrer dans la ville. Là les fêtes commencerent ; & ce premier jour se passa en jeux & en danses. Le second, qui étoit un vendredi, après la messe nous montames dans des bateaux couverts de tapisseries de soie & de brocard, & ornés de devises. Nous primes le divertissement de la pêche. Il y avoit plus de deux cents barques. Le roi dîna ensuite, & sur la fin du repas le grand veneur parut, suivi de tous ses chasseurs, qui conduisoient des braques, de chiens

(*a*) C'est ce que nos romans français, comme perce-forêt, nomment vin spécial. Cet usage a subsisté long-tems.

courans & des lévriers de Bretagne. On partit pour la chaſſe où l'on tua une prodigieuſe quantité de gibier.

Le ſamedi matin on aſſembla un conſeil général, composé d'hommes & de femmes, pris dans tous les différens ordres ; & on régla quelle devoit être la deſtination de chacun des jours de la ſemaine, pendant tout le tems que devoient durer les fêtes. Le réglement arrêté à la pluralité des voix, fut publié par les rois d'armes, les hérauts & les pourſuivans. Voici quelle en étoit la ſubſtance.

Le dimanche, jour de bénédiction & de joie, fut deſtiné aux danſes ; les différens états, tant de la magiſtrature, que des corps des métiers, devoient danſer ſéparément. Ils pouvoient auſſi, s'ils le vouloient, repréſenter des farces & des comédies (*a*). Ceux qui auroient le mieux réuſſi, au ſentiment des juges nommés à cet effet, devoient recevoir vingt marcs d'argent, & de plus être rembourſés des frais de leurs intermedes.

Le lundi fut marqué pour les joûtes, ſoit à fer morné, ſoit à fer émoulu. On régla la forme & la meſure des lances,

(*a*) Entremeſes.

& on ordonna que ces deux espéces de joûtes se feroient alternativement. On fixa le prix à cinq marcs d'or.

Le mardi fut destiné aux combats de barriere à pied, des chevaliers & des gentilhommes, soit seul à seul, soit deux contre deux, ou en plus grand nombre ; mais il ne pouvoit pas passer vingt-cinq, parce que le nombre des tenans n'étant que de vingt-six, il falloit qu'il restât quelqu'un à la garde du prix destiné à celui qui auroit le mieux fait ; c'étoit une épée d'or du poids de dix marcs. Le vaincu devoit rester prisonnier du vainqueur, & ne pouvoit obtenir sa liberté que par échange ou par rançon.

Le mercredi étoit le jour des combats à cheval, soit à outrance, soit au premier sang. Le prix de ces combats devoit être une couronne d'or du poids de quinze marcs.

Le jeudi étoit destiné pour le combats à pied, à outrance & à toutes armes ; soit corps à corps, soit deux contre deux, ou en plus grand nombre ; mais toujours au-dessous de vingt-six, comme on l'a dit. Le prix étoit une statue d'or représentant l'infante, & du poids de

trente-cinq marcs au moins. Le vaincu devoit faire ſerment entre les mains des juges : 1°. de ne pouvoir jamais, du reſte de ſa vie, demander le combat à outrance, avec des armes de l'eſpece de celles qu'il avoit employées dans ce combat : 2°. de ne pouvoir porter les armes du reſte de cette année, à moins que ce ne fût contre les infideles : 3°. d'aller ſe remettre à la diſcrétion de l'infante, qui en pourroit en faire à ſa volonté.

Le vendredi, jour de douleur & de triſteſſe, il ne devoit y avoir aucun combat; ſeulement après la meſſe il étoit permis d'aller à la chaſſe.

Enfin, le ſamedi fut deſtiné pour l'examen & la reception des nouveaux chevaliers. Après ce réglement, on fit le choix de vingt-ſix tenans. On alla examiner les lices & le champ de bataille, que l'on trouva en bon état. On régla auſſi la façon dont les aſſaillans devoient ſe préſenter pour demander le combat, & pour marquer les armes dont ils devoient ſe ſervir. Comme toutes ces entrepriſes devoient avoir la gloire des dames pour objet, l'aſſaillant s'avançoit au pied de l'échaffaut ſur lequel étoient les tenans, accompagné de deux filles

ou de deux femmes, à sa volonté : là, après avoir déclaré son pays, son nom, celui de son pere & celui de sa mere, il déclaroit si celle à l'honneur de qui il entreprenoit le combat étoit fille, femme, veuve ou religieuse ; & alors toutes celles de l'ordre dont étoit sa maîtresse, faisoient à haute voix des vœux pour qu'il obtînt la victoire.

Lorsque toutes ces choses eurent été reglées, le roi alla dîner ; & après avoir entendu les vêpres ; il se rendit dans la prairie suivi de tous les ordres. On avoit dressé au milieu une montagne de charpente, avec tant d'art, que l'œil y étoit trompé. Sur le sommet de cette montagne on découvroit un château très-élevé, défendu par une épaisse muraille, garnie, de cinq cents soldats couverts d'armes blanches. Le duc de Lancastre s'avança à la tête des troupes, & dès qu'il fut au pied du rempart, il fit sommer la garnison d'ouvrir les portes. Ils répondirent que leur seigneur leur avoit confié la garde du château, & qu'ils en défendroient l'entrée contre le monde entier. Alors le duc s'adressant à ceux de sa suite : chevaliers, leur dit-il, faites comme moi. En même-tems il mit pied à

terre, & en un inſtant toutes les troupes attaquerent la place l'épée & la lance à la main. Les aſſiégés lançoient cependant avec leurs machines de grandes poutres & des pieux, qu'on auroit pris pour des barres de fer; mais les yeux y étoient trompés, & tout cela n'étoit au fond que des ſachets de cuir remplis de ſable & noircis. Les pierres, dont la garniſon faiſoit pleuvoir une grêle ſur les aſſiégeans, étoient de même nature. Ces ſacs ne laiſſoient pas de renverſer ſouvent les aſſaillans; enſorte qu'il ſe paſſa quelque tems avant qu'ils s'apperçuſſent que ce n'étoit qu'un jeu; ce qui rendit le ſpectacle plus agréable.

Tous les états ſe préſenterent ſucceſſivement devant la place, & la ſommerent inutilement d'ouvrir ſes portes; le roi lui-même ne réuſſit pas mieux. Enfin la reine s'avançant au pied du rempart, ſuivie de toutes ſes dames, demanda le nom du ſeigneur de ce château; on lui répondit qu'il s'appelloit le dieu d'amours. En même-tems il parut à une fenêtre. La reine lui fit une profonde révérence, & s'adreſſant à lui: dieu d'amours, lui dit-elle, dont je révere la puiſſance & la grandeur, eſt-il poſſible

que vous resistiez ainsi aux prieres de vos serviteurs, & que vous refusiez de les rendre témoins de la gloire & du bonheur que vous destinez à ceux qui vous servent ? Vous qui regnez sur les cœurs des amans fideles, leur refuserez-vous votre assistance dans leurs peines ? Les rendrez-vous éternelles ? & ne parviendront-ils jamais à cette félicité qui en doit être le prix ? Dieu puissant, auquel je me suis livrée, ouvrez-moi les portes de votre séjour ; recevez-moi pour la plus soumise de vos esclaves ; rendez-moi témoin de votre gloire, qui m'a été inconnue jusqu'àprésent, & admettez-moi au nombre de celles qui en ont goûté les douceurs.

A ces mots la porte s'ouvrit avec un grand bruit. Le roi & la reine, suivis de tous les états, entrerent dans une vaste cour tendue de tapisseries travaillées en soie, en or & en argent, & qui représentoient des histoires admirables. Le plafond de la cour étoit couvert de brocard d'Alexandrie, & au-dessus des tentures on voyoit des loges remplies d'anges vêtus de blanc, & portant des diadêmes sur la tête. Ils jouoient de toutes sortes d'instrumens, & chantoient si parfaitement,

que les ſpectateurs en étoient ravis & charmés. Peu de tems après, le dieu d'amours, tout brillant de lumiere, parut à une fenêtre; & s'adreſſant à la reine, avec un air riant & ouvert : vos graces, aimable reine, lui dit-il, vous rendent ſouveraine de ma volonté. Je vous adopte pour fille. Diſpenſez les faveurs de cet heureux ſéjour. Puniſſez & récompenſez tous ceux qui ſont engagés ſous ma loi. Vous ſeule déſormais ſerez la maîtreſſe de leur ſort. Mais que les amans & les amantes perfides ne trouvent aucune grace devant vous; c'eſt la ſeule loi que je vous impoſe. En même-tems le dieu & les anges diſparurent; les tapiſſeries s'agiterent, comme ſi la terre eût tremblé. Nous montâmes tous au haut du château, & mettant la tête aux fenêtres qui regardoient ſur la cour, nous ne découvrîmes plus que la prairie; & nous apperçûmes avec ſurpriſe que le château étoit compoſé de quatre grands bâtimens ſéparés.

Le roi logea dans un avec toute ſa cour. La reine occupa le ſecond avec tous les Français qui l'avoient ſuivie. Le troiſieme & le quatrieme étoient deſtinés pour les chevaliers étrangers, d'Alle-

magne, d'Italie, de Lombardie, de Castille, d'Arragon, de Portugal & de Navarre.

Chacun de ces quatre grands corps de bâtimens renfermoit un si grand nombre de salles & de chambres superbement meublées, que tout le monde y étoit commodément logé. Les chevaliers qui avoient visité toutes les cours des plus grands rois, convenoient qu'ils n'avoient rien vu de si magnifique que cette fête. On voyoit dans l'appartement du roi une statue d'argent, qui représentoit une femme nue; son ventre paroissoit un peu enflé, ainsi que sa gorge, qu'elle sembloit soutenir, & même presser avec ses deux mains. Il sortoit de cette gorge deux filets d'une eau extrémement claire, qui tomboit dans un vase de cristal.

Dans le logement de la reine étoit la statue d'une jeune fille faite d'or émaillé; elle étoit nue, & tenoit ses mains baissées & serrées contre son corps, comme pour s'en couvrir. De dessous ses mains il sortoit une fontaine de vin délicieux, qui étoit reçu dans un vase transparent.

D'un autre côté paroissoit une statue d'évêque aussi d'argent. Il étoit représenté les mains jointes, les yeux élevés

vers le ciel, & la mitre en tête ; de cette mitre couloit une fontaine d'huile, qui tomboit dans un vaſe de jaſpe. Enfin, dans le dernier corps de bâtiment on voyoit un lyon d'or, portant une couronne ornée de pierreries, jetant continuellement par la gueule un miel blanc & délicieux, qui étoit reçu dans un vaſe de calcédoine.

Au milieu d'une cour, qui ſéparoit ces quatre logemens, étoit un nain, le plus difforme que l'on puiſſe imaginer. Une de ſes mains poſoit ſur ſa tête ; l'autre ſoutenoit ſon ventre, dont il ſortoit un ruiſſeau d'un excellent vin rouge, qui tomboit dans un vaſe d'argent. Ce nain étoit moitié d'or & moitié d'acier, & paroiſſoit couvert d'un demi manteau. Un peu au-deſſus, il y avoit une ſtatue d'argent, repréſentant un homme d'une grande vieilleſſe, avec une boſſe d'une grandeur énorme, & couvert d'une barbe très-blanche. Il avoit un bâton à la main, & cette boſſe étoit creuſe, & elle étoit toujours remplie d'un pain le plus blanc & le meilleur que l'on pût manger.

Toutes ces merveilles, qui tenoient de l'enchantement, étoient l'ouvrage de l'art. Tant que les fêtes ont duré, le

boulanger de la cour a fourni par jour plus de trente mille pains. Jamais on ne dérangeoit les tables que pour en changer le linge, & elles étoient servies avec profusion. Tous les appartemens où l'on mangeoit étoient accompagnés d'un buffet richement paré des plus beaux vases d'argent, sans que jamais personne ait été servi qu'avec de la vaisselle de ce métal. Ce château étoit accompagné d'un jardin parfaitement bien planté, & très-agréable, où le roi alloit souvent se promener. De-là on entroit par une très-belle porte dans un grand parc, rempli de gibier & des animaux les plus rares. C'étoit là que ce prince, suivi de tous les seigneurs de sa cour, alloit chasser le vendredi, comme il avoit été réglé. Quelquefois aussi il se promenoit sur la riviere, accompagné d'un nombreux cortege de barques, toutes magnifiquement parées.

Dans le cours de la fête il y a eu plus de soixante jeunes gentilshommes qui ont reçu l'ordre de chevalerie; & plus de cent-cinquante chevaliers ont perdu la vie dans les différens combats de barriere. Il s'y est trouvé des rois, des ducs des comtes, des marquis, & un nombre in-

fini de gentilshommes des plus anciennes & des plus illustres maisons de l'Europe, qui tous s'y sont distingués.

C'est sans doute un grand honneur pour un chevalier, reprit l'hermite, d'entendre proclamer son nom, & de se voir déclarer vainqueur dans une telle assemblée. Mais dites-moi, je vous prie, continua-t-il, quel est celui qui s'est le plus distingué, & auquel on a décerné l'honneur des tournois & des joûtes ? La chose n'étoit pas facile à décider, répondit Tiran. Il pouvoit se faire que cet honneur eût été mérité par un simple gentilhomme ; & il n'eût pas été naturel de faire cet affront au grand nombre de princes & de seigneurs qui étoient à la fête ; car pour peu que ces derniers montrent de valeur dans de semblables assemblées, leur gloire efface celle des simples chevaliers. Cela peut arriver, dit l'hermite, mais ce n'est pas là l'usage de ce pays-ci. Car dans les joûtes & dans les tournois les hérauts & les rois d'armes sont obligés de proclamer à haute voix quel est celui qui a remporté l'honneur du combat par-dessus tous les autres vainqueurs. On n'aura pas sans doute manqué à cette coutume, dans une fête

comme celle-ci : c'eſt le nom du chevalier que je vous demande.

Tiran rougit à ces mots, baiſſa les yeux, & ſe tût. Pourquoi donc ce ſilence, mon fils, reprit l'hermite ? Alors un chevalier, nommé Diofebo, ſe leva ; & prenant la parole : Son ſilence, dit-il, mon pere, vous inſtruit aſſez. Mais je jure par l'ordre que j'ai reçu le jour de l'aſcenſion, de vous dire avec vérité tout ce que vous déſirez ſavoir. Tiran, qui ne vouloit pas être préſent à cette converſation, le quitta pour aller donner quelques ordres ; & Diofebo continuant ſon diſcours : ce chevalier qui a diſparu eſt celui-là même qui a emporté le prix ſur tous les vainqueurs. C'eſt ainſi qu'en ont décidé le roi, les juges du camp, & tous les ſeigneurs de la chrétienté, qui ſe ſont trouvés préſens aux combats. A ces mots Diofebo ſe remit ſur le gazon, & continua en ces termes.

Tiran le Blanc fut le premier auquel le roi conféra l'ordre de chevalerie. Après les queſtions & les réponſes ordinaires, & après le ſerment accoutumé de remplir les engagemens de cet ordre, deux des plus grands ſeigneurs prirent notre chevalier ſous les bras, & le conduiſirent

aux pieds du roi, qui lui mit l'épée ſur la tête, en diſant : Dieu & monſeigneur St. George te faſſent bon chevalier, après quoi il le baiſa à la bouche. En même-tems ſept demoiſelles vêtues de blanc, repréſentant les ſept allégreſſes de la Vierge Marie, vinrent lui ceindre l'épée. Enſuite quatre chevaliers, qui repréſentoient les quatre évangéliſtes, lui chauſſerent l'éperon. Alors la reine s'avança, & le prenant par un bras, tandis qu'une ducheſſe le tenoit par l'autre, elle le conduiſit ſur une belle eſtrade, où elle le fit aſſeoir ſur un trône. Le roi & la reine ſe placerent à ſes côtés ; & tous les chevaliers & les demoiſelles ſe rangerent au bas de l'eſtrade. Enfin on ſervit une ſuperbe collation, après laquelle chacun ſe retira. On obſerva les mêmes cérémonies pour tous les autres chevaliers.

La promotion de Tiran fut ſuivie de deux victoires, qu'il remporta ſucceſſivement contre deux des chevaliers tenans. Le premier combat étoit à cheval & à la lance; le ſecond fut un combat à pied & à outrance, avec la hache, l'épée & le poignard. Dans l'un & l'autre Tiran fit également admirer ſon adreſſe & ſon courage, & laiſſa ſes deux adverſaires morts ſur la place.

Peu de jours après, le roi & la reine danſant dans la prairie, Tiran jeta les yeux ſur une parente de la reine, nommée la belle Agnès, fille du duc de Berri. Sa beauté le cédoit à peine à celle de la reine; mais elle l'égaloit en graces, en gentil parler, & en politeſſe. Elle étoit affable & prévenante, n'ayant rien de ces façons altiéres, ſi communes aux belles perſonnes. Cette belle portoit ce jour-là au col un nœud de diamans. Après les danſes, Tiran s'approcha d'elle, & lui faiſant une profonde révérence: la vertu, lui dit-il, la haute naiſſance, la beauté, les graces & le ſavoir qui ſont en vous, belle Agnès, me font deſirer de vous ſervir. Si vous me donniez ce nœud que je vois ſur votre ſein, je le porterois toute ma vie; & je fais ſerment par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, de combattre en votre honneur un chevalier à toute outrance, ſoit à pied, ſoit à cheval, armé ou déſarmé. Sainte Marie, s'écria la belle Agnès! comment pour une choſe auſſi médiocre, vous voulez vous expoſer, & vous battre en champ clos? Mais afin de ne point eſſuyer les reproches des dames, des demoiſelles, & des bons chevaliers; & pour que vous

ne perdiez point le fruit du mérite de la chevalerie, je consens qu'en présence de tout le monde vous preniez vous-même ce joyau que vous désirez. Tiran fut charmé de la réponse de la belle Agnès; & ayant détaché le bijou, ce qu'il ne pouvoit faire sans lui toucher sa gorge, il le porta à sa bouche. Ensuite se mettant aux genoux de celle qui venoit de lui accorder une faveur si singuliere : je ne puis assez vous remercier, madame, lui dit-il, du présent que vous venez de me faire. Je l'estime plus que je ne ferois le royaume de France; & je promets à Dieu de le conserver jusqu'à la mort. En même-tems il l'attacha à la barrette qu'il portoit ce jour-là.

Cette aventure lui occasionna un démêlé avec un chevalier français qui étoit alors à la cour. Il se nommoit le seigneur de Villermes. Sa valeur & son expérience aux armes étoient connues. Le lendemain, pendant que le roi entendoit la messe, il vint trouver Tiran, & lui dit : chevalier, comment avez-vous eu l'audace de porter des mains profanes sur un corps sacré comme celui de la belle Agnès? Jamais chevalier a-t-il fait une demande pareille à la votre? Il faut que de gré ou de force

vous me donniez ce précieux bijou, je le mérite mieux que vous. Dès mon enfance j'ai aimé, servi & respecté cette rare beauté; c'est un prix qui est dû à mes longs services. Remettez-le à celui qui en est le plus digne. Ne me forcez point à vous l'arracher avec la vie. Je serois regardé comme le plus infâme & le plus poltron des chevaliers, répondit Tiran, si j'abandonnois ce joyau qui m'a été accordé, que j'ai détaché moi-même, & que j'ai juré de conserver. Mais, chevalier, vos discours sont trop fiers; je vois qu'il faut que je rabaisse votre orgueil. Le chevalier français voulut alors se saisir du joyau; Tiran mit sur le champ l'épée à la main, & tous ceux qui se trouverent présens en firent de même. Chacun prit parti; de sorte qu'il y eut une douzaine de chevaliers ou de gentilshommes tués, avant qu'il fut possible de les séparer. Je puis en dire des nouvelles certaines, ajouta Diofebo, puisqu'en cette occasion je fus blessé de quatre coups d'épée. Cependant la reine accourut au bruit des combattans. Sa présence arrêta d'abord les plus animés: on se sépara, & chacun se retira à son logement.

Cette affaire ne laissa pourtant pas

d'avoir des ſuites. Quelques jours après le chevalier français écrivit à Tiran, & lui fit tenir ſa lettre par un page. Elle étoit conçue en ces termes.

A toi Tiran le Blanc, qui viens de cauſer la perte de tant de guerriers. Si tu ne crains point d'expoſer ta vie, je te laiſſe le choix des armes; armé, déſarmé, à pied, à cheval, nud, ou habillé, tout m'eſt égal, pourvu que je me batte avec toi juſqu'à la mort. Ecrit de ma prope main, & ſcellé de mon cachet. DE VILLERMES.

Tiran lut la lettre, & fit entrer le page dans une chambre, où il lui donna dix mille écus d'or, après avoir tiré parole de lui, qu'il ne parleroit à perſonne de ce qui s'étoit paſſé. Enſuite il ſortit ſeul, & fut chercher un roi d'armes, qu'il conduiſit à trois milles du lieu où les fêtes ſe donnoient. Là, ſe trouvant tête à tête avec lui: roi d'armes, lui dit-il, je te conjure par la foi dont tu fais profeſſion, & par le ſerment que tu as prêté à ton roi le jour qu'il t'a revêtu de ta charge, de me garder le ſecret ſur ce que je vais te confier, & de me dire franchement & loyalement quelle conduite je dois tenir. Le roi d'armes, qui

ſe nommoit Jéruſalem, jura par tout ce qu'il y a de plus ſacré, d'être ſecret; après quoi Tiran lui montrant la lettre qu'il avoit reçue : Jéruſalem, mon ami, lui dit-il, je tiendrai certainement à honneur de ſatisfaire la volonté du brave chevalier de Villermes ; mais je n'ai pas encore vingt ans, & je ne ſai par trop les regles de la chevalerie, c'eſt à toi de m'en inſtruire. Je crains de déplaire au roi, & de violer des loix que je voudrois ſuivre, ſi l'honneur me le permettoit. Le roi d'armes lui répondit qu'il pouvoit être tranquille, & que le chevalier étant l'agreſſeur, c'étoit lui qui violoit les loix, & qui le mettoit, par ſon défi, dans la néceſſité de les enfreindre. Le ſcrupule de Tiran étant diſſipé par cette réponſe, il demanda à Jéruſalem quel ſeroit le juge de ce combat. Le héraut lui répondit qu'il ne pouvoit plus lui ſervir de juge, à cauſe qu'il lui avoit ſervi de conſeil ; mais il ajouta qu'il ne pouvoit mieux faire que de prendre le roi d'armes Claros de Clarence. Je le connois pour très-inſtruit, dit Tiran ; je le prendrai ſi le ſeigneur de Villermes le trouve bon. En même-tems il délivra au roi d'armes ſon blanc-ſeing cacheté de ſes armes, avec pouvoir

pouvoir de convenir avec ſon ennemi de toutes les conditions du combat. Et parce qu'il étoit l'agreſſeur, il fut réſolu qu'on lui laiſſeroit le choix des armes.

Jéruſalem conſentit à tout, & ſe chargea de la carte-blanche. En le quittant, Tiran lui fit préſent d'une robe de brocard doublée d'hermine, qu'il accepta. Delà il alla chercher le chevalier de Villermes, & le tirant à l'écart: ſeigneur, lui dit-il, je voudrois fort, à cauſe de mon miniſtere, vous accorder, & faire la paix entre vous & Tiran le Blanc; mais ſi vous perſiſtez dans votre réſolution, voici votre lettre & ſa réponſe; c'eſt un blanc-ſeing, ſigné de ſa main & ſcellé de ſes armes. Vous êtes l'agreſſeur, décidez de tout; & ſi vous le pouvez, prenez cette nuit pour le combat.

Le ſeigneur de de Villerme fut charmé du procédé de Tiran. Il dit au roi d'armes, qu'il acceptoit volontiers le pouvoir qu'il lui donnoit de la part de ſon ennemi; & voici, ajouta-t-il, quelles ſont mes intentions. Nous nous battrons à pied, avec une ſimple chemiſe de toile de France, un bouclier de papier, & une guirlande de fleurs ſur la tête. Nos armes offenſives ſeront deux couteaux de

Gênes longs de deux de palmes, pointus & tranchans des deux côtés, avec lesquels nous nous battrons à outrance. Allons donc, lui dit Jérusalem, chercher avant la nuit tout ce qui est nécessaire pour le combat. Sur le champ ils firent l'acquisition de deux couteaux tels qu'ils les souhaitoient. Ils choisirent de la toile de France, dont ils commanderent deux chemises un peu longues, mais dont les manches ne venoient que jusqu'au coude, pour ne point les embarrasser. Ensuite ils prirent une feuille de papier qu'ils séparerent en deux, & qu'ils accommoderent en forme de boucliers. Après cette cérémonie, Jérusalem proposa à Villermes de prendre pour juge de leur combat le roi d'armes Claros de Clarence. Il est fort entendu, ajouta-t-il, & lui-même très-adroit aux armes. Pourvu que la chose soit égale & secrete, tout m'est bon, répliqua le chevalier. Arrangez-vous avec Tiran. Je vais vous attendre à l'hermitage de la Madelaine, afin que si par hasard quelqu'un me rencontroit, on s'imaginât que j'y suis pour faire mes prieres.

Le roi d'armes se rendit d'abord chez Claros, qui consentit à être le juge de ce combat, pourvû qu'il ne se fit point de

nuit, parce qu'alors il n'est pas possible de juger avec connoissance de cause. Il accepta seulement la proposition pour le lendemain matin, pendant que le roi entendroit la messe; tems auquel les chevaliers étoient occupés à lui faire leur cour, ou empressez auprès des dames. Jérusalem rendit compte à Tiran & au seigneur de Villermes de cette résolution; & de part & d'autre on attendit le lendemain avec une égale impatience.

Dès le grand matin les rois d'armes vinrent prendre les deux chevaliers, & les conduisirent dans un bois, où ils choisirent une place convenable pour leur combat. Alors Jérusalem posa sur l'herbe les armes dont ils étoient convenus; & Claros de Clarence prenant la parole: vaillans chevaliers, leur dit-il, voici le lieu de votre mort & de votre sépulture. Vous êtes ici sans espérance de secours, & vous touchez à votre derniere heure. Prenez confiance en Dieu & en votre courage. Mais déclarez d'abord si vous m'acceptez pour juge, & jurez-moi, par l'ordre de chevalerie, de cesser le combat dès que je vous l'ordonnerai. Ils le jurerent; & Villermes dit à Tiran: prenez les armes. Non, répondit-il, vous êtes

l'agresseur c'est à vous de choisir. Après cette légere contestation, que Claros termina en les faisant tirer au sort, ils quitterent leurs habits, & prirent les chemises qu'on avoit apportées. Le juge leur partagea ensuite le champ, leur défendant de commencer le combat qu'il ne leur en donnât l'ordre. Après quoi les deux rois d'armes couperent des branches d'arbres, dont il formerent une espece d'échaffaut pour asseoir le juge.

Cependant Claros faisoit tous ses efforts pour accorder les deux chevaliers. Tiran sembloit se prêter; mais le seigneur de Villermes ne vouloit entendre à aucun accommodement, si premierement son adversaire ne lui remettoit le bijou que la belle Agnès lui avoit donné, & s'il ne lui rendoit les armes. Le juge voyant donc qu'il n'étoit pas possible de faire la paix entr'eux, alla s'asseoir sur son échaffaut de branches d'arbres, & cria à haute voix: allons, chevaliers gouvernez-vous en bons & braves combattans, tels que vous êtes.

Alors ils coururent l'un à l'autre avec une fureur égale; le chevalier français portant le couteau aussi haut que sa tête, & Tiran droit devant sa poitrine. Viller-

mes porta d'abord un coup à ſon adverſaire ; mais celui-ci le rabattit, & d'un revers lui emporta l'oreille, qui tomba ſur ſon épaule. La bleſſure étoit ſi grande, qu'on lui voyoit preſque la cervelle. Tiran reçut enſuite ſur la cuiſſe un coup ſi terrible, que l'os en étoit découvert ; mais il ne l'empêcha pas d'en rendre un à ſon ennemi ſur le bras gauche. Enfin notre chevalier ſe ſentant affoiblir par la quantité de ſang qu'il perdoit, ſerra de près ſon adverſaire, & lui porta à la mammelle gauche un coup de pointe, dont il lui perça le cœur ; l'autre lui donna en même-tems un ſi grand coup ſur la tête, qu'il en fut ébloui & renverſé. Il eſt certain que ſans le coup qu'il avoit porté au Français, Tiran eût infailliblement perdu la vie ; car il demeura évanoui & baigné dans ſon ſang. Mais Villermes n'eut pas le tems de redoubler, & tomba mort.

Le juge voyant les deux chevaliers par terre & ſans mouvement, deſcendit de l'échaffaut, ſuivi de Jéruſalem. Ils s'approcherent d'eux, & les trouverent ſans connoiſſance. Ils firent donc deux croix, qu'ils poſerent ſur leurs corps ; mais s'appercevant enſuite que Tiran reſpiroit en-

core, Claros ordonna à Jérusalem de demeurer à la garde des corps pendant qu'il iroit rendre compte au roi & aux juges du camp de ce qui s'étoit passé. Le roi d'armes rencontra ce prince revenant d'entendre la messe; & l'abordant d'un air empressé ; seigneur, lui dit-il, il y a deux chevaliers qui se sont battus à trois milles d'ici, & qui expirent sur le champ de bataille. Eh ! qui sont-ils, reprit vivement le roi ? Claros les lui nomma, l'assurant que l'un d'eux étoit certainement mort, & que l'autre donnoit peu d'espérance.

Cette nouvelle fit monter à cheval tous les parens & les amis de ces chevaliers. Nous arrivâmes des premiers ; nous trouvâmes Tiran si défiguré, qu'à peine pouvoit-on le reconnoître. Il avoit cependant encore les yeux ouverts. Les amis de Villermes le voyant expiré, voulurent se jeter sur notre chevalier, pour lui enlever le peu de vie qui lui restoit : mais nous nous mîmes en devoir de le défendre ; & le plaçant au milieu de nous, nous fimes face de tous côtés. Nous étions dans cette situation lorsque le connétable, armé de blanc, parut à la tête de beaucoup de troupes, qu'il

posta en différens endroits. Le roi suivit de près, accompagné des juges du camp. Lorsqu'ils apperçurent l'état où étoient les deux chevaliers, ils défendirent qu'on les enlevât, jusqu'à ce qu'ils eussent tenu conseil; ce qu'ils firent.

Cependant la reine arriva, suivie de tous les états. Les dames & les demoiselles ne purent voir ces braves chevaliers sans verser des torrens de larmes. Mais on ne peut exprimer la douleur de la belle Agnès, qui se tournant vers la reine: voyez, madame, lui dit-elle à haute voix, voyez quel spectacle affligeant, & quelles preuves des sentimens les plus généreux. Ensuite s'adressant aux parens & aux amis de Tiran, elle leur reprocha le peu d'intérêt qu'ils prenoient à sa vie. Il va mourir, continua-t-elle, & vous lui laissez perdre tout son sang. Que voulez-vous que nous fassions, madame, lui répondit un de nous? Le roi a défendu, sous peine de la vie, de l'enlever sans sa permission. Ah malheureux! s'écria la belle Agnès. Comment se peut-il que le roi ait donné un ordre aussi severe? Cependant s'étant apperçue que le chevalier s'affoiblissoit, & que ses blessures se refroidissoient: qu'on en dise

tout ce que l'on voudra, s'écria-t-elle; je ne le fais qu'à une sainte intention. A ces mots elle détacha sa robe de velours blanc, doublée de martre zibeline, & la fit mettre sous Tiran. Elle pria aussi plusieurs demoiselles de lui donner leurs robes pour le couvrir.

Enfin, le roi parfaitement instruit sortit du conseil; & appellant les archevêques & les évêques, il leur ordonna une procession solemnelle de tout le clergé, pour rendre au chevalier mort les honneurs qui lui étoient dus. Les parens de Tiran firent venir en même-tems des chirurgiens, une tente, un lit, en un mot, tout ce qui lui étoit nécessaire. On visita ses bressures, & d'onze qu'il avoit reçues, ou trouva qu'il y en avoit quatre qui pouvoient être mortelles. On en compta cinq sur le corps de l'autre chevalier, qui toutes avoient causé sa mort. On mit ensuite le premier appareil; & tout le clergé étant en ordre, le roi & les juges ordonnerent que le mort seroit couvert d'un drap d'or magnifique, préparé pour les chevaliers qui seroient tués dans les fêtes. Tiran suivit le corps, porté sur un grand bouclier. Il fut encore réglé, qu'à cause de son extrême foiblesse, sa

main feroit appuyée fur un bâton, auquel feroit attaché le couteau avec lequel il avoit tué fon adverfaire. Les croix marchoient les premieres. Le corps les fuivoit, accompagné de tous les chevaliers à pied. Le roi, la reine, tous les feigneurs, les dames & les demoifelles venoient enfuite, & précédoient Tiran. Le Connétable fermoit la marche, à la tête de trois mille hommes d'armes. On arriva en cet ordre à l'églife de faint George, où l'on célébra, en grande pompe, une meffe de *requiem*, après laquelle tout le clergé chanta une belle litanie fur la foffe du défunt. Le roi, la reine, & toute leur cour, conduifirent enfuite Tiran à fon logement. On lui donna trente demoifelles pour le fervir; & jufqu'à ce qu'il fut entiérement rétabli, le roi vint tous les jours lui rendre vifite. Mais pour le dire en paffant, il eut cette attention pour tous les bleffés.

Diofebo continua fon difcours, & voyant que l'hermite en étoit touché, il lui raconta encore un combat fingulier que Tiran avoit eu contre un dogue furieux, de ceux que le prince de Galles, qui avoit beaucoup de paffion pour la chaffe, avoit amenés à ces fêtes. Cet animal,

qui avoit rompu sa chaîne, causoit beaucoup de désordre. Tiran l'attaqua sans se servir d'aucunes armes. Le combat dura entr'eux plus d'une demi-heure. Le chien étoit beaucoup plus grand que le chevalier. Ils se colleterent. Trois fois le dogue renversa Tiran, & trois fois Tiran terrassa son ennemi. Enfin, prenant le chien par le cou, & le mordant de toutes ses forces, il l'étouffa. Mais, ajouta Diofebo, ce qu'il me reste à vous apprendre de Tiran, a quelque chose encore de plus merveilleux.

Quelques jours après ce combat, lorsque Tiran fut rétabli de quelques blessures qu'il avoit reçues, il arriva à la cour une aventure si singuliere, qu'elle parut d'abord tenir de l'enchantement. Un jour l'aurore commençoit à peine à paroître lorsqu'à deux portées d'arc du logement du roi, on apperçut plusieurs pavillons qu'on avoit dressés dans cet endroit pendant la nuit, & qui se faisoient remarquer de loin par leurs pommes dorées. Aussi-tôt on vint avertir les juges du camp de cette nouveauté. Ils se transporterent chez le roi; & suivant leur avis, ce prince envoya un roi d'armes, pour éclarcir cette aventure.

Jérusalem fut chargé de cette commission. Il prit sa cotte d'armes ; & s'étant rendu seul à ces tentes, lorsqu'il en fut proche, il vit sortir d'un des pavillons un vieux chevalier avec une longue barbe d'une blancheur éblouissante, appuyé sur un gros bâton, vêtu de velours noir avec une doublure de martre, comme on est à la cour. Il tenoit à la main une couronne de calcédonie, & la chaîne d'or qu'il portoit au cou étoit des plus grosse.

Le roi d'armes le traita en chevalier, & le salua en ôtant sa barrette. Le vieillard, sans lui dire un seul mot, lui rendit son salut d'une façon polie, & Jérusalem prenant la parole : seigneur, lui dit-il, le roi mon maître, & les juges du camp, curieux de sçavoir qui vous êtes, m'ont envoyé vers vous pour m'en enformer. Je vous serai obligé de m'instruire de façon, que je puisse les satisfaire. Au reste, si vous avez besoin de mon ministere, continua-t-il, je suis prêt à vous obéir. Le vieux chevalier, gardant toujours le silence, le remercia par un signe de tête ; & le prenant par la main, il le conduisit dans une tente, qui renfermoit quatre beaux chevaux

ſiciliens, de la plus grande taille, avec leurs ſelles garnies d'acier, leurs brides toutes dorées.

Delà, il le fit entrer dans une autre tente ornée de quatre lits de champ ſuperbes, & fort ſinguliers. Chaque lit avoit ſa couverture & ſes matelats. Leurs pavillons étoient de brocard verd, doublé de ſatin cramoiſi brodé d'or battu, avec un nombre infini de pendeloques qui s'agitoient au moindre ſouffle de vent. Ils étoient tous quatre abſolument ſemblables. Au pied de chacun étoit une demoiſelle, richement vêtue, d'une beauté admirable; elles en faiſoient la plus belle parure. Dans cette tente étoient attachés, vis-à-vis de la porte, quattre écus parfaitement bien peints.

Le viellard & le roi d'armes paſſerent enſuite dans une troiſieme, à l'entrée de laquelle ils rencontrerent quatre grands lions, qui ſe leverent ſur leurs pieds à la vue de Jéruſalem, & qui lui firent très-grande peur. Mais un jeune enfant leur donna à chacun un petit coup de baguette, & ſur le champ ils ſe coucherent à terre. Le roi d'armes apperçut dans cette tente quatre armures des plus brillantes, & un pareil nombre de belles

épées bien dorées. Un rideau de velours vert partageoit cette tente, à peu près par la moitié. Un autre enfant, de même âge que le gouverneur des lions, tira ce rideau, & laissa voir quatre chevaliers assis. Ils avoient le visage couvert d'un grand voile de soie très-clair, qui sans les empêcher de voir, mettoit dans l'impossibilité de les reconnoître. Leurs éperons étoient chaussés, & ils tenoient leur épée nue, la pointe en bas, & le pommeau sur leur estomac.

Après que le roi d'armes les eut considérés pendant quelque tems, le vieux chevalier le fit sortir de cette tente pour entrer dans une autre. J'oubliois de vous dire, que toutes ces tentes étoient doublées de taffetas, & brodées comme les lits. Jérusalem trouva dans cette derniere un grand buffet, orné de beaucoup de vaisselle d'or & d'argent, & plusieurs tables dressées, où tous ceux qui entroient étoient absolument obligés de boire & de manger. Si on faisoit quelque difficulté, il arrivoit un lion qui se mettoit à la porte, & qui ne laissoit point sortir, qu'on n'eut pris quelques rafraîchissemens. On fit beaucoup d'honnêteté au roi d'armes dans cette tente, & lors-

qu'il voulut ſe retirer, le vieux chevalier prit de deſſus le buffet un plat d'argent, qui peſoit trente-cinq marcs, & lui en fit un préſent. Jéruſalem vint auſſi-tôt rendre compte au roi de tout ce qu'il avoit vû, l'aſſura que depuis qu'il étoit au monde, il n'avoit jamais eu tant de peur.

Après le dîner on eut avis que les quatre chevaliers arrivoient. Auſſi-tôt le roi & la reine allerent s'aſſeoir à la porte du château, pour les recevoir. Toute la cour occupoit les deux côtés de la prairie, dont elle laiſſoit le milieu libre. Un moment après parurent quatre jeunes enfans, portant des pourpoins d'étoffe d'argent, avec des caſaques ſans manches, tailladées & découpées, & ornées d'une riche broderie; leurs chauſſes étoient couvertes de très-belles perles. Ils menoient chacun un lion, attaché à une chaîne d'or qui leur paſſoit au cou. Les quatre chevaliers marchoient enſuite, montés ſur des haquenées blanches. Leurs habillemens ſuperbes, & les équipages de leurs chevaux étoient uniformes. Toutes leurs actions indiquoient qu'ils étoient grands ſeigneurs. Ils mirent pied à terre à quelques pas du roi,

& le saluerent par une simple inclination de tête, en pliant pourtant un peu les genoux. Le roi & la reine leur rendirent leur salut.

Les chevaliers, sans faire aucun mouvement, ni prononcer une seule parole, s'arrêterent d'abord à considérer la magnificence de cette cour. Un instant après, un des enfans s'approchant d'eux avec son lion, l'un des chevaliers lui mit un papier dans la gueule, lui parla à l'oreille pendant quelque tems, & le détacha. Alors le lion vint droit au roi, sans se méprendre & sans hésiter. La reine voyant approcher l'animal, eut si grande peur, qu'elle fut sur le point de prendre la fuite, aussi-bien que ses demoiselles; mais le roi la retint par la robe, & lui dit de s'asseoir, en lui représentant, pour la rassurer, qu'il n'étoit pas naturel d'imaginer que des étrangers vinssent à sa cour dans l'intention de l'offenser. La reine obéit avec quelque répugnance. Et le lion s'approchant de la façon du monde la plus familiere, présenta au roi le papier qu'il tenoit dans sa gueule. Ce prince le prit, sans faire paroître la moindre altération. Alors l'animal se coucha à ses pieds,

& y resta le plus tranquillement du monde, tandis que le roi fit la lecture de cet écrit. Voici quel en étoit le contenu.

Tous ceux qui verront ces présentes lettres sçauront que les quatre freres d'armes, en présence du sénat de Rome, & des cardinaux de Pise, de Terra-Nuova, de St. Pierre de Luxembourg, du patriarche de Jérusalem, de messire Alberto Campobasso, & messire Louis Colonne, &c. m'ont ordonné, à moi notaire impérial, de dresser un acte public, pour certifier que ces quatre chevaliers prouvent leurs quatre quartiers de pere & de mere, d'oncle & de tante, & que personne ne peut leur disputer l'ancienneté de leur noblesse. En foi de quoi, moi notaire public, j'ai signé, AMBROSINO DE MANTOUA. *L'an mil, &c.*

La lecture de ce papier fit voir au roi que ces chevaliers ne vouloient point être connus. Ainsi il ordonna à un de ses secretaires d'écrire, qu'ils étoient les biens venus dans son royaume & dans sa cour, & qu'il les assuroit qu'ils y seroient les maîtres. Le roi mit cette réponse dans la gueule du lion, qui re-

tourna promptement à ses maîtres. Les inconnus lurent la réponse du roi, ôterent leurs chapeaux, & firent une profonde révérence, pour remercier le prince des offres qu'il leur faisoit. Ensuite un autre enfant s'approcha avec son lion. Un des quatre inconnus fit la même cérémonie que le premier; & l'animal s'étant de même approché du roi, ce prince trouva encore dans sa gueule un papier, qui contenoit ce qui suit.

Ayant appris à Rome que le très-haut & très-puissant roi d'Angleterre accordoit toute sûreté à ceux qui se rendroient dans son heureuse cour: nous les quatre freres d'armes, sommes venus pour y combattre à outrance. C'est pourquoi nous supplions votre altesse de nous permettre le combat.

Le roi répondit de la même maniere, qu'ils étoient les maîtres de choisir le lieu, l'heure, & le jour qu'ils souhaiteroient, quand ils auroient pris le tems nécessaire pour se reposer; les priant cependant de venir chez lui, où il seroit charmé de leur faire tout l'honneur qu'ils méritoient.

Les chevaliers augmenterent à cette réponse, les signes de leur muette re-

connoiſſance. En même tems le troiſieme inconnu détacha ſon lion. Son écrit portoit : que s'il ſe trouvoit quelques chevaliers qui vouluſſent les combattre à outrance, ils pouvoient venir à leur logement, où ils trouveroient pour deviſe une hune de vaiſſeau, portée ſur un arbre qui n'a ni feuille, ni fruit, ni fleurs, & que l'on appelle Sicomore; & autour de cette hune quatre écus peints en or & en flammes, dont chacun a ſon nom. L'un s'appelle *valeur*, l'autre *amour*, le troiſieme *honneur*, & le quatrieme *intrépidité*.

Le chevalier, diſoit cet écrit, qui touchera l'écu qui s'appelle *amour*, ſera obligé de combattre à cheval; & celui qui le défendra aura une caſaque de toile & un ſimple harnois. Le combat ne finira que par la mort & la victoire, ſans qu'on puiſſe le ſuſpendre, pour raccommoder quelque piece du harnois que ce ſoit; & les harnois ſeront ſans aucune fauſſe fabrique, c'eſt-à-dire, tels qu'on les porte à la guerre.

Celui qui touchera l'écu de l'*honneur*, ſe battra ſans caſaque, ſans bouclier & ſans autre arme défenſive que le harnois & l'écu. Les lances auront ſept palmes de

longueur, & ſeront armées d'un fer très-aigu. Si la lance ſe rompt, les combattans pourront en changer, & courront l'un contre l'autre juſqu'à la mort ou la victoire.

Celui qui touchera l'écu qui ſe nomme *valeur*, combattra à cheval avec une ſelle & une garniture de bride d'acier, les étriers déliés, les corcelets de vingt livres, & une ſeule lance longue de treize palmes, avec un fer à pointe de diamant, la groſſeur à volonté. L'épée aura quatre palmes de longueur; la dague & la petite hache au choix du chevalier; & ſur la tête une ſalade avec la viſiere. Si la hache tombe de la main, le chevalier pourra la ramaſſer tout autant de fois qu'il lui ſera poſſible de le faire; mais il ne ſera permis à perſonne de la lui donner.

Enfin le quatrieme lion ſe préſenta avec ſon papier. Voici ce qu'il contenoit. Le chevalier qui touchera l'écu de l'*intrépidité*, combattra à pied avec quatre ſortes d'armes; la lance, le poignard, l'épée & la hache à deux mains. La lance à ſon choix; l'épée aura le fil, s'il lui convient. Le combat ne finira, comme les autres, que par la mort ou la victoire. Si le vaincu demeuroit ſain & ſans aucune

bleſſure, il ſera tenu de ſe remettre au pouvoir de la dame que nommera le vainqueur. La mort étant un danger égal, nous pardonnons de bon cœur à quiconque nous la donnera ; comme nous demandons pardon à ceux que nous ſeront forcés d'outrager. Le roi accorda les demandes des quatre inconnus ; mais il ne put s'empêcher de dire que leur entrepriſe étoit périlleuſe.

Après cette cérémonie, qui fut longue, les étrangers monterent à cheval, & retournerent à leur logement. Un moment après le roi & la reine les envoyerent inviter par un héraut d'armes, & firent conduire à leurs tentes trente mulets chargés de toutes ſortes de vivres. Les inconnus furent ſenſibles à ces politeſſes ; mais ils écrivirent au roi, qu'ils avoient fait vœu de ne rien recevoir, & de ne point manger hors de chez eux, qu'après leur combat, & renvoyerent les préſens. La cour & la ville alloient en foule admirer la magnificence de ces quatre chevaliers inconnus. Leur table étoit toujours ſuperbement ſervie ; & tous ceux qui ſe préſentoient y étoient reçus. Tout ce qu'ils achetoient, ils le payoient en monnoie d'or ; & ſi le prix étoit moin-

dre , l'excédant étoit pour le marchand , ne voulant pas même toucher de la monnoie d'argent.

Le lendemain de leur audience ils allerent entendre la messe au logement du roi. Ils étoient vêtus ce jour-là de robes de brocard carmoisi, trainantes jusqu'à terre, & doublées d'hermine, le visage couvert avec des gazes d'une autre couleur, brodées de grosses perles. Ils étoient coëffés à la turque, portant des coliers d'or massif, & tenant à la main des couronnes garnies de grosses calcédoines. Ils arriverent en cet équipage, suivis de leurs quatre lions, qui leur portoient chacun un livre d'heure richement orné. Le roi le rencontra au sortir de son appartement, & voulut les conduire lui-même à la chapelle. En allant, ce prince leur fit des excuses, de ce que ne les connoissant point, il ne leur rendoit peut-être pas tout ce qu'il leur devoit ; & lors qu'ils furent arrivés, il les fit placer au plus près de l'autel, & avant tous les autres chevaliers. A toutes ces honnêtetés ils ne répondirent que par une profonde inclination de tête, sans jamais proférer un seul mot. Après la messe, pendant la-

quelle ils furent toujours en prieres, ils reconduisirent le roi & la reine jusqu'à leur appartement ; mais quelques instances que fit le prince, il ne voulurent jamais accepter le dîner qu'il leur proposa.

Dès que les quatre inconnus eurent présenté leur cartel au roi, Tiran se rendit secrétement à la ville, & commanda quatre écus, sur lesquels il fit peindre les armes de son pere, celles de sa mere, de son grand-pere & de sa grand-mere. Pendant qu'il faisoit ces préparatifs, tous les meilleurs chevaliers vouloient s'éprouver contre ces nouveaux venus, & formoient pour cela leurs quadrilles. Le prince de Galles, les ducs de Clarence, d'Atretera & de Bedfort, paroissoient les plus empressés. Ils firent même des propositions à Tiran, pour l'engager à lier lui-même la partie. Il feignit d'entrer dans leur projet ; mais il avoit en effet des vûes fort différentes.

Il appréhendoit si fort d'être prévenu, qu'à peine se donna-t-il le tems de faire peindre quatre grandes bannieres, qu'on devoit porter devant lui, & de faire faire quatre cottes d'armes pour deux rois d'armes, un héraut, & un poursuivant.

Aussi-tôt que tout son équipage fut en état, il assembla toutes les demoiselles les plus jolies, & de la plus grande distinction, & leur donna ses quatre écus à porter. Il pria aussi plusieurs chevaliers de l'acconpagner ; & avec ce nombreux cortege, précedé des trompettes & de differens instrumens, il se rendit aux tentes des quatre étrangers, qui frappés du bruit & de cette nombreuse suite, sortirent bien en ordre, mais toujours le visage couvert de leurs gazes, pour n'être point reconnus. Ils firent un peu abaisser la hune, afin que les demoiselles en pussent aisément approcher.

La premiere qui se présenta fut la belle Agnès ; & quoique plus voisine des autres écus, elle toucha par préférence celui d'*amour* ; car dans la crainte de se méprendre, elle eut grand soin de lire ce qui étoit écrit. Madame Guyomar, fille du comte de Flandre, fut affligée de ne toucher que l'écu de la *valeur*. Cassandre, fille du duc de Provence, ne voulu toucher que celui de l'*intrépidité* ; & la belle Sans-Pair, fille du duc de Niort, fut contente de celui de l'*honneur*. Les inconnus descendirent ensuite les demoiselles de cheval, & chacun prit

la ſienne ſous le bras. Nous les ſuivîmes dans la tente, où les lits étoient dreſſés. Par ma foi, madame, dit un des étrangers à la belle Agnès, dans un écrit qu'il lui préſenta, ſi vous étiez en chemiſe dans ce lit, & vos compagnes dans les trois autres, pendant toute une longue nuit d'hiver, je pourrois bien dire qu'il n'y auroit pas quatre plus beaux lits dans le monde. Notre compagnie ne vous eſt pas trop néceſſaire, ſeigneurs chevaliers, répondit la belle Agnès, je vois là quatre belles dames qui vous tiennent aſſez bonne compagnie toute la nuit, pour qu'il ne vous en faille pas d'autres. Eh! madame, dit le chevalier, le bien empêche-t-il de connoître le mieux?

En ſortant des tentes, un des inconnus fit préſent à la belle Agnès d'un petit livre d'heures admirable, & richement garni. Un autre donna à madame Guyomar un braſſelet d'or & d'acier, orné d'un grand nombre de diamans, & d'autres pierreries fines. Caſſandre reçut du troiſieme un ſerpent d'or, qui ſe mordoit la queue. Il étoit garni de diamans, & les yeux étoient marqués par deux gros rubis. Pour la belle

Sans-Pair,

Sans-Pair, qui avoit les cheveux blonds, & de la plus grande longueur, le quatrieme lui offrit un peigne d'or, aussi richement garni que les trois autres bijoux. Ils firent aussi présent de mille nobles d'or à chacun des rois d'armes, des hérauts, des poursuivans, des trompettes, & des joueurs d'instrumens; après quoi il reconduisirent les quatre demoiselles jusques chez la reine, qui leur fit encore beaucoup de politesses.

Lorsque tout fut prêt pour le combat, les chevaliers inconnus écrivirent sur la porte du champ clos, que le chevalier qui avoit touché l'écu d'*Amour* eût à se trouver dans trois jours au camp. Ce jour arrivé, Tiran s'arma le plus secrétement qu'il lui fut possible; ce qu'il observa dans les trois autres combats suivans. Nous n'étions que trois de ses parens, & un ancien domestique dans sa confidence; & ce fut à nous qu'il fit porter ses bannieres. Il se mit en marche, suivi de toutes les demoiselles, & d'un grand nombre de chevaliers; & arriva au camp, où l'inconnu, qui devoit combattre contre lui, l'atttendoit à la barriere. Après les cérémonies accoutumées les deux chevaliers partirent

l'un contre l'autre au bruit des trompettes, & fournirent plusieurs carriéres avec beaucoup de grace & d'adresse. Mais enfin, la fortune favorisa Tiran, qui rencontra son ennemi dans l'épaule gauche, & lui cassa le bras. Le malheureux chevalier vouloit absolument qu'on le lui attachât, résolu de continuer le combat ; mais le sang qu'il perdoit le fit tomber évanoui. On l'emporta, & il mourut de ses blessures. Le roi lui fit rendre tous les honneurs possibles. Les trois autres suivirent le corps de leur frere, sans répandre une seule larme, ni témoigner la moindre douleur. Ils étoient, eux & toute leurs suites, habillés de rouge, en signe de vengeance.

La fortune ne favorisa pourtant pas leurs intentions dans les combats suivans. Tiran en remporta encore tout l'honneur, & fit de même mordre la poussiere aux trois inconnus, qui se presenterent successivement contre lui. Le premier, après dix courses assez heureuses, fut percé de part en part à la onzieme. Tiran fit sauter la cervelle au second à coups de hache. Le troisieme lui donna plus d'affaires ; mais enfin il succomba, & mourut. Après cet avantage, Tiran

fut reçu avec beaucoup de joie par toutes les demoiselles qui l'attendoient, & qui le conduisirent à son logement. Là il se désarma promptement, sans cependant vouloir jamais ôter son armure de tête, comme il le pratiqua dans tous les combats qu'il soutint contre ces inconnus, afin de n'être point connu lui-même. Il s'habilla ensuite le plus secrétement qu'il lui fut possible, & vint se mêler parmi les autres chevaliers.

Cependant quelques précautions qu'il eut pris, on n'ignora pas long-tems que c'étoit à lui que cette victoire étoit due. On apprit de même dans la suite, que l'un des quatre inconnus étoit le roi de Frise, l'autre le roi d'Apollonie, le troisieme le duc de Bourgogne, & le quatrieme le duc de Baviere (*a*).

La partie avoit été liée à Rome entre ces quatre princes. Le roi de Frise & celui d'Apollonie étoient freres. Ils avoient une égale passion de visiter les cours de l'Europe. Ils voulurent commencer par celle de Rome, & profiter de l'occasion du jubilé ; mais pour n'être

(*a*) On auroit peine à trouver le tems de cet empereur Philippe de Baviere, les romanciers espagnols ne se sont jamais assujettis à la chronologie ni, à l'exactitude historique.

point reconnus à Rome, ils se déguiserent. Etant allés visiter un jour l'église de St. Pierre, un gentilhomme du duc de Bourgogne, qui reconnut le roi d'Apollonie, le salua comme on salue les rois. Ce prince le remit aussi, & lui demanda si le duc son seigneur étoit à Rome. Le gentilhomme le lui montra dans une chapelle. Alors les deux princes, charmés de se voir, coururent l'un à l'autre, & ne se quitterent plus pendant le voyage. Ils avoient aussi toujours avec eux Philippe duc de Baviere, celui qui avoit témoigné contre sa mere, qu'il avoit fait mourir en prison. Il étoit fils de l'empereur d'Allemagne. On sait qu'on ne peut élire d'empereur que de la maison de Baviere ou de celle d'Ostalrich. (*a*)

Un jour ils parlerent à table du roi d'Angleterre, & des superbes fêtes dont il avoit voulu que ses nôces fussent accompagnées ; de l'honneur qu'y recevoient tous les étrangers ; des hauts faits d'Armes que l'on y voyoit chaque jour, & de l'affluence des chevaliers qui se rendoient à Londres de toutes parts.

(*a*) D'Autriche du nom allemand, un peu défiguré de ce pays *Oosten-Riick*, royaume oriental. *Oosten* est la même chose que *Oostelyck* oriental.



Le roi de Frise dit : qu'après les cérémonies de Rome il étoit résolu d'y faire un tour. Ce prince n'étoit âgé tout au plus que de vingt-sept ans, & le roi d'Apollonie n'en avoit pas trente. Le duc de Baviere également animé du desir de la gloire, assura qu'il ne les abandonneroit point ; & le duc de Bourgogne les voyant déterminés, protesta qu'il quitteroit toutes les affaires qu'il avoit à la cour de Rome, pour les suivre. Puisque nous pensons tous de même, dit le roi de Frise, promettons-nous de ne nous point quitter pendant le voyage ; de nous garder une inviolable fidélité ; & que vivant en tout comme freres, nous ferons aussi freres d'armes. La proposition fut acceptée, & ils allerent sur le champ à St. Jean de Latran, où ils prononcerent leur serment. Ils pourvûrent ensuite à tout ce qui leur étoit nécessaire pour le voyage, & aborderent en Angleterre sans être connus. Comme ils étoient instruits de tout ce qui se passoit à la cour, ils arriverent pendant la nuit, & firent tendre leurs pavillons, comme je l'ai dit, a deux traits d'arbalète du lieu où le roi faisoit son séjour.

Peu de tems après on apprit en Frise,

avec une douleur extrême, l'accident arrivé au roi de ce pays. A cette nouvelle le chevalier dom Kyrié-Eléiſon de Montauban, qu'on croyoit deſcendu des anciens géans, parce qu'il étoit prodigieuſement grand, & qu'il joignoit à cette taille beaucoup de force & de courage, jura publiquement de venger la mort du prince. En effet, il écrivit ſur le champ une lettre, dont il chargea une demoiſelle, qu'il fit accompagner par un roi d'armes, nommé Fleur de Chevalerie. Ils s'embarquerent l'un & l'autre pour paſſer en Angleterre, où ils arriverent heureuſement; & ayant obtenu audience du roi: je ſuis venue vers V. M. lui dit la demoiſelle d'une voix ferme, pour lui demander juſtice d'un faux chevalier, qui ſe fait nommer Tiran le Blanc, & pour lui ſoutenir, que par trahiſon, & avec des armes inégales, il a tué depuis peu deux rois & deux ducs. Demoiſelle, répondit le roi, comment ce que vous dites peut-il être vrai, puis qu'il y a près d'un an que ce chevalier eſt à ma cour, & que je n'ai vu ni entendu dire qu'il ait rien fait de ſemblable à ce que vous lui reprochez. Quelques parens de Tiran voulurent alors prendre

la parole ; mais ce prince leur imposa silence, & fit appeller le chevalier.

On le trouva dans son lit, où le retenoient ses blessures, dont il n'étoit pas encore parfaitement rétabli. Lorsqu'il apprit qu'une demoiselle l'accusoit de trahison en présence du roi, de la reine, & de toute la cour : Ste. Marie, s'écria-t-il, jamais une semblable idée ne m'est entrée dans l'esprit. En même-tems il s'habilla, & prit un manteau brodé de perles, parce qu'on lui avoit dit, que la demoiselle étoit accompagné d'un roi d'armes. Il courut chez le roi, qui l'attendoit à la porte de sa chapelle, & l'abordant avec la fierté convenable à un chevalier : seigneur, lui dit-il, me voici prêt à défendre la raison, l'honneur, & ma réputation. Traître & méchant chevalier, indigne de porter l'ordre de chevalerie, interrompit la demoiselle qui le reconnut à ces paroles, tu as répandu le sang royal, & tes armes fausses ont fait périr en ce lieu-ci deux ducs, & deux freres, les rois de Frise & d'Apollonie, & les ducs de Baviere & de Bourgogne. Rien ne peut excuser ton infamie, ni te faire eviter la punition que tu mérites. Demoiselle, lui dit le roi,

de quels rois, & de quels ducs me parlez-vous? Je n'ai aucune connoissance de leur arrivée, ni de leur combat en ce pays. Alors la demoiselle lui apprit quels étoient ces quatre chevaliers inconnus, mêlant dans son récit de nouvelles injures contre Tiran, qui eut peine à se modérer. Il se contenta de lui répondre que les discours de celles de son sexe, qui ne sçavoient combattre que de la langue, ne pouvoient faire de blessures à l'honneur. Ensuite, s'adressant au roi, & aux seigneurs qui étoient présens: si j'ai tué ces quatre chevaliers, continua-t-il, je l'ai fait sans supercherie, & avec des armes égales. Le roi & les juges du camp en peuvent rendre témoignage; je me soumets à leur jugement. Le roi & les juges approuverent sa réponse, & convinrent tout d'une voix, que Tiran étoit un très-brave, & très-sage chevalier.

Alors le roi d'armes Fleur de Chevalerie s'approcha de Tiran, & lui présenta la lettre de dom Kyrié-Eléison de Montauban. Roi d'armes, lui dit le chevalier, vous êtes obligé par votre emploi de donner les lettres de batailles, & de porter les paroles aux chevaliers, pour

les combats nécessaires ou volontaires. J'accepte en présence du roi, de la reine & de toute la cour celui que vous me proposez, soit à outrance, ou autrement. En même tems il prit la lettre, qui fut lue à haute voix. Elle étoit conçue en ces termes.

A toi, Tiran le Blanc, le plus cruel & le plus faux de tous les chevaliers, qui as répandu le sang royal de Frise & d'Apollonie avec des armes fausses, & que les chevaliers d'honneur ne portent jamais. J'ai appris le détail de la mauvaise action que tu as commise, & quoique tu me sois fort inégal, puisque tu es un traitre, je veux bien cependant m'abaisser jusqu'à te défier, & entrer en champ clos avec toi. Je te combattrai suivant l'usage de France, te laissant le choix des armes. Le combat se fera dans vingt-cinq jours, à compter de celui auquel cette lettre te sera rendue par le roi d'armes Fleur de Chevalerie. J'attends ta réponse, qu'il est chargé de me remettre. Si tu me redoutes, & que tu n'acceptes pas le défi, sois certain que je renverserai ton écu, je te pendrai par les pieds comme un traître, & j'irai annoncer ta perfidie dans toutes les cours.

Ecrit, signé, & scellé de ma main & de mon cachet. KIRIE-ELEISON DE MONTAUBAN.

Sire, dit Tiran au roi après la lecture de la lettre, chaque chose aura son tems. Ce chevalier m'accuse d'une trahison ; c'est à moi à m'en défendre par les armes. Je serois digne du traitement dont il me menace si j'en étois coupable. Nous connoissons tous, lui répondit le roi, la fausseté de cette accusation, mais nous ne pouvons nous dispenser de rendre aux rois que vous avez vaincus les honneurs dus à leur rang.

Les juges du camp approuverent cette résolution, & toutes les cours s'assemblerent pour l'exécuter. Alors Tiran demanda qu'il lui fut permis de marcher tout armé immédiatement après les corps de ces rois, que l'on alloit transférer dans une sépulture plus honorable. On tint conseil ; & l'on convint que sa demande étoit conforme aux regles. Il alla donc promptement prendre des armes blanches, & marcha à l'église de saint George l'épée à la main, escorté de sa compagnie ordinaire de demoiselles & de chevaliers, & suivi des trompettes, des tambourins, & d'un nombre infini d'instrumens.

Lorsqu'il entra dans l'église avec tout ce cortege, le roi, la reine, & toutes les cours étoient déjà arrivées auprès du tombeau commun, qui renfermoit les corps des chevaliers. Ils étoient dans des cercueils séparés & embaumés avec soin. On avoit eu cette attention pour tous les chevaliers morts à ces joûtes, afin qu'ils pussent être transportés dans leur patrie. Tiran s'étant approché frappa le tombeau de de son épée : *sortez, rois, qui reposez ici.* Alors les gens de justice en firent l'ouverture, & porterent les deux cercueils des rois au milieu de l'église, sous deux catafalques couverts d'étoffes précieuses. Le roi fit élever ensuite un cercueil de bois d'aloès, chargé de sculptures, sur lequel on posa leurs armes, & au-dessus, celles de Tiran, avec des inscriptions en lettres d'or, qui portoient que les deux rois de Frise & d'Apollonie étoient freres, & qu'ils étoient martyrs d'armes de la main du brave chevalier Tiran le Blanc. Après cette cérémonie, il fut reconduit par le même cortege jusqu'à son logement, où il se désarma, & répondit à la lettre de Kyrié-Eléison.

Le roi d'armes Fleur de Chevalerie se rembarqua donc dès le lendemain de son

arrivée, avec la demoiselle qui l'avoit suivi. Peu de tems après ils arriverent en Frise. Kyrié-Eléison ayant lu la réponse de Tiran, & la trouvant telle qu'il la désiroit, mit ordre à son équipage; & après avoir embrassé ses parens & ses amis, il parti dès le jour suivant avec un grand cortege. Il étoit accompagné du même roi d'armes qu'il avoit envoyé à Tiran. Il arriva à la cour d'Angleterre; & après avoir fait la révérence au roi & à la reine, il demanda lequel des chevaliers étoit son ennemi. Fleur de Chevalerie le lui montra. Le chevalier étranger s'avança vers lui; Tiran en fit de même, & ils s'embrasserent. Puisque notre combat est résolu, dit Kirié-Eléison, demandons au roi la permission de terminer ce différend dès ce soir ou demain matin. J'y consens, répartit Tiran; & le prenant par la main, ils allerent ensemble présenter leur requête au roi, qui leur répondit qu'il ne la trouvoit pas raisonnable, parce que si par hasard la fortune ne favorisoit pas Kyrié-Eléison, on ne manqueroit pas d'attribuer son malheur à la fatigue du voyage. Ainsi, continua-t-il, je crois qu'il est plus à propos de remettre la partie à la huitaine.

Les deux chevaliers parurent également affligés de ce retardement. Cependant Kyrié-Eléiſon fut accueilli par toute la cour, ſur-tout par le prince de Galles, qui ne pouvoit pardonner à Tiran d'avoir tué ſon dogue, & d'avoir combattu les quatres inconnus à ſon préjudice. Le lendemain de ſon arrivée, le chevalier étranger pria ce prince de le conduire au tombeau des deux rois. Il admira la beauté de ce monument; mais lorſqu'il apperçut au-deſſus de leurs écus les armoiries de Tiran, il répandit des torrens de larmes, & pouſſa des cris affreux ſur la mort de ſon ſouverain. Sa douleur fut ſi forte à cet aſpect, qu'il courut arracher les écus de Tiran; car il étoit ſi grand, qu'il y touchoit facilement. Enſuite lorſqu'il fut revenu à lui, par le ſecours des ſeigneurs qui l'accompagnoient, il fit ouvrir le tombeau; mais la vue de ſon maître lui ſerra ſi fort le cœur, que le ſaiſiſſement joint à la colere le fit expirer ſur le champ. Cet événement fut heureux; car trois cents chevaliers, tous armés de blanc, monterent à cheval, dès qu'ils apprirent comment cet étranger avoit traité l'écu de Tiran. Ils étoient réſolus de prendre

sa défense ; & le prince de Galles auroit été dans la nécessité d'embrasser le parti de Kyrié-Eléison ; ce qui auroit fait répandre beaucoup de sang.

Kyrié-Eléison étoit favori du roi de Frise, qui après l'avoir accablé de biens, l'avoit encore nommé vice-roi de ses états pendant son absence. Ce chevalier avoit un frere, pour qui le roi d'Apollonie ne montroit pas moins d'amitié. Il s'appelloit Thomas de Montauban. C'étoit un homme extrêmement fort, très-bien fait, & beaucoup plus brave que son frere. Sa taille étoit si élevée, qu'à peine Tiran alloit à sa ceinture. Celui-ci ayant appris la résolution que son frere avoit formée de venger la mort des deux rois, partit d'Apollonie, dans l'espérance de le rencontrer encore en Frise : mais à son arrivée, il apprit son départ pour l'Angleterre. Il s'y rendit de son côté ; mais en débarquant, il fut informé par les domestiques de son frere, du malheur qui lui étoit arrivé. Cette nouvelle augmenta la douleur qu'il ressentoit de la mort de ses maîtres. Avant que de se présenter à la cour, il fut à l'église de saint George. Depuis l'entreprise de Kyrié-Eléison, Tiran avoit fait porter

ſes écus chez lui ; enſorte que le chevalier étranger ne les trouva plus.

Après avoir fait ſa priere, & pleuré ſur les tombeaux de ſes rois & de ſon frere, Thomas de Montauban alla faire ſa révérence au roi & à la reine, & demanda Tiran, qui laiſant la converſation des dames, ſe préſenta. Alors l'étranger s'adreſſant à lui : chevalier, lui dit-il, je ſuis venu pour venger la mort du brave Kyrié-Eléiſon mon frere. Voilà la lettre qu'il vous avoit écrite, & la réponſe que vous y avez faite. Tout ce qui eſt dans cette lettre me convient ; mais je ſoutiens de plus, que vous avez tué en traître mon ſouverain le roi de Friſe, & ſon frere le roi d'Apollonie. C'eſt pour ces raiſons que je vous offre le combat. Je l'accepte, répondit Tiran, pour me défendre de la trahiſon que vous & votre frere m'avez imputée ; & je dis que vous avez menti tous les deux. En même-tems l'étranger ôta ſa toque, Tiran prit de même une chaîne d'or qu'il portoit, & l'un & l'autre les remirent aux juges ; après quoi ils s'embraſſerent, pour ſe demander mutuellement pardon de leur mort.

Le jour marqué pour le combat, Ti-

ran par un pur mouvement de religion, proposa un accommodement à son ennemi, qui n'y voulut point entendre. Ils se rendirent donc au camp l'un & l'autre avec les cérémonies accoutumées, & furent conduits d'abord dans deux petits pavillons de satin. Dès qu'ils y furent entrés, deux moines de l'ordre de saint François vinrent pour les confesser, & les communierent avec un peu de pain; (car en cette occasion ils n'avoient garde de leur donner le corps de J. C.) Après leur départ, les juges du camp prierent instamment le chevalier Thomas de pardonner l'injure qu'il croyoit lui avoir été faite. Le roi même se joignit à eux; mais inutilement. Ils firent donc entrer dans son pavillon un prêtre tenant le corps de J. C. qui lui dit: chevalier, ne sois point cruel à ton maître & à ton créateur; comme il a pardonné à ceux qui lui donnoient la mort, pardonne à tes ennemis. A la vue du corps du Seigneur, le chevalier se mit à genoux pour l'adorer, & dit: Seigneur, vous avez pardonné à ceux qui vous ont fait mourir; mais pour moi, je ne pardonne, ni ne veux pardonner à ce traître de Tiran.

Les juges voyant son obstination, se

retirerent fort mécontens; les trompettes sonnerent, & un roi d'armes cria par trois fois : laissez aller les bons chevaliers. Alors le combat commença, & devint très-vif. Il se faisoit à pied, avec la hache, l'épée, & le poignard. L'étranger eut d'abord l'avantage du combat. Sa taille & sa force prodigieuse nous firent croire pendant quelque tems que Tiran ne lui pourroit résister. La hache de Thomas de Montauban s'étoit engagée dans la mantoniere du casque de Tiran, de façon qu'elle lui blessoit la gorge, & lui ôtoit la respiration. Tiran fut obligé de se retirer jusqu'aux barrieres du camp. Il resta quelque tems en cet état; mais Thomas de Montauban ayant voulu faire un mouvement & prendre sa hache de la main gauche pour se pouvoir servir de son poignard, la hache lui échappa. Tiran profita de cet instant, lui fit plusieurs blessures, & l'obligea de reculer à son tour jusqu'à l'autre extrémité de la barriere. Tiran avoit alors l'avantage des armes; car Thomas de Montauban ne se servoit pas de son épée comme de sa hache. Il proposa à son ennemi de lui permettre de reprendre sa hache, pourvu qu'il voulut se dédire de l'accusation de

trahiſon. Thomas accepta le parti ; on fit approcher les rois d'armes, & les *Féaulx*, & on dreſſa un acte, en forme de la rétraction. Le combat commença enſuite avec une nouvelle ardeur ; mais les ſuites en furent funeſtes au chevalier de Montauban. Ses forces déjà affoiblies par une bleſſure qu'il avoit reçue au commencement du combat, ne répondoient plus à ſa taille giganteſque. Tiran au contraire ſentoit redoubler les ſiennes ; car comme je vous l'ai déjà dit, jamais ce chevalier n'a perdu l'haleine dans un combat ; il eſt plus frais à la fin qu'au commencement. Enfin, Thomas fut renverſé par Tiran d'un coup de hache ; & conſentit à recevoir la vie que notre chevalier lui offrit généreuſement. Le vainqueur fut conduit en triomphe hors des barrières par Thomas de Montauban ; on l'obligea de marcher à reculons devant Tiran, qui tenoit l'épée nuë d'une main & le poignard de l'autre. Lorſqu'ils furent aux barrieres, on déſarma le vaincu, & on jeta toutes les pieces de ſon armure l'une après l'autre hors de la lice. Les juges du camp le déclarerent déloyal, parjure, & faux chevalier. Il fut enſuite mis hors des barrieres toujours à recu-

lons, & conduit de la même maniere à l'église de saint George au milieu des huées & des injures des enfans. Là, en présence de tout le monde, un poursuivant prit de l'eau chaude dans un bassin d'étain, & la lui jeta au visage, en criant : c'est-là le faux chevalier qui s'est dédi & s'est parjuré. Thomas de Montauban guérit de ses blessures ; mais il alla cacher sa honte dans un cloître & sous un habit de moine. Après cette victoire, toute la cour conduisit Tiran armé, & à cheval, chez le roi, qui lui fit présent d'un manteau de brocard, doublé de martre zibeline, & & le retint pour le souper, après lequel on dansa jusqu'à minuit.

Que vous dirai-je enfin, mon révérend pere, continua Diofebo? Tiran a été vainqueur dans onze combats à outrance, sans compter les victoires remportées dans les joûtes & dans les tournois. Mais, ajouta-t-il, j'aurois peur de vous ennuyer par un long récit. Le souper est prêt. Tiran nous sert aujourd'hui de maître-d'hôtel ; ne le faisons point attendre. Après le repas je vous entretiendrai de l'ordre, ou fraternité que le roi d'Angleterre a institué, & qui a beaucoup de rapport à celui de la table ronde, que le bon roi Artus établit autrefois.

Je ſuis charmé, dit l'hermite, de tout ce que vous m'avez appris; mais je ſuis enchanté ſur-tout de ce que vous m'avez dit du fameux Tiran le Blanc, qui dans un âge auſſi peu avancé, a fait tant de belles actions. Je me croirois le chevalier du monde le plus heureux, ſi j'avois un fils qui pût un jour lui reſſembler. Alors Tiran parut avec l'air le plus modeſte; & mettant un genoux en terre: vous nous ferez beaucoup d'honneur, dit-il, mon pere, ſi vous daignez agréer le petit ſouper de ces meſſieurs & le mien. Le vertueux hermite ſe leva; & lui répondit avec politeſſe, que quoiqu'il ne lui convint pas trop d'accepter de pareilles invitations, il ſe rendroit à celle-là pour l'amour de lui. On s'approcha de la belle fontaine, ſur le bord de laquelle les tables étoient dreſſées; l'hermite donna ſa bénédiction, & chacun prit place. Le ſouper fut très-bon & très-abondant; car Tiran avoit pourvu à tout. On ne s'entretint pendant le repas que de faits de chevalerie.

Le lendemain tous les chevaliers allerent prendre l'hermite, qui, après ſa priere, ſortit de ſa cellule, & les conduiſit dans un des plus beaux endroits

de la prairie. Là, le ſaint homme leur témoigna l'envie qu'il avoit d'entendre la ſuite du récit que Diofebo lui avoit promis la veille ; & ce chevalier prenant la parole, à la priere de Tiran, continua ſon diſcours en ces termes.

L'année marquée pour la durée des fêtes étant expirée, le roi fit prier tous les états, de lui accorder encore quelques jours, parce qu'il vouloit faire publier l'ordre & la fraternité de vingt-ſix chevaliers, qui ſeroient tous ſans reproche. Ce prince nous a raconté lui-même ce qui lui fit naître la premiere idée de cette inſtitution.

Un jour qu'il donnoit un bal à ſa cour, après avoir danſé, il ſe retira dans un des côtés de la ſale où l'on étoit aſſemblé. La reine étoit vis-à-vis de lui avec ſes demoiſelles. Pendant que les chevaliers danſoient avec les dames, une demoiſelle nommée Madré Silva, paſſa en danſant proche du roi. Le mouvement qu'elle ſe donnoit fit tomber ſa jarretiere de la jambe gauche, qui étoit une liziere de ſoie, & un chevalier qui s'en apperçut, lui dit : demoiſelle, vous avez perdu une des pieces de votre armure,

votre page l'avoit bien mal attachée. (a) Ce discours l'embarrassa. Elle cessa de danser, & alla pour reprendre sa jarretiere; mais elle avoit été prévenue par un chevalier qui l'avoit ramassée : le roi l'appella & se la fit attacher à la jambe gauche, au-dessous du genou. Ce n'est pas que cette demoiselle fut plus belle qu'une autre : sa beauté étoit assez commune; mais elle avoit de l'éclat : sa danse & sa voix étoient agréables; sa conversation & ses manieres étoient vives & même un peu agaçantes, & le plus souvent c'est-là ce qui détermine le goût des hommes.

Le roi porta cette jarretiere plus de quatre mois, sans que jamais la reine lui en dit un mot. Cependant il la mettoit avec plus de soin lorsqu'il devoit paroître en public. Il n'y eut qu'un de ses favoris qui osa lui en parler. Un jour voyant que cette fantaisie ne finissoit point : si V. M. savoit, lui dit-il, tout ce que

(a) Dans l'Espagnol, le discours du cavalier n'a rien d'offensant. Le voici à la lettre. *Madre Silva, vous avez perdu votre armure de jambe, vous avez sans doute un page mal adroit qui n'a pas su l'attacher.* Cette piece de l'armure, nommée *Greve* qui couvroit la jambe, s'attachoit avec des aiguillettes, & c'étoit les pages qui armoient leurs maîtres. C'est-là le fondement de la plaisanterie.

disent les étrangers, les Anglais, la reine elle-même, & toutes les dames de la cour! Eh bien, que disent-ils, répondit le roi? Ils sont étonnés, continua le favori, de ce que V. M. fait pour une demoiselle de médiocre condition, qui n'est point jolie & qui n'est pas même trop estimée, des choses qui seroient encore extraordinaires si elles avoient une reine ou quelque grande princesse pour objet. Ainsi donc, reprit le roi, tout le monde en jase? Eh bien, ajouta-t-il, & en français, *honni soit qui mal y pense*! Je jure d'établir en faveur de cette jarretiere un ordre de fraternité, dont on parlera à jamais dans le monde. A ces mots, quelque regret qu'il eut à cette jarretiere, il l'ôta, & ne la porta plus depuis; mais aussi-tôt après les fêtes, il pensa à exécuter son projet.

Il commença par faire bâtir une église dans un château nommé (*a*) *Andisor*, & la dédia au bienheureux monseigneur St. George. Elle étoit construite à l'imitation de celles des moines qui disent l'office. On y voyoit de chaque côté

(*a*) C'est Windsor. Le roman Espagnol d'Amadis de Gaule nomma ce lieu Yindilisor de son ancien nom Saxon.

treize chapelles, chacune desquelles étoit destinée à un chevalier, qui y avoit son fauteuil, & sur le dos du fauteuil étoit appliquée une lance d'or ou d'argent, sur laquelle ses armes étoient peintes ou attachées. Au-dessus de chaque place, ce prince avoit fait mettre une épée dorée, dont le fourreau couvert de brocard d'or & cramoisi, étoit brodé de perles, & garni d'orfévrerie. A côté de cette épée étoit un heaume pareil à ceux dont on se sert dans les joûtes. Il étoit orné de son cimier, avec la devise de chaque chevalier.

Le roi procéda ensuite à la nomination des vingt-cinq chevaliers, dont l'ordre devoit être composé, après avoir juré d'observer lui-même les statuts, qu'il lui avoit donnés. Tiran fut nommé le premier comme le plus excellent de tous, après quoi on fit la cérémonie de leur réception. Voici ce qui s'observa alors, & ce qui doit se pratiquer dans la suite en pareille rencontre.

On donne à un évêque ou archevêque une copie des réglemens fermée & cachetée; & il envoie au chevalier désigné une robe brodée de jarretieres, & doublée de martre zibeline, un manteau de damas d'Alexandrie traînant jusqu'à terre,

terre, & doublé d'hermine, & un cordon de ſoie blanche pour le laſſer. Les deux manches du manteau ſont faites de façon qu'elles peuvent ſe rejetter ſur les épaules, pour laiſſer voir la robe. Le chaperon eſt brodé, & doublé d'hermine, comme le manteau. La broderie de la ceinture eſt pareille à celle de la jarretiere, ſur laquelle on lit ces mots: *honni ſoit qui mal y penſe.* Elle tombe juſqu'à la moitié de la jambe, lorſqu'elle eſt paſſée dans la boucle. Tout l'habillement eſt donc brodé de jarretieres. Après que le chevalier a reçu l'habit, l'évêque, ou l'archevêque qui lui a envoyé, doit auſſi le conduire en cérémonie, non de la part du roi, mais de tout l'ordre, à l'égliſe de ſaint George, où à celle du lieu de ſa réſidence. Là le prélat lui fait mettre la main ſur l'autel, en lui diſant: Chevalier, qui avez reçu l'ordre de la chevalerie, je ſuis chargé par toute la fraternité de l'ordre fortuné du bienheureux ſaint George, de vous demander par ſerment le ſecret directement, ou indirectement, ſur-tout ce que vous allez apprendre. Après que le chevalier a fait le ſerment, le prélat lui remet les réglemens, qu'il reçoit à genoux avec

beaucoup de respect & de soumission; & l'on célebre une grande fête. Les chevaliers qui sont alors en Angleterre, doivent se rendre à cette cérémonie. Ceux qui sont absens, ne sont obligés à rien; mais ceux qui se trouvent dans l'isle, & qui manquent d'assister à la réception, sont condamnés à deux marcs d'or, qui doivent être employés pour les églises.

Le roi a donné à cet établissement quarante mille écus de revenu, destinés à la dépense des habits de l'ordre, & aux frais d'un repas magnifique, accompagné d'une grande fête, qui se donne la veille de la saint George. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on reçoit aussi dans l'ordre vingt dames d'honneur, qui font trois vœux; le premier, qu'elles ne solliciteront jamais leurs maris, leurs freres, ou leurs enfans qui seront à la guerre, de revenir chez eux; le second, que si elles apprennent que quelques-uns de ceux que je viens de nommer sont assiégés dans quelque ville ou château, & qu'ils aient besoin de vivres, elles feront tout leur possible pour leur en envoyer. Le troisieme enfin, que si quelquelqu'un de ceux-là est fait prisonnier, elles l'aideront de tout leur pouvoir, &

ſacrifieront pour ſa rançon juſqu'à la moitié de leur dot. Du reſte elles ſont dans l'obligation de porter la jarretiere, non-ſeulement ſur leurs habits mais encore autour du bras gauche.

Je vous ſuis très-obligé, dit alors l'hermite, de tout ce que vous avez bien voulu m'apprendre. Je vous avoue que cet ordre de la jarretiere me plaît beaucoup, parce qu'il eſt établi en conſéquence des belles loix de la chevalerie. Je n'ai jamais entendu parler de rien qui ſe ſoit fait avec autant de dignité; ni qui ſoit plus conforme à ma façon de penſer. L'hermite témoignoit ainſi ſa reconnoiſſance à Diofebo, lorſque Tiran vint le prier d'accepter une collation qu'il avoit fait préparer à la fontaine. Il lui demanda en même-tems la permiſſion de paſſer quatre ou cinq jours avec lui. L'hermite non-ſeulement agréa la propoſition; mais il leur témoigna tant d'amitié, qu'au lieu de quatre ou cinq jours qu'ils comptoient reſter avec lui, il y en demeurerent plus de dix, qu'ils employerent à parler des belles actions qui s'étoient faites, & à écouter les bons avis du ſaint pere.

La veille de leur départ, Tiran le pria avec inſtance de paſſer la nuit avec

eux sous leurs tentes, car il retournoit tous les soirs coucher à son hermitage. Tiran lui demanda cette grace, afin que le lendemain matin il pussent tous recevoir la bénédiction, sans laquelle ils ne vouloient point partir. L'hermite y consentit, pour leur faire plaisir, & se jeta sur un petit lit qu'on lui avoit préparé. Cependant Tiran fit porter secrétement à l'hermitage des vivres pour plus d'un an, & jusqu'à du bois & du charbon, afin que le bon pere ne fut point obligé de sortir par le mauvais tems. Quand l'heure du départ fut venue, les chevaliers remercierent l'hermite, reçurent sa bénédiction, & prirent le chemin de la Bretagne. De retour à sa cellule, il s'apperçut avec surprise qu'elle avoit été remplie de provisions. Il se douta que c'étoit une attention de Tiran, & se promit bien de ne pas l'oublier dans ses prieres.

Tiran arriva à Nantes, avec tous ceux qui l'accompagnoient. Au bruit de son retour, le duc de Bretagne déjà instruit par la renommée des grandes actions par lesquelles il s'étoit distingué à la cour d'Angleterre, alla au-devant de lui, & dans la suite il le traita comme son fa-

vori, & lui donna plusieurs grandes terres. Un jour il se promenoit avec le duc lorsqu'ils virent arriver deux chevaliers, qui venoient de la cour de France. Ils leur demanderent s'il n'y avoit aucune nouvelle? Oui, seigneur, il y en a, répondirent les deux chevaliers, & elles sont telles, que vous ne pouvez manquer d'en être touchés. (*a*) Vous savez l'établissement de l'ordre de saint Jean de Jérusalem. Vous n'ignorez pas de même, qu'on lui a donné les dépouilles des templiers, & que ces nouveaux chevaliers se sont emparés de l'isle de Rhodes. Lorsque le bruit s'en est répandu dans le Levant, le sultan du Caire fut très-faché d'apprendre que la ville & le château étoient extrêmement fortifiés; & pendant plusieurs années il ne s'occupa que des préparatifs nécessaires, pour aller les attaquer.

Les Génois ayant appris que cette année il devoit faire des efforts plus considérables, & désirant d'être les maîtres de Rhodes, qu'ils trouvoient d'autant plus à leur bienséance, que leurs vais-

(*a*) Voici une nouvelle preuve du peu de soin qu'a eu l'auteur de s'assujettir à la chronologie. Ce fut sous Philippe le Bel que l'on donna la dépouille de templiers aux chevaliers de Rhodes.

faux trafiquent beaucoup en Alexandrie & à Barouth, résolurent dans un conseil qu'ils tinrent en présence de leur duc, de surprendre la ville & le château. Dans ce dessein ils armerent vingt-sept navires; mais ils n'en firent d'abord partir que trois, qui mirent à la voile au commencement du carême. Quinze jours après, ils en envoyerent cinq autres, sous prétexte de vouloir les faire racommoder dans le Levant. A la mi-carême un pareil nombre se mit en mer. En un mot, ils prirent si bien leurs mesures, que le dimanche des rameaux les vingt-sept vaisseaux mouillerent devant la ville de Rhodes, chargés de beaucoup de troupes, les uns feignant d'aller à Alexandrie, les autres à Barouth, & quelques-uns tenant la mer, de façon qu'on ne pouvoit les reconnoître de la côte. Enfin tous les vaisseaux se rassemblerent dans le port le vendredi-saint, jour que les Génois avoient choisi, pour s'emparer de la ville.

Ils n'ignoroient pas qu'il y avoit grand nombre de reliques dans le château, & que les papes avoient accordé beaucoup d'indulgences à ceux qui ce jour-là se trouveroient à l'office. C'est-là que se

voit une épine de la couronne du Sauveur, qui fleurit tous les ans précisément à l'heure qu'on la mit sur sa tête, & demeure en cet état jusqu'au moment auquel il rendit l'esprit. Cette épine est de jonc marin, & on la fait voir au peuple tous les vendredis. Les Génois, qui sont mauvais chrétiens, bien informés de toutes ces circonstances, & de la maniere dont le grand-maître & la religion se gouvernoient, avoient gagné deux chevaliers de leur nation, qui ôterent toutes les balles des arbalettes, & mirent à leur place des morceaux de fromage ou de savon. En un mot, tout étoit disposé de façon qu'ils auroient facilement pris ou tué tous les chevaliers avant que le grand-maître eût pu y mettre ordre; mais Notre-Seigneur permet quelquefois un grand péché, pour qu'il en résulte un grand bien.

Il y avoit dans la ville de Rhodes une dame d'une grande beauté, à laquelle plusieurs chevaliers, & entr'autres un Navarrois nommé Simon del Far, faisoient la cour. Elle leur avoit résisté à tous. Mais un écrivain de la capitane de la flotte Génoise, l'ayant vue, en devint amoureux; il l'alla trouver, lui

déclara ſa paſſion & lui promit de faire ſa fortune ſi elle vouloit y être ſenſible ; en même-tems il lui préſenta un diamant & un rubis du prix de plus de 500 ducats, & tirant une poignée de pieces d'or, il la verſa dans ſon giron : des manieres ſi nobles attendrirent la dame, ſa fierté l'abandonna & elle rendit le Génois heureux.

Cette aventure ſe paſſa le jeudi-ſaint. La dame réſolue d'en tirer ce qu'elle pourroit, ne ménageoit rien pour le perſuader de ſa tendreſſe. Vous me rendez le plus heureux de tous les hommes, lui dit le Génois dans les tranſports de ſon amour, je veux vous rendre auſſi la plus riche & la plus heureuſe femme du monde. Je prétens vous donner dès demain la maiſon la plus belle & la mieux meublée de la ville. Ah, malheureuſe que je ſuis, s'écria la dame ! Parce que vous n'avez plus rien à deſirer, vous vous mocquez maintenant de moi, retirez-vous, & n'inſultez pas plus longtems à ma foibleſſe. Madame, lui répondit l'écrivain, je croyois être de tous les hommes les plus heureux. J'eſpérois que la mort ſeule pourroit nous ſéparer, & que je vous verrois la femme la plus contente de toute l'iſle. Cependant vous me

quittez ainſi, croyez que je vous parle ſincérement, & que je vous aime plus que ma propre vie. Le terme que je vous marque n'eſt pas éloigné ; demain vous me rendrez juſtice. Puiſque la choſe m'eſt ſi avantageuſe, repliqua la dame, pourquoi donc m'en faire un myſtere ? Mais vous autres Génois, vous êtes des ingrats. Eh bien, madame, répartit l'écrivain, promettez-moi le ſecret, & vous ſerez ſatisfaite. La dame promit tout au Génois, & il lui fit le récit de ce qui devoit ſe paſſer le lendemain.

A peine étoit-il ſorti, quelle envoya au château un enfant très-ſage, & dont elle connoiſſoit l'eſprit & la diſcrétion. En arrivant, il apprit que le grand-maître étoit à matines avec tous les freres. Il ſe rendit à l'égliſe, & fit ſigne à Simon del Faro qu'il avoit à lui parler. Le chevalier ſortit pour ſavoir ce qu'on ſouhaitoit de lui ; & il apprit de cet enfant, que ſa maîtreſſe le conjuroit de tout quitter pour l'aller trouver ; qu'il s'agiſſoit d'une affaire ſi importante, que le jour même de la paſſion ne devoit point l'empêcher de la voir.

Le chevalier que l'amour preſſoit plus que la dévotion, courut chez la dame

le plus ſecrétement qu'il lui fut poſſible, & en fut reçu avec beaucoup de careſſes. Elle l'embraſſa ; & le faiſant aſſeoir auprès d'elle ſur un petit lit : généreux chevalier, lui dit-elle à voix baſſe, je n'ignore point votre paſſion pour moi, ni les peines qu'elle vous a cauſé. Le devoir ſeul m'a empêché d'y répondre juſqu'à préſent. Je n'y ai point été inſenſible ; votre amour m'a touché, & je ſuis prête de le récompenſer ; mais j'ai une choſe encore plus preſſée & plus importante à vous découvrir, c'eſt-là ce qui m'oblige de vous envoyer chercher dans un jour tel que celui-ci. Je frémis en vous révélant ce ſecret.

Le grand-maître de Rhodes, toute la religion, & le peuple de cette ville, touchent au moment de leur perte. Demain pendant l'office l'entrepriſe ſe doit exécuter. Le chevalier frappé du diſcours de la dame, lui répondit, qu'il étoit plus flatté de ce qu'elle étoit ſenſible à ſon amour, qu'il ne le ſeroit du don d'une couronne ; & lui baiſant les mains tendrement, il la ſupplia de lui découvrir tout ce qu'elle ſavoit de cette importante affaire. La dame lui raconta alors tout ce qu'elle avoit appris de l'é-

crivain Génois, sans l'instruire cependant du moyen dont elle s'étoit servie, pour tirer de lui ce secret. Le chevalier se jeta aux genoux de sa maîtresse, qu'il embrassoit dans les transports de la protestation. Elle le releva, & le baisa avec une modestie qui tenoit encore de son ancienne conduite avec lui.

Cependant le tems pressoit, le chevalier se hâta de prendre congé de la dame. La nuit étoit fort obscure, & les portes du château déjà fermées. Simon del Faro frappa très-fort. Les chevaliers qui étoient de garde sur le rempart, demanderent qui pouvoit frapper avec tant de force. Simon se nomma, & les pria de lui ouvrir; mais ils s'en excuserent, & lui dirent de revenir le lendemain, en l'avertissant du danger qu'il couroit, si le grand-maître venoit à savoir qu'il fût hors du château à une telle heure. Je sai tout cela, répondit Simon; mais il faut absolument que je lui parle. Allez donc, je vous prie, lui dire de me faire ouvrir. A ce discours on détacha un chevalier de la Garde, qui se rendit à l'église, où le grand-maître disoit ses heures.

Lorsqu'il apprit que Simon del Faro

étoit à cette heure hors du château, il entra dans une furieuse colere, & jura, que le lendemain matin il lui feroit donner une telle discipline, qu'elle le puniroit suffisamment, & serviroit d'exemple à tous les autres. Voilà, continua-t-il, un mauvais frere ! Depuis que je suis grand-maître aucun chevalier ne s'est encore absenté à une telle heure. Retournez lui dire qu'il ne peut entrer ce soir, mais que demain matin il sera traité suivant ses mérites. Il continua ses prieres, & on apporta sa réponse au chevalier, qui ne se rebuta point. Au contraire il protesta, qu'il se soumettoit à la pénitence, dont il étoit menacé; & obtint que l'on retournât vers le grand-maître.

Il étoit accompagné d'un vieux chevalier, qui lui dit : pourquoi ne donnez-vous pas audience à ce frere Simon ? Il arrive quelquefois dans un moment ce qui n'arrive pas en mille. Ce chevalier sait la conséquence de sa démarche ; ne le croyez pas assez fol, pour vouloir sans sujet entrer à cette heure dans le château. Si j'étois à votre place, je ferois redoubler la garde aux portes & dans les tours, & mettre les machines en état sur les remparts. Car enfin, sei-

gneur, j'ai vu de mon tems, que si l'on n'eût ouvert à minuit la porte du château de St. Pierre, il eût été pris le lendemain par les Turcs.

Le grand-maître se rendit aux raisons du vieux chevalier, & donna tous les ordres nécessaires pour éviter une surprise. On amena ensuite le chevalier Simon del Faro, auquel il dit d'un air irrité : ô mauvais frere, & plus mauvais chevalier ! Comment avez-vous assez peu de crainte de Dieu, pour être hors du château à une heure aussi indue ? Venez, ministres de la justice : conduisez-le en prison, & ne lui donnez pour toute nourriture, que quatre onces de pain & deux onces d'eau. Le chevalier lui répondit sans s'étonner : votre seigneurie n'a pas coutume de condamner quelqu'un sans l'entendre. Si la raison qui j'ai à donner n'est pas bonne, je me soumets sans en appeller, au double de la pénitence que vous m'imposez. Je ne t'écoute point, repliqua le grand-maître avec vivacité ; & je veux que mes ordres soient exécutés. Seigneur, reprit le chevalier, il ne se passera pas vingt-quatre heures que vous ne vous repentiez de ne m'avoir pas écouté ; vous voudriez alors m'avoir

donné la meilleure commanderie de la religion. Sachez qu'il n'y va pas moins que du ſalut de tout notre ordre. Si je vous en impoſe, je conſens à être précipité dans la mer.

La fermeté du chevalier étonna le grand-maître; & comme il l'aſſura qu'il ne pouvoit lui parler qu'en particulier, il fit retirer tout le monde. Alors Simon ſe voyant tête à tête avec lui : ſeigneur, lui dit-il, notre religion reçoit en ce moment une grande marque de la bonté divine. Encore une nuit, & nous étions perdus. Je vous prie, mon fils, de vous expliquer, dit-alors le grand-maître d'un ton fort radouci ; & loin de vous punir, je vous promets, foi de religieux, de vous faire un des premiers de l'ordre. Le chevalier ſe mit à genoux, en lui baiſant la main, & lui fit le détail de tout ce qu'il avoit appris. Il lui dit, que deux chevaliers Génois les avoient trahis, & avoient engagé la flotte de leur nation à venir attaquer l'iſle ; que leur vaiſſeaux étoient dans le port chargés de beaucoup de troupes ; que ces traîtres avoient ôté toutes les balles des arbalettes, & en avoient ſubſtitué de ſavon ou de fromage ; qu'ils avoient

choisi les plus braves de leurs soldats pour entrer dans le château, sans autres armes qu'une épée & des arbalettes démontées, qui se rajustoient en un instant; qu'ils devoient s'y rendre le lendemain matin deux à deux, sous prétexte de venir adorer la croix, & entendre l'office. Lors qu'ils seront en assez grand nombre, continua-t-il, ils doivent sortir de l'église, & par le secours des deux traîtres, qui cependant se seront rendus maîtres de la tour, qu'on a laissé à la garde du Châtelain, ils donneront aisément entrée à toutes leurs troupes. Alors s'étendant de proche en proche dans les autres tours, ils auront pris la moitié du château avant que vous en ayez eu le moindre soupçon. Ainsi vous voyez, seigneur, que nous ne pouvons éviter la mort.

A cette nouvelle le grand-maître voulut s'éclaircir de la verité; & prenant le chevalier par la main: allons, lui dit-il, à la chambre des armes. Ils s'y rendirent, & trouverent en effet ce que Simon avoit dit. Alors le grand-maître convaincu de la trahison, fit assembler promptement le conseil. On arrêta les deux freres Génois, qui convinrent que

le grand-maître & tout l'ordre devoient périr le lendemain. Sur le champ ils furent précipitez dans le fond d'une tour remplie de ſerpens, d'aſpics, & d'autres animaux venimeux. Tous les chevaliers paſſerent la nuit ſous les armes. Ils redoublerent la garde, & choiſirent cinquante d'entr'eux les plus jeunes & les plus alertes, pour recevoir ceux des ennemis qui ſe préſenteroient pour entrer au château, tandis que les autres s'armeroient pour les ſoutenir.

Le matin dés que les portes furent ouvertes, les Génois vinrent deux à deux, ſous prétexte de vouloir entendre l'office. Ils avoient trois portes à paſſer, avant que d'entrer dans le château. Ils trouverent la premiere ouverte, & gardée ſeulement par deux portiers ; mais on ne paſſoit les deux autres que par le guichet. A meſure que les ſoldats Génois arrivoient dans la grande cour, les cinquante chevaliers nommez pour les recevoir, les déſarmoient ; après quoi ils les jetoient dans une grande foſſe deſtinée à conſerver le bled, & de laquelle on ne pouvoit entendre leurs cris. On fit périr ainſi mille trente Génois. Il n'en vint pas un plus grand nombre au château, parce

que leur commandant, qui ne voyoit paroître aucun de ceux qu'il avoit envoyez, ſongea à rembarquer promptement le reſte de ſes troupes. Alors le grand-maître commanda une ſortie, compoſée de preſque tous les chevaliers, avec ordre de faire main-baſſe ſur les ennemis, dont un grand nombre reſta ſur la place.

Les Génois ſe voyant découverts, mirent à la voile, & firent route à Baruth, où le ſultan devoit ſe rendre. Là le commandant Génois lui fit le recit de tout qui s'étoit paſſé à Rhodes; & à ſa priere le ſultan réſolut d'armer & de paſſer lui-même dans l'iſle avec le plus de force qu'il lui ſeroit poſſible. Il fit partir d'abord vingt-cinq mille mammelucs, & au ſecond voyage il ſe rendit lui-même devant la place, ſuivi de vingt-cinq mille maures. A préſent, continuerent les chevaliers, il eſt à la tête de cent cinquante mille hommes. Après avoir deſolé la campagne, il a mis le ſiége devant la ville, que les vaiſſeaux Génois tiennent bloquée de toutes parts, pour empêcher le ſecours. On donne regulierement trois aſſauts par jour. Les chevaliers ſe défendent en braves gens; mais

ils manquent de vivres, & après avoir été contraints de manger leurs chevaux, ils se nourrissent à présent de rats & de souris. Le grand-maître a fait passer un brigantin à travers la flotte ennemie, pour informer le pape, l'empereur & tous les rois chrétiens, du triste état où il est réduit, & leur demander du secours. Tous en ont promis, mais il est très-lent à partir. Le roi de France a donné de belles paroles, mais il n'a rien effectué.

Les chevaliers ajouterent qu'ils avoient quitté la cour de France pour venir implorer la protection du duc de Bretagne. Ce prince leur témoigna combien il étoit sensible à la cruelle situation du grand-maître & de tout l'ordre, & les assura qu'il alloit envoyer des ambassadeurs au roi de France, pour lui offrir de commander en personne le secours qu'il voudroit envoyer à Rhodes, & de contribuer jusqu'à dix mille écus pour les frais de l'expédition. En effet il tint le lendemain un grand conseil, & l'on nomma quatre ambassadeurs, qui furent un archevêque, un évêque, un vicomte & Tiran le Blanc, parce qu'il étoit chevalier de la Jarretiere. A leur arrivée en

France ils eurent audience du roi, qui remit à leur faire réponse dans quatre jours ; mais il se passa plus d'un mois avant qu'ils pussent savoir quelles étoient ses intentions. Enfin ce prince leur declara que dans les circonstances où il se trouvoit, il ne pouvoit rien faire pour la religion, & qu'il avoit des affaires plus importantes. Après cette réponse les ambassadeurs reprirent le chemin de Bretagne.

Lorsque Tiran vit que personne ne se disposoit à secourir la ville de Rhodes, il demanda à ceux que l'on avoit envoyez dans le brigantin, s'il étoit impossible d'y faire entrer du secours par mer. Ils lui répondirent, qu'en prenant beaucoup de précautions on pouvoit entrer dans la château de Rhodes par une autre porte que celle de la marine. Sur cette assurance, Tiran, avec la permission du duc, de son pere & de sa mere, acheta un gros vaisseau, qu'il fit équiper en guerre, & qu'il chargea de toutes sortes de vivres & de munitions.

Le roi de France qui régnoit alors avoit cinq fils. Le plus jeune, qui se nommoit Philippe, étoit fort lourd, & très-ignorant. Le roi en faisoit si peu de

cas, que personne ne parloit de lui. Un gentilhomme qui le servoit ayant appris que Tiran armoit un gros vaisseau pour aller à Rhodes, & souhaitant de passer lui-même dans ce pays, résolu de se rendre ensuite hermite à Jérusalem, parla un jour à Philippe de cet armement, & le trouvant disposé à l'écouter : seigneur, continua-t-il, les chevaliers qui veulent acquérir de l'honneur ne doivent pas s'ensevelir dans la maison paternelle lors qu'ils son jeunes, & capables de porter les armes, surtout lorsque leurs peres ne paroissent avoir pour eux aucune estime. Pour moi, si j'étois à votre place, il n'y a rien au monde que je ne préférasse à cette cour. Ne savez-vous pas ce que dit le proverbe, que qui change de lieu, change de fortune ? Jetez les yeux sur ce fameux Tiran le Blanc. Voyez quel honneur il s'est acquis en Angleterre. Il arme à présent un gros vaisseau pour aller au secours de Rhodes, de la religion & de la sainte maison de Jérusalem. Quelle gloire ne vous attireriez-vous pas si nous partions ponr l'accompagner dans cette expédition ! Tiran est un chevalier rempli d'honneur qui se fera une gloire de vous servir & de rendre tout ce qui

eſt dû à votre naiſſance & à votre rang. Ce conſeil eſt bon, lui dit le prince ; mais quelles meſures faut-il prendre pour l'exécuter ? Seigneur, répondit le gentilhomme, j'irai trouver Tiran comme de moi-même, pour lui demander paſſage ſur ſon vaiſſeau, & ſuivant la diſpoſition où je le trouverai, je me declarerai davantage. Il partit le landemain & ſe rendit en ſix jours au port. Tiran qui connoiſſoit ſa valeur & qui aimoit ſon caractere, le vit avec joie, & s'engagea à tout entreprendre pour ſervir le prince de France. Ils convinrent de faire préparer une chambre ſur le vaiſſeau, où il pourroit ſe tenir caché juſques à ce que l'on fût en mer. Après quoi Ténébreux retourna à la cour. (*a*)

(*a*) Ce Philippe de France eſt un perſonnage de la façon de l'auteur, & qu'il eſt inutile de chercher dans l'hiſtoire. On verra dans la ſuite qu'il le fait devenir roi de Sicile par ſon mariage avec la fille unique du roi de ce pays. Charles d'Anjou, frere de ſaint Louis, le premier roi de Sicile de la maiſon de France, le devint par le droit des armes, & par l'inveſtiture du pape, qui ôta cette couronne à Mainfroy par des motifs de politique. D'ailleurs Charles d'Anjou étoit marié en France, & avoit épouſé une fille du comte de Provence. Il eſt vrai qu'il étoit le ſeptieme fils de Louis VIII. mais il étoit un enfant à la mort de ſon pere. Ainſi cet épiſode & le caractere que l'auteur Eſpagnol donne à Philippe de France, ſont des choſes totalement imaginaires.

Philippe l'attendoit avec impatience. Le gentilhomme lui rendit compte de sa négociation. Le prince lui répondit, que rien ne le retenoit. En effet, dès le lendemain matin il alla trouver le roi son pere, & en présence de la reine, il lui demanda la permission d'aller à Paris voir la foire qui devoit s'ouvrir dans deux jours. L'un & l'autre y consentirent; Philippe leur baisa les mains en prenant congé d'eux; & après avoir fait provision d'argent & de pierrerie; il partit suivi de Ténébreux, & prit le chemin de la Bretagne.

Ils arriverent au bout de six jours au port de mer, où ils s'embarquerent sans que le prince eût été reconnu. Peu de tems après on mit à voile, & Philippe se fit connoître à Tiran, qui fut très-charmé de le voir, & qui le reçut avec les honneurs dus à sa naissance. Le vent les obligea de relâcher à Lisbone; & le roi de Portugal informé que le fils du roi de France étoit sur le vaisseau, envoya un gentilhomme le prier de descendre à terre. Philippe & Tiran s'habillerent magnifiquement, & suivis d'un grand nombre de gentilshommes parés de chaînes d'or; ils prirent le chemin du palais. Le roi de

Portugal embrassa le prince, & le retint deux jours à sa cour. Cependant il envoya sur le vaisseau des provisions en abondance. Ce fut delà que Tiran dépêcha un gentilhomme au roi de France, pour lui donner des nouvelles de son fils. Le roi & la reine qui ignoroient ce qu'il étoit devenu, & qui appréhendoient qu'il ne fût mort, ou qu'il ne lui eût prit fantaisie d'entrer dans quelque monastere, furent charmés de le savoir en aussi bonne compagnie.

Philippe prit congé du roi de Portugal, & le vaisseau remit à la voile. Il avoit doublé le cap de St. Vincent, & se préparoit à passer le Détroit, lorsqu'il fut attaqué par quinze vaisseaux Maures. Le combat fut vif & dura plus de quatre heures, pendant lesquelles il y eut de part & d'autre beaucoup de tués & blessés.

Tiran avoit embarqué un matelot d'une adresse & d'une valeur infinie. Il se nommoit Catoquifaras. Celui-ci voyant que le combat ne tournoit pas à leur avantage, fit avec de la corde un filet semblable à ceux dans lesquels on porte la paille. Il le tendit ensuite depuis le château de poupe jusqu'à la proue, &

l'élevant fort haut ſur le grand mât, il ne cauſoit aucun embarras aux chrétiens qui combattoient, & leur étoit d'un grand ſecours. Car les Maures jetoient ſur le pont une quantité prodigieuſe de poutres, de pierres & de pieux, mais le filet renvoyoit tout à la mer. Non content de cette manœuvre, le matelot fit bouillir de l'huile & de la poix, avec leſquelles il obligea les ennemis d'abandonner l'abordage & de ſe décrocher.

Les chrétiens paſſerent ainſi le Détroit en ſe battant jour & nuit. Leur vaiſſeau reçu tant de coups de traits, que ſes voiles en reſterent clouées contre les mats, & il lui étoit difficile de manœuvrer. Ils gagnerent enfin le mouillage d'une iſle déſerte & voiſine de la terre des Maures, & après avoir réparé, autant qu'il leur fut poſſible, leur vaiſſeau, ils côtoyerent la Barbarie & aborderent à Tunis. Ils ne firent pas un long ſéjour dans ce port. Comme ils vouloient embarquer des bleds, ils prirent la route de Sicile, & arriverent heureuſement à Palerme.

Dès que le vaiſſeau fut entré dans le port, Philippe & Tiran envoyerent à terre,

à terre l'écrivain & cinq ou six personnes de l'équipage, pour faire les provisions nécessaires, avec l'ordre de ne point les découvrir, & de dire seulement, que ce vaisseau étoit parti du Ponant, faisant route à Alexandrie, & ayant à bord quelques pélerins qui alloient au St. Sépulchre. Mais le roi informé qu'il étoit arrivé des étrangers, ayant voulu les voir, en lui faisant le récit de leur navigation, ils oublierent l'ordre qu'ils avoient reçu, & lui apprirent sans le vouloir, que Philippe fils du roi de France étoit sur le vaisseau avec Tiran le Blanc.

A cette nouvelle, ce prince fit dresser un grand pont de bois, qui depuis la terre alloit jusqu'au vaisseau. On le couvrit de tapisseries, qui pendoient jusqu'à la mer; & le roi s'étant rendu lui-même à bord, accompagné de ses deux fils, il pria Philippe & Tiran de se débarquer & de venir se reposer à terre des fatigues de la mer, & des combats qu'ils avoient essuyés contre les Maures. Ils accepterent ses offres, & le suivirent, après l'avoir remercié mille fois de toutes ses honnêtetés. Le roi les conduisit à la ville, où l'on leur avoit préparé par son ordre

un magnifique logement. Ce prince voulut les y conduire lui-même ; mais Philippe instruit par Tiran, protesta qu'il n'y mettroit point le pied, qu'il n'eût rendu ses devoirs à la reine. Le roi y consentit ; & lorsqu'ils arriverent au palais, ils trouverent cette princesse acccompagnée de l'infante Ricomana sa fille, & en furent reçus avec une extrême politesse. Après cette visite ils se rendirent à leur logement, qu'ils trouverent superbement orné, & où ils furent servis avec beaucoup de magnificence.

Pendant le séjour que Philippe & Tiran firent à Palerme, ils étoient presque toujours avec le roi, mais plus souvent encore avec l'infante, princesse accomplie, renommée pour son savoir & sa vertu, & qui recevoit si poliment les étrangers, que dans tout le monde on ne parloit que de son mérite. Philippe ne put la voir ainsi tous les jours sans en devenir amoureux. L'infante de son côté ne fut pas insensible au mérite du prince de France. Mais lorsqu'il étoit avec elle, il se trouvoit si embarrassé, qu'il ne pouvoit parler, ni répondre aux questions qu'elle lui faisoit. Tiran témoin de son embarras, & qui avoit résolu de servir

sa passion, prenoit alors promptement la parole.

Un jour qu'il étoit seul avec l'infante, le chevalier croyant cette occasion favorable pour parler en faveur du prince : voyez, madame, quel est le pouvoir de l'amour, lui dit-il. Dès que Philippe est de retour chez lui, il chante sans cesse vos louanges, & l'excès de sa passion le rend muet en votre présence. Pour moi, continua-t-il, si j'étois fille, & que je trouvasse un homme d'un semblable caractere, bien fait, & d'aussi bonne maison, je le préférerois à tout autre. Ce que vous dites est fort bon, répondit la princesse. Mais en convenant de toutes ces qualités que vous donnez au prince, si la nature l'a formé lourd & épais ; quel plaisir peut goûter une femme raisonnable, lorsque tout le monde se rit de celui qu'elle aime, & qu'elle est obligée de le tenir, pour ainsi dire, enfermé dans une boîte ? A vous parler naturellement, j'aimerois mieux que le prince eût un peu plus d'esprit, & moins de noblesse. Je voudrois encore qu'il ne fut point avare, & que son ignorance ne fût point extrême. Avec votre permission, madame, répliqua Tiran, vous

ne rendez pas justce à Philippe. Il est jeune, mais il a la raison d'un vieillard. Croyez-moi; aimez qui vous aime. Ce prince est fils de roi comme vous : il vous adore, & s'il ne parle pas autant que beaucoup d'autres, vous devez l'en estimer davantage. Défiez-vous, ajouta-t-il, de ces hommes qui témoignent leur passion avec hauteur & fierté. Cet amour n'a souvent ni vérité ni franchise; il s'en retourne aussi promptement qu'il est venu. Soyez persuadée au contraire, que l'embarras que vous inspirez est une preuve avantageuse des sentimens qu'on a pour votre personne. L'amitié que vous portez à Philippe, répartit l'infante, vous engage à parler de la sorte; mais ne pensez pas que je sois capable de croire légérement. Je conviens que sa figure me plaît, mais mon cœur combat encore. Je crains, je vous l'avoue, de trouver en lui de l'ignorance & de l'avarice. Madame, reprit Tiran, en pareille matiere il n'est pas toujours bon de pousser trop loin l'examen. Souvent après avoir bien choisi, on prend le pire.

La reine qui parut alors, interrompit leur conversation; & s'adressant à

Tiran : nous venons de nous entretenir le roi & moi de vos exploits, lui dit-elle. Il vous parlera d'une affaire, qui nous touche infiniment l'un & l'autre ; mais je vous déclare que j'y apporterai tous les obstacles imaginables, parce que quelque bon chevalier que vous soyez, je ne pense pas que vous en puissiez jamais sortir à votre honneur. Madame, répondit Tiran, je ne comprens rien à ce que vous me faites l'honneur de me dire ; mais je puis vous assurer qu'il n'y a rien que je ne fasse, & à quoi je ne m'expose pour contenter votre excellence, avec le bon plaisir du roi. La reine le remercia de sa bonne volonté, & prenant congé d'elle & de l'infante, le chevalier se rendit à son vaisseau, pour le mettre en état de partir.

Pendant qu'il étoit à bord, il eut avis qu'un vaisseau paroissoit en haute mer ; & sur le champ il détacha un brigantin armé, pour aller le reconnoître. Le brigantin fit le trajet avec une extrême diligence ; & à son retour il apprit à Tiran, que ce vaisseau venoit d'Alexandrie & de Baruth ; qu'il avoit touché à l'isle de Chypre ; mais qu'il n'avoit pu entrer dans le port de Rhodes, à cause

du grand nombre de Maures qui l'assiégeoient par terre & par mer; que les vaisseaux Génois fermoient le port; qu'en un mot cette ville étoit aux abois, & que le sultan avoit refusé de la recevoir à composition. Ces nouvelles engagerent Tiran à presser son départ, & par conséquent l'embarquement du bled & des vivres, dont il vouloit faire provision, pour secourir la religion de Rhodes. Il paya si libéralement le marchand, qu'en peu de jours son vaisseau se trouva chargé de bled, de vin, & de toutes les viandes salées qui lui étoient nécessaires.

Cependant le roi de Sicile instruit de ces préparatifs, fit savoir à Tiran qu'il souhaitoit de lui parler; & le prenant en particulier: les grandes actions que vous avez faites, valeureux Tiran, lui dit-il, vous élevent au-dessus de tous les princes de la chrétienté. Le secours que vous portez si généreusement au grand-maître de Rhodes, que tout le monde a abandonné, vous fait un honneur infini; & votre mérite personnel, joint à tant de gloire, m'engage à vous assurer, qu'il n'est rien que je ne fasse pour vous prouver combien je vous suis acquis. C'est ce qui m'oblige à vous dé-

couvrir aujourd'hui le dessein que j'ai formé de vous accompagner sans être connu, & d'aller gagner avec vous les indulgences à Jérusalem. Tiran après avoir loué le dessein du prince, l'assura que son vaisseau, & tout ce qui lui appartenoit, étoit à son service, & qu'il étoit le maître d'en disposer. Le roi le remercia de ses offres, & voulut sur le champ aller avec Tiran visiter le vaisseau, où il choisit son logement auprès du grand mât.

La conversation tomba aisément entr'eux sur Philippe. Comme le chevalier l'aimoit beaucoup, & qu'il ne pensoit qu'à lui faire épouser l'infante, il prit cette occasion pour en faire la proposition au roi. Ce prince sentit d'abord tout l'avantage d'une alliance avec la maison de France; mais il répondit alors à Tiran, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de rien décider sur cette affaire sans le consentement de la reine, & sur-tout sans celui de l'infante. Il les manda donc toutes deux à son retour; & après leur avoir déclaré le dessein où il étoit de partir avec Tiran: mais, continua-t-il, en s'adressant à la princesse, dans l'incertitude de ce qui peut arriver, je vou-

drois bien, ma fille, vous voir contente avant mon départ. Je m'estimerois heureux de m'allier avec le roi de France, le plus grand prince de la chrétienté ; ce qui arriveroit certainement, si par hasard Philippe vous convenoit.

L'infante répondit, que de quinze jours au moins le vaisseau ne seroit en état de partir, & que cependant il pourroit consulter sur cette affaire le duc de Messine son oncle, qui devoit arriver ce même jour. Mais, ajouta-t-elle, puisque vous avez résolu de faire ce saint voyage, je conseille à votre majesté de donner une grande fête avant son départ à l'honneur de Tiran, & des autres chevaliers de sa suite, & afin que le roi de France, si par hasard il en est instruit, sache le cas que vous faites de son fils. Ordonnez donc que dimanche prochain on célebre la fête, & qu'il y ait cour pléniere pendant trois jours ; que les tables soient dressées jour & nuit, & qu'à toute heure ceux qui se présenteront soient abondamment servis. Le roi approuva la proposition de la princesse ; & parce qu'il avoit beaucoup d'ordres à donner pour le gouvernement de son royaume pendant son absence, il la pria

d'ordonner elle-même de la fête, & chargea tous ſes officiers de lui obéir.

Comme l'infante n'avoit principalement imaginé le projet de cette fête, que pour mieux examiner Philippe, elle voulut que le jour qu'elle devoit ſe célébrer, le roi, la reine, le prince de France, & elle, mangeaſſent à une table plus élevée; & que le duc de Meſſine, Tiran, & les autres comtes & barons, fuſſent ſervis à une autre plus baſſe. L'heure du feſtin arrivée, chacun prit place. Le roi s'aſſit au milieu de la table qui lui étoit deſtiné, ayant la reine à ſa gauche. A l'égard de Philippe, il le fit placer par honneur à ſa droite, au bout de la table, & l'infante vis-à-vis de lui.

Tiran n'abandonnoit point le prince, dans la crainte qu'il ne lui échappât quelque action, qui pût déplaire à la princeſſe. Le roi qui s'en apperçut, lui dit que ſon frere le duc de Meſſine l'attendoit pour diner. Le chevalier le ſupplia de lui permettre de ſervir le fils de ſon roi dans une fête auſſi brillante; mais l'infante prenant la parole avec une impatience mêlée de dépît: il n'eſt pas néceſſaire, Tiran, lui dit-elle, que vous ſoyez toujours aux côtés de Philippe.

Il y a dans la cour du roi mon pere assez de chevaliers pour le servir. Tiran voyant que la princesse lui parloit si vivement, s'approcha de Philippe, & lui dit à voix basse : lorsque le roi se lavera les mains, & que vous verrez l'infante se lever, & se mettre à genoux, ne manquez pas de prendre le bassin, & faites tout ce que vous lui verrez faire. Sur-tout prenez bien garde de ne commettre aucune impolitesse. Le prince l'assura, qu'il pouvoit être tranquille ; & Tiran fut se mettre à table.

Aussi-tôt que tout le monde fut placé, on présenta à laver au roi. L'infante ne manqua pas alors de se mettre à genoux, en prenant le bassin. Philippe voulut en faire de même ; mais jamais le roi n'y consentit. On fit la même cérémonie à la reine. Enfin, on porta le bassin à l'infante, qui prit la main de Philippe, pour le faire laver avec elle. Il s'en excusa d'abord, & se mit à ses genoux, pour lui tenir le bassin ; mais la princesse le releva, & voulut absolument qu'ils lavassent ensemble.

On apporta le pain ensuite ; mais au lieu de n'y point toucher, & d'attendre que l'on eut couvert, Philippe prit

un couteau, & coupant avec empressement le pain qu'on lui avoit servi, il en fit douze grandes tranches, qu'il mit à côté de lui. L'infante ne put s'empêcher de rire, en voyant cette cérémonie. Le roi n'y tint pas, non plus que tous ceux qui étoient présens; & les jeunes chevaliers qui servoient à table, éclaterent. La chose fut si forte, que le bruit en parvint jusqu'à Tiran, tout éloigné qu'il étoit. Il se leva donc, ne doutant point que le prince n'eût donné quelque scene; & s'étant approché de lui, il apperçut les douzes tranches de pain qu'il avoit faites, pendant que le roi, ni personne, n'avoient encore touché à celui qu'on leur avoit présenté. Aussi-tôt sans se déconcerter, il prit les douze tranches de pain, & tirant de sa bourse un pareil nombre de ducats d'or, qu'il mit dans chaque morceau, il ordonna qu'on les distribuât à douze pauvres. Alors on cessa de rire; & le roi & la reine ayant demandé à Tiran la raison de cette libéralité: vos excellences ont été surprises, leur dit-il, ainsi que toute la compagnie, du procédé de Philippe. On a fait plus, on s'en est mocqué. Mais il faut savoir, que les très-

chrétiens roi de France, en reconoiſſance de toutes les graces qu'ils ont reçues de Dieu, ont ordonné, que tous leurs enfans coupent le pain qu'on leur ſert en douze tranches, dans leſquelles ils mettent une monnoie d'argent, lorſqu'ils n'ont point encore eu l'ordre de chevalerie, & qu'ils donnent enſuite aux pauvres en l'honneur des douzes apôtres. Lorſqu'ils ſont chevaliers, c'eſt de l'or qu'ils y mettent. Juſqu'à préſent tous les princes du ſang de France ont ſuivi cet uſage. Cette aumône, dit le roi, me paroît la plus belle qu'on ait jamais faite. Pour moi, qui ſuis roi couronné, je n'en fais pas en un mois une auſſi conſidérable. Tiran ſe retira. Enſuite Philippe s'appercevant de la faute qu'il avoit fait, & de la façon ſage dont ſon ami avoit ſu la réparer; fut ſobre pendant le reſte du repas, & eut une grande attention à ne pas plus manger que la princeſſe.

Après le dîner le roi accompagné du duc de Meſſine paſſa dans l'appartement de l'infante; où la reine les ſuivit. Là il leur dit à l'une & à l'autre, qu'étant réſolu de faire le ſaint voyage qu'il entreprenoit, il étoit conſolé de laiſſer

ses états entre les mains du duc son frere, qu'il faisoit vice-roi, & lieutenant général du royaume. Il leur parla ensuite du mariage de Philippe & de la princesse, & les assura, que puisqu'ils se convenoient, il ne souhaitoit rien davantage que de le voir accompli. Mais il ajouta, qu'il vouloit que ce fût avec le consentement du roi & de la reine de France, & qu'il falloit pour l'obtenir, que Tiran leur écrivit, d'autant que le prince étant fort jeune, on pourroit s'imaginer que peut-être on l'auroit séduit. Et j'aimerois mieux, continua-t-il, donner ma fille à un simple chevalier, du consentement de ses parens, qu'à un roi contre la volonté de son peuple. La reine approuva cet avis; & l'infante elle-même ne fut pas fachée de ce retardement, dans l'espérance d'en profiter, pour connoître encore mieux le caractere de Philippe. On manda Tiran, qui sur le champ écrivit en conséquence; & le roi fit avancer un brigantin, pour porter les lettres à Piombino en terre ferme.

Tout étant disposé pour le départ, le roi de Sicile feignit de s'embarquer sur le brigantin qu'il avoit fait préparer, sous prétexte de vouloir aller en Italie,

pour s'aboucher avec le pape, & se rendit secrétement sur le vaisseau de Tiran. Cependant ce chevalier alla avec Philippe prendre congé de la reine & de l'infante; elle étoient dans un affliction extrême; mais Philippe entroit pour beaucoup dans la douleur de l'infante.

Tiran mit à la voile; & le tems fut si favorable, qu'en quatre jours ils arriverent à la vue de Rhodes. Ils mouillerent sous le château de saint Pierre, attendant un vent tel qu'ils souhaitoient pour exécuter leur projet. Tiran par le conseil de deux matelots de ses terres, qui lui étoient fort attachés, fit remettre à la voile pendant la nuit, & se trouva au point du jour presque dans le port. Les Génois ne douterent point d'abord que ce vaisseau ne fut un de ceux qu'ils avoient envoyés chercher des vivres pour le camp du sultan; car ils ne pouvoient imaginer qu'un ennemi eut la hardiesse de s'engager au milieu de leur nombreuse flotte. Ils ne resterent pas long-tems dans cette erreur. Dès que Tiran se vit à une certaine distance de la place, il ordonna qu'on mit toutes les voiles. Alors, soit au gabari, soit à la manœuvre, les Génois reconnurent le

vaiſſeau pour être étranger. Ils firent leur poſſible pour lui couper le chemin ; mais comme il avoit toutes les voiles dehors, leurs efforts furent inutiles.

Tiran avoit ordonné au pilote de porter de voiles dans une petite plage de ſable, defendue par la ville, & d'échouer le vaiſſeau ; ce qui fut exécuté. Les chevaliers voyant cette manœuvre, ne douterent point que les Génois ne l'euſſent imaginé, pour les ſurprendre d'une nouvelle façon. Ils vinrent donc courageuſement pour attaquer le vaiſſeau étranger ; mais un matelot arbora promptement un pavillon blanc, en même tems qu'un homme de l'équipage ſauta à terre, & les inſtruiſit de la vérité.

A cette nouvelle le grand-maître ſe jeta à genoux avec tous les chevaliers, & remercia Dieu du ſecours qu'il leur envoyoit. Il deſcendit enſuite du château à la tête des freres, & de tous les habitans, & ſe rendit ſur le rivage, à deſſein de faire mettre le bled dans les magaſins ; mais lorſqu'il apprit qu'il avoit cette obligation Tiran, dont il connoiſſoit la réputation, il envoya ſur le vaiſſeau deux chevaliers des plus conſiderables, pour le prier de deſcendre à terre, & pour lui

témoigner l'extrême envie qu'i avoit de le voir, & de le remercier. Tiran reçut ces députés avec beaucoup de politesse, & leur dit qu'il croyoit sa présence encore nécessaire dans le vaisseau, jusqu'à ce que toutes les provisions fussent débarquées. Cependant il leur fit servir des rafraîchissemens; après quoi il les pria de conduire deux chevaliers de sa suite au grand-maître, pour l'avertir qu'il avoit sur son bord le roi de Sicile, & Philippe fils du roi de France.

Peu de tems après Tiran descendit à terre accompagné des deux princes. Il étoit extrêmement magnifique. Il portoit ce jour-là un habit de brocard cramoisi brodé de perles, la jarretiere à la jambe, & sur la tête une tocque d'écarlate avec une agraffe d'un grand prix. Dans cet équipage il entra dans la ville, suivi de plusieurs autres chevaliers, & trouva le grand-maître qui l'attendoit dans la place. Les dames & les demoiselles étoient aux fenêtres, & jusques sur les toits, pour voir le généreux chevalier qui les délivroit de la famine & de la captivité; & tout retentissoit de ses éloges.

En effet, ce secour décida du salut de Rhodes, & de la levée du siége. Aussi-tôt

après ſon arrivée Tiran commença par donner un ſuperbe repas au grand-maître, & à tous les chevaliers ; qui l'accepterent d'autant plus volontiers, qu'à peine avoient-ils la force de parler, tant ils étoient abattus par la famine. En même-tems il fit porter au château toutes les proviſions néceſſaires pour la garniſon ; après quoi il donna ſes ordres, pour qu'on diſtribuât au peuple de la farine, de l'huile, des légumes, enfin tout ce dont on avoit beſoin. Il n'y eut perſonne qui ne fut très-content de ſa magnificence, & de ſa libéralité.

On tint enſuite un conſeil général ſur l'état du ſiége, & les moyens de le faire lever. A la fin un vieux chevalier de l'ordre propoſa d'envoyer au ſultan un préſent de vivres & de rafraîchiſſemens, afin qu'il ne put douter du ſecours que la ville avoit reçu, & pour lui ôter l'eſpérance de la prendre par famine. Cette propoſition fut approuvée, & ſur le champ on envoya au camp des Maures quatre cents pains ſortans du four, du vin, des confitures, trois couples de paons, de poules, & de chapons, avec du miel & de l'huile. Le ſultan fut très-affligé de ce préſent. Cependant il reçut

très-bien les envoyés, & leur fit beaucoup de politesses.

Tiran s'étant chargé de garder la ville du côté du port, avec les troupes qui l'avoient suivi ; & les vaisseaux Génois, sur-tout celui du commandant, mouilloient fort près de terre. Le soir même du débarquement, un des matelots de Tiran s'étant rendit auprès de lui : seigneur, lui dit-il, que donneriez-vous à qui mettroit le feu à ce vaisseau, que vous voyez le plus près de nous ? Si tu faisois une pareille action, répondit Tiran, tu pourrois compter sur trois mille ducats d'or de récompense. Après cette réponse le matelot se retira, pour préparer ce qui lui étoit nécessaire ; & voici ce qu'il exécuta le lendemain.

La nuit étoit fort obscure, vers minuit le matelot trouva moyen, en nageant, & en plongeant, de passer un cable dans un des anneaux de fer du gouvernail de ce vaisseau. Il attacha ensuite un des bouts de ce cable à terre, & l'autre à une grande barque remplie de bois, d'huile, & d'autres matieres combustibles. Dès qu'il y eut mis le feu, cent hommes tirerent le cable. En un moment la barque en feu, s'attacha au vaisseau Génois ; &

les flammes se communiquerent avec tant de furie, que rien au monde n'eut été capable d'éteindre l'embrasement. Beaucoup de Génois périrent en cette occasion. Les uns furent brulés; d'autres se jetterent à la mer, dans l'espérance de gagner quelques-uns de leurs bâtimens, & se noyerent. Tiran donna au matelot les trois mille ducats qu'il lui avoit promis & y joignit un bel habit de soie doublé de martres.

Lorsque le sultan apprit l'accident arrivé à ce vaisseau, il s'écria: Ce sont des diables qui sont arrivés. Ils passent au travers d'une flotte entiere; ils secourent la ville, & le lendemain ils brûlent le vaisseau commandant. Si nous leur en donnons le tems, ils brûleront de même tous les autres, sans qu'on puisse les en empêcher. Le cable qui avoit porté le brulot sur le vaisseau ennemi, avoit été consumé comme le reste; ensorte que les Maures ne pouvoient comprendre comment la chose étoit arrivée. Le sultan assembla donc tous les capitaines de terre & de mer, & leur prouva par le présent qui lui avoit été envoyé, le secours considérable que les assiégés avoient reçu; ce qui joint aux pluies, & à la fai-

ſon avancée, lui fit conclure la levée du ſiége.

Son avis fut généralement approuvé, & on donna tous les ordres néceſſaires pour l'embarquement des troupes & pour la retraite. Mais elle ſe fit avec tant de précipitation de la part des Maures, que ce déſordre donna lieu à Tiran de la leur vendre cherement. Il ſortit ſur eux ſuivi ſeulement d'un petit nombre de ſoldats, & ayant joint quelques troupes, qu'on n'avoit pu encore embarquer, il les chargea avec tant de furie, qu'il en fit un carnage épouvantable. Le ſultan furieux du maſſacre de ſes gens, envoya pluſieurs barques, pour faciliter leur retraite; mais ce ſecours ne leur fut pas d'une fort grande utilité & ils reſterent preſque tous ſur la place. Ce prince infidele mit enfin à la voile, & reprit la route d'Alexandrie, où il fut reçu par ceux des ſeigneurs du pays, qui ne l'avoient point ſuivi à cette expédition. Comme ils étoient parfaitement inſtruits de tout ce qui s'étoit paſſé, le grand Alcadi portant la parole pour tous les autres; Tu ſers mal notre ſaint prophete Mahomet, lui dit-il. Tu dépenſes nos tréſors mal-à-propos. Tu n'as point de courage, & tu

déshonores la religion ; ſans prendre conſeil de perſonne, tu quittes l'iſle de Rhodes, tu leves le ſiége. Le ſecours d'un ſeul vaiſſeau te fait trembler, toi qui commandes ſur vingt-deux rois couronnés. Tu t'es abondonné aux Génois, à ces faux chrétiens, incapables d'aucun bon ſentiment, & qui ne ſont ni Maures ni chrétiens. Je te condamne donc à la mort pour tous les maux que tu nous as faits. A ces mots on le jeta dans la foſſe aux lions, où ce malheureux prince fut auſſi-tôt dévoré.

Ainſi l'iſle fut abſolument délivrée des infideles. Dès que les habitans de Chypre apprirent la levée du ſiége, ils chargerent à Famagouſte pluſieurs vaiſſeaux de bled, de bœufs, de moutons & de toutes ſortes de vivres qu'ils firent partir pour Rhodes. En peu de tems l'abondance y fut ſi grande, que les perſonnes les plus âgées ne ſe ſouvenoient pas d'en avoir jamais vu une pareille. Il arriva auſſi pluſieurs vaiſſeaux vénitiens chargés de bled, & ſur leſquels on avoit embarqué quelques pélerins qui alloient à Jéruſalem. Tiran apprit cette nouvelle au roi & à Philippe, auxquels elle cauſa d'autant plus de joie, que leur vaiſſeau étoit hors

d'état de tenir la mer. Sur le champ le roi fit part au grand-maître du dessein où ils étoient de profiter de cette occasion, pour satisfaire au saint vœu qu'ils avoient fait. Le grand-maître approuva leur résolution ; mais avant leur départ il tint un chapitre général de tous les chevaliers, où après avoit exagéré la grandeur du service qu'ils avoit reçu de Tiran, il fut résolu de quelle maniere on le remercieroit du secours généreux qu'il venoit de leur donner.

Le lendemain matin le grand-maître fit fermer les portes de la ville, afin que tout le monde fut témoin de la conversation qu'il vouloit avoir avec le chevalier. En même-tems il fit apporter au milieu de la place le trésor de l'ordre, après avoir prié le roi de Sicile & le prince de France de vouloir bien être présens à cette cérémonie. Lorsque tout le monde fut assemblé, le grand-maître adressant la parole au chevalier, parla en ces termes : Votre générosité & vos hauts faits d'armes, brave Tiran, vous rendent digne du plus grand empire. Vous avez mis en liberté la sainte maison de Jérusalem & le temple de Salomon. Vous nous avez délivré des maux

les plus affreux, & vous avez empêché la ruine de la religion. Tout le peuple de Rhodes vous doit l'honneur, les biens & la vie. Lorsque vous êtes arrivé dans cette ville, nous n'avions plus d'autre ressource que celle de mourir pour la foi de J. C. Toute la religion vous supplie donc d'acepter son trésor. Quoique ce ne soit pas une juste récompense des obligations infinies que nous vous avons, agréez-le, & que votregénérosiré supplée à l'impuissance où vous nous avez mis de vous remercier dignement.

Quoique Tiran n'eut point été prévenu, il ne parut point étonné de la proposition du grand-maître, & prenant la parole avec sa liberté ordinaire: Vos éloges, seigneur, lui répondit-il, passent de beaucoup les services que j'ai pu vous rendre. Je suis venu par la permission divine, dans l'unique dessein de secourir votre révérence & tout son ordre, sur une lettre de votre main que j'ai vue entre le mains du très-chrétien roi de France. Je remercie Dieu de la grace qu'il m'a faite d'arriver assez promptement pour vous tirer de la cruelle situation où vous étiez réduit, & de s'être servi de moi pour délivrer la religion.

L'honneur que j'en reçois eſt ici bas une récompenſe ſuffiſante des peines que j'ai priſes, & de ce que j'ai pu dépenſer. J'en attends une autre dans le ciel. En l'honneur du glorieux S. Jean-Baptiſte, le protecteur de cette ville & le patron de la religion : je vous remets donc tous mes droits, vous priant ſeulement de vouloir bien faire chanter tous les jours une meſſe de *requiem*, pour le repos de mon ame.

Le grand-maître le conjura d'accepter du moins ce qu'il avoit dépenſé, afin que ſi jamais l'ordre ſe trouvoit réduit à la même extrémité, ceux qui auroient le deſſein de les ſecourir ne ſe cruſſent pas obligés à une pareille généroſité. Mais Tiran s'en excuſa encore : Et afin que vous ſoyez content, dit-il au grand-maître, je veux que tout le monde ſache que je le ſuis auſſi. En même-tems il mit les deux mains ſur le tréſor, ordonnant aux trompettes de publier qu'il étoit ſatisfait, & qu'il donnoit au peuple le bled & toutes les proviſions qu'il avoit apportées. On ne peut exprimer les éloges & les bénédictions que cette généroſité attira à ce vertueux chevalier.

Dès que la nuit fut venue, le roi, Philippe

Philippe & Tiran prirent congé du grand-maître & monterent avec toute leur ſuite ſur les vaiſſeaux Vénitiens qui arriverent en peu de jours au port de Jaffe, où tous les pélerins débarquerent. Delà ils ſe rendirent par terre à Jéruſalem, & employerent quatorze jours à viſiter les lieux ſaints. A leur retour ils prirent leur route par Alexandrie, où Tiran trouva encore une occaſion d'exercer ſa généroſité.

Il ſe promenoit un jour par la ville avec le roi de Sicile, lorſqu'ils firent rencontre d'un eſclave chrétien, qui pleuroit amérement. Tiran lui demanda le ſujet de ſa douleur, l'aſſurant qu'il le ſoulageroit, s'il étoit poſſible de le faire. Qu'eſt-il beſoin que je vous en inſtruiſe, répondit l'eſclave? Ma douleur eſt de telle nature, qu'on ne peut me donner ni conſeil ni ſecours. Il y a vingt-deux ans que je ſuis dans l'eſclavage, continua-t-il, & parce que je ne veux pas changer de religion, on m'accable de coups, & l'on me fait mourir de faim. Montre moi, je te prie, reprit Tiran, celui qui te fait tant ſouffrir. Vous le trouverez dans cette maiſon, repartit l'eſclave. Tiran obtint du roi la per-

miſſion d'entrer dans la maiſon, que ce malheureux lui montroit ; & ayant fait venir le Maure qui l'habitoit, il lui propoſa de lui vendre un eſclave chrétien, qu'il dit être ſon parent. Le Maure y conſentit, à condition qu'il auroit pour ſa rançon cinquante-cinq ducats d'or, que Tiran lui compta ſur l'heure, en le priant de lui faire connoître les Maures qui avoient des eſclaves chrétiens, parce qu'il étoit réſolu de les acheter.

Cette nouvelle ſe répandit bien-tôt par toute la ville ; & dans l'eſpace de deux jours ce chevalier racheta quatre cent ſoixante & treize eſclaves, employant à cette bonne œuvre tout ce qu'il avoit d'or & d'argent, juſqu'à vendre meme quelques-unes de ſes pierreries. Il les fit embarquer enſuite ſur les vaiſſeaux qui ſe trouverent au port d'Alexandrie, & les conduiſit à Rhodes. Là il commença par les faire tous habiller de pied en cap ; & le jour du départ étant arrivé, il leur donna un grand repas. Enſuite après les avoir régalés magnifiquement : Mes amis, leur dit-il, il n'y a pas long-tems que vous étiez dans l'eſclavage. Dieu m'a fait la grace de vous en délivrer ; & vous êtes arrivés enfin

en terre de promission, libres d'aller partout où il vous plaira ; car je me departs de tous les droits que je puis avoir sur vous. Ceux qui voudront me suivre seront les biens reçus. Ceux qui aimeront mieux demeurer ici, le peuvent de même. Enfin, s'il s'en trouve à qui aucun de ces deux partis ne convienne point, j'aurai soin qu'il ne leur manque rien de ce qui leur sera nécessaire pour se rendre ailleurs. A ce discours ils se jetterent tous à ses pieds, pénétrés de la plus vive reconnoissance, & les arroserent de leurs larmes. Chacun prit son parti ; & Tiran fournit abondamment à tous leurs besoins.

Le même jour le chevalier & les deux princes prirent congé du grand-maître, qui pendant leur séjour à Rhodes leur fit tous les honneurs & toutes les caresses imaginables. Ils mirent à la voile, & eurent le vent si favorable, qu'en peu de tems ils arriverent heureusement en Sicile. On ne peut exprimer la joye des Siciliens, au retour de leur seigneur naturel. On porta promptement cette bonne nouvelle à la reine & à l'infante, qui se préparerent aussi-tôt à recevoir le roi. Son frere le duc Messine sortit au-

devant de lui accompagné d'un nombreux cortege. Il étoit ſuivi de tous les bourgeois de Palerme, bien vêtus & marchant en bon ordre. L'archevêque & tout le clergé marchoient après eux, & précédoient la reine & l'infante Ricomana, environnées d'un grand nombre de dames & de demoiſelles ſuperbement parées. Après les premiers complimens, Philippe & Tiran firent la révérence aux princeſſes. Le prince de France prit l'infante ſous le bras & la conduiſit juſqu'au palais. Pendant pluſieurs jours ce ne fut que fêtes & que réjouiſſances dans la capitale, & même dans toute l'iſle.

Quelques jours après le roi donna audience aux ambaſſadeurs du roi de France. Ce prince ayant reçu les lettres de Tiran, au ſujet du mariage de Philippe avec l'infante Ricomana, avoit envoyé en Sicile une belle compagnie de ſoixante gentilhommes pour conclure cette alliance. Ils s'étoient rendus à Palerme peu de tems avant le retour du roi, & avoient fait une entrée magnifique dans cette ville. A l'arrivée de ce prince, ils eurent l'honneur de lui faire la révérence, & après lui avoir remis leurs lettres de créance, ils allerent rendre leurs devoirs à Philippe.

Dans l'audience qui leur fut accordée ensuite, ils expliquerent plus particulierement le sujet de leur ambassade. Il consistoit en trois points : le premier, que le roi de France étoit charmé que son fils épousât l'infante de Sicile, comme le brave Tiran l'avoit arrêté : le second, que si le roi de Sicile avoit un fils, le roi de France lui donneroit une de ses filles en mariage, avec cent mille écus pour sa dot. Enfin ils déclarerent que le roi leur maître avoit demandé au pape, à l'empereur & à tous les princes chrétiens des secours pour la guerre, qu'il avoit résolu d'entreprendre contre les infideles ; que tous les princes auxquels il avoit écrit, avoient promis de le seconder ; qu'il assembloit une armée dont il avoit dessein de donner le commandement à Philippe, & qu'il esperoit que le roi de Sicile joindroit ses forces aux siennes pour l'exécution d'une entreprise si glorieuse, & si utile à la chrétienté. Le roi répondit aux ambassadeurs, qu'il acceptoit avec joie la demande que le roi de France lui faisoit faire de l'infante pour le prince son fils. A l'égard des deux autres articles, il remit à leur en dire son sentiment, lorsqu'il auroit pris l'avis de son conseil.

Cependant les ambaſſadeurs voyant que le mariage étoit accordé, remirent à Philippe, ſuivant les ordres qu'ils en avoient, cinquante mille écus, tant pour ſe mettre en équipage, que pour les frais de la nôce. Le roi de France les avoit encore chargés de pluſieurs préſens pour l'infante. Ils conſiſtoient en quatre ſuperbes pieces de brocard d'or, trois mille martres zibelines, & un collier magnifiquement travaillé. Il avoit été fait à Paris, & étoit enrichi d'un grand nombre de pierreries d'un prix ineſtimable. La reine lui envoyoit auſſi pluſieurs pieces de draps de ſoie & de brocard, des meubles de ſoie, des tapiſſeries magnifiques, & pluſieurs autres raretés que les ambaſſadeurs eurent l honneur de préſenter à la princeſſe.

Lorſqu'elle apprit que ſon mariage étoit arrêté, elle ſe confirma plus que jamais dans le deſſein de ne rien négliger pendant les quinze jours qui devoient précéder la célébration, pour pénétrer le caractere du prince qu'on lui deſtinoit. Elle appréhendoit, comme on l'a vu, de trouver en lui de la groſſiereté & de l'avarice; & dans ce cas elle étoit réſolue de ne pas pouſſer le choſes plus

loin, même de ſe faire religieuſe, plutôt que de l'épouſer. Elle ne pouvoit s'empêcher de vouloir mal à Tiran, qui par ſa préſence importune, & ſes ſoins empreſſés auprès de Philippe, lui ôtoit le moyen de connoître à fond le génie de ce prince; & parce que cet obſtacle ne lui paroiſſoit pas aiſé à lever, elle réſolut de faire venir de Calabre un philoſophe d'un profond ſavoir, & d'une grande réputation, qu'elle crut en état de ſatisfaire ſa curioſité. Elle donna donc tous les ordres néceſſaires, pour qu'il ſe rendit ſecrétement à la cour. Cependant le haſard lui offrit une occaſion, qu'elle jugea favorable, pour s'éclarcir de ce qu'elle ſouhaitoit.

Le jour de la Notre-Dame d'Août le roi de Sicile donna un grand repas, auquel le prince de France & les ambaſſadeurs furent invités. Ce jour-là Philippe ſe rendit au palais vêtu d'une robe de brocard cramoiſi doublée d'hermine, & traînante juſqu'à terre. Le dîner fut des plus ſuperbes; & dès que les tables furent levées, on fit venir des joueurs d'inſtrumens, & le bal commença. On ſervit enſuite une magnifique collation, après laquelle le roi paſſa dans ſon ap-

partement pour prendre quelque repos. Son départ n'empêcha cependant point l'infante de continuer le bal, afin de ne pas donner lieu à Philippe de se retirer.

Pendant le dîner il étoit survenu une grande pluye, qui avoit fait beaucoup de plaisir à la princesse. Le temps s'éclaircit sur le soir ; & elle proposa d'aller se promener dans la ville. Le prince eut beau lui représenter que le tems n'étoit pas fort assuré, & qu'elle couroit risque de se mouiller. L'infante qui s'apperçut avec chagrin que Tiran avoit pressenti son dessein, & qu'il faisoit tous les efforts pour engager Philippe au silence, demanda avec impatience qu'on lui amenât sa haquenée. Le prince lui donna le bras, & lui servit d'écuyer. Mais dès qu'elle fut à cheval, elle lui tourna le dos, prêtant cependant toujours l'oreille à ce qu'il diroit. Alors s'adressant à Tiran : vous auriez bien fait, lui dit-il, de m'envoyer chercher un autre habit ; celui-ci sera tout gaté. Eh bien, répondit le chevalier avec impatience, s'il est gaté, vous en aurez un autre. Au moins, reprit Philippe, voyez, je vous prie, s'il n'y auroit pas là deux pages pour

me porter la queue, & l'empêcher de traîner à terre. Comment se peut-il, repliqua Tiran, qu'avec autant d'avarice & de vilenie, vous soyez fils d'un grand roi? Marchez; l'infante vous attend. Le prince, quoique affligé, joignit l'infante, fort embarrassé de sa queue.

Quoique cette princesse prêtat l'oreille à leurs discours, elle étoit cependant trop éloignée pour y rien comprendre. On se promena dans la ville pendant quelque tems. Ensuite l'infante s'appercevant que Philippe étoit fort occupé de sa robe, résolut de se divertir de sa peine, & fit apporter des éperviers, pour voler quelques cailles. Mais ne voyez-vous pas, madame, lui dit alors le prince, qui n'y pouvoit plus tenir, qu'il ne fait pas un tems convenable pour la chasse, & que nous sommes dans la boue jusqu'au col? L'infante trouva peu de galanterie dans un discours qui s'opposoit à une fantaisie qu'elle témoignoit. Cependant elle sortit de la ville, & demanda tout bas à un paysan, qu'elle rencontra, s'il ne pourroit pas lui enseigner quelque ruisseau, ou quelque canal. Il lui en indiqua un, dans lequel un cheval en avoit jusqu'aux sangles.

La princesse marcha de ce côté là, & dès qu'elle y fut arrivée, elle entra dedans, & le traversa. A l'égard de Philippe, lorsqu'il se vit sur le bord du ruisseau, il ne manqua pas de s'arrêter, & de demander encor une fois à Tiran, s'il n'avoit personne pour lui porter la queue. Le chevalier lui fit de nouveaux reproches, & l'obligea de suivre l'infante; mais il feignit en même-tems un grand éclat de rire, persuadé que la princesse voudroit en savoir le motif. Elle le voulut en effet; & Tiran continuant la même feinte: je ris, madame, répondit-il, d'une question que le prince m'a faite au sortir du palais, & qu'il à continuée pendant toute la promenade. Il m'a demandé ce que c'étoit que l'amour, & quel étoit son principe; mais en entrant dans cette eau, il a ajouté en quel endroit il se plaçoit. Pour moi, quoique je ne le connoisse point, je crois que les yeux sont les interpretes du cœur. Mais sur tout ce que je vois je me persuade de plus en plus que l'amour véritable que le prince a pour vous, l'occupe tellement, qu'il ne lui permet pas de penser à toute autre chose. Cependant, la robe étoit si mouillée, que Philippe avoit pris son parti.

Au retour, l'infante dont les doutes n'étoient pas absolument levés, répéta de nouveau à Tiran la résolution qu'elle avoit prise. Il lui répondit, qu'il étoit étonné qu'une princesse aussi accomplie condamnât le prince sans aucun fondement : qu'il étoit beau, bien fait, & très-sage. Et si V. A. continua-t-il, veut pousser plus loin sa curiosité, je me charge de la satisfaire. Quoi qu'il en soit, il ne tient qu'à vous de l'avoir à vos côtés dans un lit bien parfumé ; & si le lendemain V. A. n'en est pas contente, je me soumets à tout ce qu'elle ordonnera de moi. Cette conversation les conduisit jusqu'au palais, où ils trouverent le roi, qui s'entretenoit avec les ambassadeurs. On servit le souper ; & chacun se retira.

Ce jour-là même le philosophe que la princesse attendoit avec impatience, & qu'elle avoit envoyé chercher en Calabre, arriva à Palerme. Comme il avoit résolu de parler le lendemain à l'infante, qui lui avoit donné rendez-vous dans une église de la ville, il se logea à l'auberge. Il étoit occupé d'un morceau de viande qu'il avoit mis à la broche pour son souper, lorqu'un paysan qui

portoit un lapin, lui dit de se ranger; parce qu'il vouloit faire rôtir son lapin. Mon ami, répondit le philosophe, ne sais-tu pas que chacun est maître dans cette maison, & que celui qui arrive le premier doit être le premier servi? Je ne m'embarrasse point de tout cela, reprit le paysan; ne voyez-vous pas qu'un lapin est plus noble qu'un morceau de mouton? par conséquent vous devez faire honneur à ce que j'apporte. Ces paroles en amenerent de si vives de part & d'autre, que le manant donna un grand soufflet au philosophe. Celui-ci repartit par un coup de la broche, qu'il lui porta sur la tête; & ce coup fut si malheureux, que le paysan tomba mort sur la place. Aussi-tôt le philosophe fut arrêté, & mis en prison, où on ne lui donnoit que quatre onces de pain par jour.

Quelques jours après cette aventure on mit dans la même prison un chevalier de la cour, qui avoit été arrêté pour une querelle particuliere. Il vit le philosophe; & touché de compassion, il lui fit part des vivres qu'on lui apportoit. Au bout de quelques jours ce savant homme lui dit: chevalier, je vous prie, lorsque

vous ferez à la cour, d'avoir la bonté de dire à l'infante que j'ai obéi à ses ordres. Comment voulez-vous, répondit le chevalier, que je m'acquitte de votre commission. Je demeurerai peut-être ici pendant plus d'un an ; que sai-je quand j'en sortirai ? Avant qu'il se passe une demi-heure, repliqua le philosophe, vous serez en liberté ; & si vous ne sortez pas dans ce moment, vous resterez ici toute votre vie. Le chevalier surpris, & inquiet tout à la fois de ce discours, ne savoit trop qu'en penser, lorsqu'il vit entrer le géolier, qui lui annonça sa sortie.

Dans ce tems-là, un gentilhomme ayant su que le roi faisoit chercher par-tout des chevaux de prix pour envoyer à l'empereur de Constantinople, lui en présenta un si beau, qu'il en fut frappé d'admiration, sans pouvoir lui trouver d'autre défaut que celui de porter les oreilles un peu bas. Le prince avoua que sans cela il vaudroit mille ducats d'or ; mais personne ne pouvoit découvrir quelle étoit la cause de cette imperfection. Le chevalier nouvellement sorti de prison se souvenant alors du philosophe qu'il y avoit laissé : si V. A. dit-il au roi, faisoit venir

un ſavant que j'ai vu dans les priſons, & qui m'a prédit les choſes du monde les plus extraordinaires, je ne doute point qu'il ne ſatisfit votre curioſité. Le roi l'envoya chercher & lui demanda pourquoi ce cheval portoit les oreilles ſi baſſes. Seigneur, lui répondit le philoſophe, la raiſon en eſt fort naturelle. C'eſt parce que ce cheval a été nourri par une âneſſe, dont il a retenu cette mauvaiſe habitude. Sainte-Marie, s'écria le roi! cela pourroit-il être? On remonta à la ſource, & l'on trouva qu'en effet il n'y avoit rien de plus vrai. Le prince admira le ſavoir de cet homme, & ayant appris qu'on ne lui donnoit que quatre onces de pain par jour, il ordonna qu'il fût reconduit en priſon, & qu'on augmentât ſa nourriture du double.

Peu de jours après un lapidaire arriva à la cour. Il venoit de Damas & du Caire, & portoit beauconp de pierreries, entr'autres un rubis balais, plus grand & plus beau que ceux que l'on voit à St. Marc de Veniſe & à ſaint Thomas de Cantorberi. Il vouloit en avoir ſoixante mille ducats; & le roi lui en offrit trente mille. Le chevalier dont on a parlé, & qui s'étoit trouvé en priſon avec le phi-

losophe, ne put s'empêcher de témoigner au prince la surprise que lui causoit l'offre considérable qu'il faisoit de ce rubis, parce qu'il y remarquoit trois petits trous dans le fond. Mais le roi répondit, que les lapidaires l'avoient assuré qu'ils disparoîtroient dès que le rubis seroit monté. Quoiqu'il en soit, dit le chevalier, je conseille à V. A. de le faire voir au philosophe. On l'amena devant le roi; & lorsqu'il eut examiné les trois trous, il mit le rubis dans sa main, l'approcha de son oreille, en fermant les yeux, & assura qu'il y avoit un corps vivant dans cette pierre. La chose parut si extraordinaire au marchand, qu'il consentit à la perte de son rubis pour voir l'épreuve de cette merveille. On le cassa, & en effet on trouva dedans un petit ver plein de vie.

Tous les spectateurs admirerent la finesse & le profond savoir du philosophe. A l'égard du prince, il ordonna simplement qu'il fut reconduit en prison, qu'on lui donnât huit onces de pain par jour, outre l'ordinaire. Le philosophe outré de ce traitement, ne put s'empêcher de dire en présence de ceux qui le conduisoient, que le roi n'étoit pas fils de ce grand &

magnifique roi Robert, qui avoit si heureusement gouverné la Sicile. Ses actions démontrent aisément, ajouta-t-il, qu'il est fils d'un boulanger. Quand il me plaira je le prouverai, & que c'est à tort qu'il possede un royaume qui appartient de droit au duc de Messine.

On rendit compte au roi de ce discours, & il ordonna que dès que la nuit seroit venue, on lui amenât secrétement le philosophe. Alors l'ayant pris en particulier, il lui demanda si tout ce qu'on lui avoit rapporté étoit véritable. Le philosophe lui ayant répondu d'un air tranquille, que c'étoit la vérité pure : mais comment sais tu, lui dit le prince, que je ne suis pas le fils du roi Robert ? Seigneur, répartit le philosophe, il suffit de consulter la nature pour s'en assurer Lorsque je vous expliquai l'énigme que V. A. me proposa au sujet des oreilles de ce cheval dont on lui avoit fait présent, vous ordonnâtes qu'on augmentât ma nourriture de quatre onces de pain. Quand je vous ai découvert depuis le secret du rubis, vous vous êtes encore contenté de me faire donner un peu plus de pain. Delà par une connoissance simple & naturelle, j'ai conclu que vous

étiez fils d'un boulanger, & non pas d'un roi de glorieuſe mémoire, tel que le roi Robert. (*a*) Si tu veux reſter à mon ſervice, dit alors le roi, j'oublierai le mal que je t'ai fait, & je te donnerai place dans mon conſeil ; mais je veux abſolument être plus éclairci de ma naiſſance. N'en faites rien, ſeigneur, reprit le philoſophe ; car enfin l'on dit en Calabre, que *trop grater cuit*, *& trop parler nuit*. Le prince convaincu du profond ſavoir de cet homme, le crut, lui donna ſur le champ la liberté, & le retint à ſa cour.

Auſſi-tôt que l'infante en fut inſtruite, elle l'envoya chercher pour ſavoir ce qu'il penſoit de Philippe. Il faut auparavant que je le voie, répondit le philoſophe. Vous allez être ſatisfait, dit la princeſſe. En même-tems elle fit propoſer au prince de venir danſer avec elle. Pendant la danſe le philoſophe l'examina ſoigneuſement, & dit enſuite à l'infante : le galant que vous m'avez fait voir, eſt ignorant & avare, & vous

(*a*) On cherchoit inutilement un roi du nom de Robert parmi les princes qui ont régné en Sicile. Robert Guiſcard mourut avant la conquête en 1085 & Robert roi de Naples, mourut en 1343 ne regna point ſur la Sicile.

fera beaucoup de mal. Il eſt brave & courageux, & mourra roi. Ce diſcours affligea véritablement la princeſſe, lui dit que l'on ne mouroit jamais d'autre mal que de celui qu'on appréhendoit, & qu'elle aimeroit mieux ſe faire religieuſe que d'épouſer Philippe, quand même il ſeroit roi de France.

Le roi de Sicile avoit fait faire pour les nôces de l'infante un lit ſuperbe de brocard d'or ; & afin que les meſures fuſſent plus juſtes, il en avoit fait dreſſer un autre tout blanc qui devoit ſervir de modele. Ces deux lits ſe trouvoient à côté l'un de l'autre dans le même appartement. La princeſſe profita de cette occaſion, pour éprouver encore Philippe. Elle fit enſorte que la danſe ne finit que fort avant dans la nuit. Le roi voyant minuit paſſé, ſe retira pour ne pas interrompre le plaiſir de ſa fille, qui quelque tems après lui envoya demander s'il vouloit permettre que Philippe couchât cette nuit au palais avec l'infant ſon frere, parce qu'il faiſoit alors une fort grande pluie. Le roi y conſentit ; & les danſes étant finies, l'infant dit à Philippe qu'il coucheroit cette nuit au palais, qu'elle étoit trop avancée pour

qu'il pût penser à retourner chez lui. Le prince la remercia, lui témoignant une grande envie de se retirer; mais elle le prit par la robe, & lui dit: ma foi vous coucherez ici cette nuit, puisque mon frere vous en prie. Demeurez, lui dit Tiran, puisqu'on a tant d'envie de vous retenir; je resterai ici pour vous servir. Non, Tiran; cela n'est pas nécessaire, reprit la princesse; il y a assez de domestiques dans le palais de mon pere, qui prendront volontiers cette peine. Le chevalier voyant que sa présence étoit importune, leur donna le bon soir & se retira.

Un moment après, deux pages avec des flambeaux conduisirent Philippe dans la chambre même où l'on avoit tendu les deux lits. Il fut étonné de la magnificence de l'un, & choisit l'autre pour se coucher. Mais comme en dansant il avoit fait un trou à un de ses bas, & qu'il imagina que ses gens ne viendroient pas aussi matin qu'il avoit envie de se lever, il pria un des pages, que l'infante avoit bien instruits, d'aller lui chercher une éguille à coudre, & du fil blanc. Le page s'adressa d'abord à l'infante, qui s'étoit placée de façon à pouvoir exami-

ner toutes les actions du prince, mais qui n'avoit pu distinguer ce qu'il demandoit. Le page porta donc à Philippe ce qu'il souhaitoit, & le trouva qui se promenoit en long & en large dans la chambre. Il prit l'éguille & la piqua dans le lit qu'il avoit choisi. Ensuite il se déshabilla, & s'étant fait déchausser, il renvoya les deux pages, en leur disant de laisser un flambeau dans la chambre. Ils obéirent & fermerent la porte en se retirant. Alors le prince se leva, chercha l'éguille pour coudre son bas, & renversa tout le lit sans pouvoir jamais la trouver. Il entreprit de le racommoder, mais il étoit si prodigieusement bouleversé que ne pouvant en venir à bout, il prit le parti de coucher dans l'autre.

Ce hasard décida des résolutions de la princesse. Comme elle avoit observé tout ce qui s'étoit passé, elle dit à ses demoiselles : n'êtes-vous pas étonnées du savoir des étrangers, sur-tout de Philippe? J'ai voulu l'éprouver au sujet de ces deux lits, persuadée que s'il étoit avare, il choisiroit le plus commun. Qu'a-t-il fait? Il l'a jeté par terre, & s'est couché dans le plus beau, pour montrer qu'il convient seul au fils d'un roi de la nation

la plus noble & la plus ancienne. Je suis à présent persuadée de tout ce que Tiran m'a dit. Il ne m'a jamais parlé que pour mon bien & pour mon honneur ; & je suis persuadée que le philosophe n'en sait pas autant qu'il le croit. Occupée de ces agréables idées, elle se mit au lit & dormit jusqu'au lendemain.

Dès le matin, Ténébreux arriva au palais suivi de quelques domestiques de Philippe, qui lui apportoient d'autres habits. La princesse de son côté ne fut pas plutôt éveillée qu'elle envoya chercher Tiran, & lui déclara qu'elle avoit enfin reconnu tout ce que Philippe valoit, & qu'elle étoit déterminée à conclure le mariage. Puisque vous avez commencé, c'est à vous de finir, continua-t-elle. Assurez le bonheur de deux personnes, qui vous en auront une éternelle obligation. Tiran lui protesta qu'il n'avoit jamais eu d'autre dessein. Sans perdre de tems, il passa chez le roi, & le pria de terminer le mariage qu'il avoit arrêté, l'assurant que les ambassadeurs de France n'attendoient que cette cérémonie pour retourner auprès de leur maître, & ajoutant que si S. A. le souhaitoit, il en parleroit à l'infante. Le

roi agréa la proposition, & pria Tiran d'agir pour cela en son nom & comme lui-même.

Le chevalier retourna de là chez la princesse, à qui il rendit compte des dispositions dans lesquelles il avoit laissé le roi son pere. Elle en fut charmée, & l'assura de nouveau qu'elle le laissoit le maître de tout. Alors il lui demanda la permission de faire entrer Philippe, qui attendoit à la porte de son appartement pour la mener à la messe. La princesse la lui accorda; mais il la pria de faire retirer ses demoiselles, afin qu'il lui parlât un moment sans témoins. Elle y consentit encore; & Tiran faisant entrer le prince: voyez, madame, lui dit-il, le prince du monde qui vous aime le plus. Il est à vos genoux, je vous conjure de le baiser pour témoigner que vous acceptez la fidélité qu'il vous jure. L'infante se fâcha, & jura très-fort qu'elle n'en feroit rien que par le commandement de son pere; mais à un signal que le chevalier fit au prince, celui-ci l'embrassa & la portant sur un petit lit de repos, la baisa cinq ou six fois. L'infante dit à Tiran qu'elle n'auroit jamais de confiance en lui; qu'elle l'avoit tou-

jours regardé comme son frere, & qu'il venoit de la livrer entre les mains d'un homme, qu'elle ne favoit si elle devoit regarder comme ami, ou comme ennemi. Que vous êtes injuste, lui répondit le chevalier! Comment pouvez-vous regarder Philippe comme ennemi, lui qui vous aime plus que sa propre vie, & qui meurt d'envie de vous tenir dans ce lit de parade, où vous l'avez fait coucher cette nuit? mais, madame, continua-t-il, ne pensez plus à tout ce qu'on doit à votre rang, & répondez de bonne grace aux sentimens de l'amoureux Philippe. Dieu m'en garde reprit la princesse! Je n'y consentirai jamais. Madame, lui dit le chevalier, nous ne sommes ici Philippe & moi que pour rendre service à V. A. Ayez seulement la bonté de prendre un peu de patience. En même-tems il lui prit les mains, & le prince voulut profiter de l'occasion; mais les demoiselles accoururent aux cris de l'infante.

Cependant la paix se fit entr'eux; & la princesse ayant achevé de s'habiller, Philippe & Tiran la conduisirent à l'église, où ils furent mariés. Aussi-tôt après la cérémonie, les fêtes commen-

cerent & durerent huit jours. Elles furent mêlées de joûtes, de tournois, de danses & de farces; & l'infante fut si bien fêtée qu'elle se trouva fort contente de Tiran, plus encore de Philippe, qui se gouverna de façon qu'elle n'en perdit jamais la mémoire. Après les solemnités de ce mariage, le roi de Sicile qui avoit résolu de donner du secours au roi de France, fit armer deux galeres & quatre gros vaisseaux, & paya les équipages pour six mois. A l'égard de Tiran, comme dans cette expédition il ne vouloit prendre l'ordre que de lui seul, il acheta une galere qu'il fit mettre en état de partir. A peine cet armement étoit achevé, qu'on eut nouvelle que le roi de France étoit à Aiguemortes avec les vaisseaux des rois de Castille, d'Arragon, de Navarre & de Portugal. Philippe fut déclaré généralissime de cette armée. L'infant de Sicile voulut l'accompagner. Ils trouverent à Savone les vaisseaux du pape, de l'empereur, & de tous ceux qui avoient promis du secours. Ils en partirent tous ensemble, & joignirent le roi de France à l'Isle de Corse, où étoit le rendez-vous général. De là ils arriverent

arriverent un matin devant Tripoli de Syrie.

On ne peut exprimer la gloire que Tiran s'acquit devant cette place. Mais il lui arriva sur tout une aventure qui mérite d'être rapportée. Dès que la flotte chrétienne eut mouillé dans le port, ce chevalier avoit fait vœu entre les mains du roi, & en présence de toute l'armée, d'être le premier qui débarqueroit, & le dernier qui rentreroit dans les vaisseaux. Après la retraite, où malgré les attentions & les précautions du roi, les chrétiens perdirent beaucoup de monde, Tiran restoit encore à terre pour accomplir son vœu; cependant pour lever l'échelle on attendoit aussi un chevalier, qui vouloit acquérir de l'honneur, & dont le courage étoit infini. Il se nommoit Richard le Téméraire. Celui-ci s'approcha de Tiran; & le prenant par la main: chevalier, lui dit-il, de tout ce qui est à présent à terre, il ne reste de vivant que vous & moi. Mais puisque vous avez l'honneur d'aborder le premier cette terre de gens maudits, il est juste que je vous fasse honneur, & que vous rentriez aussi avant moi dans la galere, afin que nous soyons égaux, & que nous n'ayons

rien à nous reprocher. Songez qu'on perd ſouvent la gloire de ce monde, pour la deſirer en entier. Soyez raiſonnable, & faites-moi part de ce qui m'appartient légitimement. Chevalier, répondit Tiran, je ſuis sûr de ma gloire & de mon ſalut, en mourant de la main des infideles; & lorſque j'ai fait mon vœu j'étois plus occupé des idées de la mort que de celles de la vie. Je n'eſtime rien autant que l'honneur; mais quand je ne me ſerois pas engagé entre les mains d'un prince tel que le roi de France, il me ſuffiroit d'avoir promis, pour ne pas remettre le pied dans mon bord, tant qu'il reſteroit à terre une ſeule ame vivante. Ainſi Richard, ne perdons point le tems en diſcours inutiles; ſuivez-moi, & allons mourir en bons chevaliers. Richard y conſentit; & ils marcherent aux infideles; mais lorſque celui-ci vit Tiran ſur le rivage, prêt à attaquer les Maures, il le retint, & lui dit: je ne connois que toi, chevalier, qui ſois ſans peur & ſans reproche. Mets un pied ſur l'échelle en même-tems que moi. Tiran en voulut bien partager l'honneur avec lui. Il mit le pied droit ſur l'échelle, Richard monta enſuite; & de cette

ſorte le vœu de Tiran fut accompli.

On parla beaucoup de cette aventure dans toute l'armée ; & il n'y eut perſonne qui ne convint de l'honneur que Tiran s'y étoit acquis. Richard voyant que dans le récit que l'on faiſoit il n'étoit mention que de ce chevalier, dit en préſence du roi, que tous ceux qui raiſonnoient ainſi montroient leur ignorance, & l'oubli qu'ils faiſoient des anciennes déciſions, miſes en pratique par le fameux Artus, roi de la grande & de la petite Bretagne, qui établit cette fameuſe table ronde, où tant de braves Chevaliers furent aſſis pour juger du point d'honneur. Car enfin, continua-t-il, ſi cette affaire étoit décidée par les loix de la chevalerie, à qui en pourroit-on attribuer l'honneur qu'à moi ſeul ? Je ſuis déchauſſé dans ce moment, & je jure de demeurer dans cet état juſqu'à ce que le roi & les braves chevaliers qui l'accompagnent en ayent porté leur jugement. S'ils me le refuſent, je déclare ici en préſence de toute l'armée, que je ſuis meilleur chevalier que Tiran, ce que je lui ſoutiendrai les armes à la main.

Ce diſcours ayant été rapporté à Tiran, il fit approcher ſa galere du vaiſſeau

du roi, où il apprit que ce prince reposoit. Richard qui étoit sur ce vaisseau, averti de l'arrivée de son rival, alla au devant de lui, & lui dit : Tiran, il n'importe quelle est la raison qui me le persuade ; mais si vous avez le front d'avancer que vous êtes meilleur chevalier que moi, je vous offre le combat à outrance ; & voilà mon gage, ajouta-t-il, en lui jetant son gand. Tiran qui vit que ce chevalier vouloit le combattre avec si peu de raison, lui donna un soufflet, & se retira sur le champ dans sa galere. Aussi cet événement causa-t-il une si grande rumeur sur le vaisseau, que le roi sortit de sa chambre l'épée à la main. Et il est certain que s'il eût eu Tiran en son pouvoir, il lui eût fait un mauvais parti, après l'affront sanglant qu'il venoit d'en recevoir.

Cependant comme l'honneur a toujours beaucoup de force sur les cœurs nobles & généreux, ces deux chevaliers ne furent pas long-tems ennemis. De Tripoli on fit voile à Tunis où l'armée chrétienne débarqua. Dans un des combats qui se donnerent devant cette ville, Tiran, qui avec ses troupes attaquoit une des tours, eut le malheur de tomber dans le

fossé. Richard qui ne pensoit qu'à se venger de lui, s'apperçut de l'accident qui lui étoit arrivé. Tout armé qu'il étoit, il se précipita après lui, & l'ayant retiré de ce danger : Tiran, lui dit-il, tu dois la vie à ton ennemi ; mais à Dieu ne plaise que je te laisse périr par les mains des Maures. A présent que je t'ai mis en liberté, prens garde à toi, défens ta vie, car je ne vais rien négliger pour te l'enlever. Valeureux chevalier, répondit Tiran, tu m'as donné la vie avec tant de générosité, que je me mets à tes genoux, & te prie de me pardonner. Voilà mon épée : prens de moi telle vengeance qu'il te plaira ; mais je jure de ne la tirer jamais contre toi. Le chevalier touché de ce discours, lui pardonna & devint son ami, au point qu'il n'y eut depuis que la mort qui fut capable de les séparer. Après le sac de la ville de Tunis, Richard quitta les vaisseaux du roi, & s'embarqua sur la galere de Tiran. Tout le monde admira le procédé de l'un & de l'autre, & l'approuva.

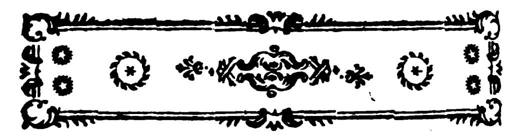
Au retour de cette expédition, le roi de France qui souhaitoit voir sa bru, alla débarquer à Palerme. Le roi de Sicile instruit de son arrivée, lui prépara de

grandes fêtes, & alla le recevoir jusques sur son vaisseau. Après s'être témoigné la joie réciproque qu'ils avoient de se voir, ils descendirent à terre, & trouverent l'infante Ricomana sur le rivage, où les caresses recommencerent de part & d'autre. Le roi son beau-pere lui fit de magnifiques présens. Tous les jours à son lever elle trouvoit sur sa toilette des pieces de brocard, des colliers d'or, des agraffes de diamans, & plusieurs autres raretés plus belles les unes que les autres. Le roi de Sicile eut de son côté toutes les attentions possibles pour celui de France. Il lui fit présent de cent beaux chevaux, & ordonna à sa fille de faire embarquer sur les vaisseaux toutes les provisions dont ils auroient besoin. Après quelques jours de repos dans cette ville; le roi de France prit congé de celui de Sicile, de la reine & de l'infante, & mit à la voile, emmenant avec lui l'infant, auquel il vouloit faire épouser une de ses filles. Delà son armée aborda à Marseille, où il débarqua, renvoyant tous les vaisseaux qui l'avoient suivi, à la réserve de celui de Philippe, qui vouloit voir la reine sa mere.

Tiran accompagna son souverain, &

alla faire un tour en Bretagne, pour embrasser son pere, sa mere & ses parens. Cependant aussi-tôt après le mariage de l'infant de Sicile, le roi de France ayant appris que le second infant son cadet étoit entré dans un monastere, crut qu'il étoit à propos de renvoyer Philippe dans ce pays. Mais ce prince le pria si instamment d'obtenir de Tiran qu'il fit le voyage avec lui, qu'il ne put le refuser. Le roi écrivit en conséquence des lettres fort pressantes à Tiran, aussi-bien qu'au duc de Bretagne. Le chevalier fut touché de l'empressement qu'on lui témoignoit. Il se rendit à la cour de France, où il fut bien reçu & carressé du roi & de la reine, qui le remercierent mille fois de sa complaisance. Il partit ensuite avec le prince, & ils arriverent à Marseille. Ils trouverent dans ce port plusieurs galeres très-bien armées, qui les attendoient, & qui les porterent promptement & heureusement en Sicile, où l'on fut charmé de les recevoir.

Fin de la premiere partie.



HISTOIRE

DU

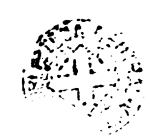
GRAND CHEVALIER

TIRAN LE BLANC.



SECONDE PARTIE.

NOUS avons vu dans la premiere partie de cette hiſtoire de quelle maniere le ſultan du Caire leva le ſiége de Rhodes, & comment à ſon retour dans ſes états, il fut traité par ſes ſujets. Après ſa mort on élut un autre ſultan, qui pour ſe montrer amateur du bien public, leva un plus grand nombre de troupes que n'avoit fait ſon prédéceſſeur, dans le deſſein de les employer contre les Grecs. Il s'allia, pour l'exécution de ce projet, avec le grand Turc, qui joignit à ſon armée une nombreuſe



infanterie, & beaucoup de cavalerie. Leurs troupes réunies se montoient à cent dix-sept mille hommes. Chaque prince avoit son enseigne particuliere. L'une étoit rouge, avec un calice & une hostie en broderie. Ils portoient cette devise depuis que les Génois & les Vénitiens leur avoient donné en gage un calice & une hostie consacrée. L'autre banniere étoit de gros taffetas verd, avec une inscription en lettres d'or, qui disoit, qu'ils étoient les vainqueurs du brave chevalier Hector le Troyen. A leur arrivée dans la Grece ils prirent beaucoup de villes & de châteaux, & seize mille enfans, qu'ils envoyerent en Turquie, & sur les terres de sultan, pour les faire élever dans la secte de Mahomet. Ils se répandirent ensuite dans l'empire qu'ils ravagerent, portant partout le dégât & la désolation.

Huit jours après l'arrivée de Tiran en Sicile, le roi lut & communiqua à son conseil une lettre que l'empereur de Constantinople lui avoit écrite depuis peu, pour l'informer de ses malheurs. Sur le champ il manda le chevalier, & fit faire la lecture de cette lettre en sa présence. Elle étoit conçue en ces termes.

Fréderic, par la grande bonté du Dieu éternel, empereur de Constantinople: A vous roi de la grande & féconde isle de Sicile, salut & honneur. En considération de l'union établie entre nos ancêtres, & de celle que nous avons jurée & confirmée nous-mêmes par nos ambassadeurs, nous faisons savoir que le sultan Maure renégat est entré dans notre empire avec le grand Turc; qu'ils se sont emparés de la plus grande partie de nos états, & qu'ils ont fait un horrible massacre du peuple chrétien; ce que nous n'avons pu empêcher, à cause de la vieillesse qui nous met hors d'état de porter les armes. La perte que nous avons faite de tant de villes & de châteaux, a été suivie d'une autre encore plus grande; je veux dire de celle de notre fils aîné, le plus grand bien que nous eussions au monde, notre consolation, le bouclier & le rempart de la sainte foi catholique. Il est mort avec un courage infini, en combattant contre les infideles. Ce triste jour nous a ravi l'honneur & la réputation de notre famille impériale. Cependant ayant su que vous avez à votre cour un chevalier célebre par ses grandes actions, nommé Tiran le Blanc, de l'ordre de la

jarretiere ; instruit d'ailleurs de ses grands faits d'armes, & du secours qu'il a donné au grand-maître de Rhodes, nous vous demandons par la foi & l'amour que vous avez pour Dieu & la chevalerie, de le prier en votre nom & au nôtre, de venir à notre service. Nous lui ferons telle part de nos biens qu'il souhaitera. Que s'il refuse de nous secourir, nous supplions la justice divine de lui faire éprouver les maux que nous ressentons. O bienheureux roi de Sicile, prenez pitié de notre malheur, afin que la divine bonté vous préserve d'un semblable.

Après la lecture de cette lettre, le roi s'adressant au chevalier : valeureux Tiran, lui dit-il, vous devez rendre graces à Dieu des talens qu'il vous a donnés, & de la gloire que vous vous êtes acquise dans le monde. Je sai que vous n'êtes point obligé de rien faire à ma priere ; au contraire c'est à moi à vous remercier de tout ce que je vous dois. Cependant la confiance que j'ai en la générosité de votre cœur, me porte à oser vous prier de la part de l'empereur de Constantinople, & de la mienne ; & ce qui doit vous toucher encore plus, je

vous demande au nom de Dieu même, & de sa bienheureuse mere, d'avoir pitié de ce malheureux empereur, qui vous prie de le secourir dans sa vieillesse, & de ne pas permettre que son empire soit la proie des infideles.

Le roi se tut après ce discours; & Tiran prenant la parole : seigneur, lui répondit-il, on ne peut avoir un plus grand desir que j'en ai de vous servir. Les prieres de V. A. sont des ordres pour moi; & puisqu'elle le desire, j'irai secourir l'empereur de la Grece. Mais je ne puis faire l'impossible, quelque heureuse que soit pour moi l'étoile de mars, sous laquelle je suis né; & je vous avoue que je ne comprends pas comment dans un si grand nombre de rois, de ducs, de marquis & de comtes, qui tous sont meilleurs chevaliers que moi, ce grand empereur pense à moi préférablement à tout autre. Le roi repartit qu'il y avoit, à la vérité, beaucoup de bons chevaliers dans le monde; qu'il croyoit cependant qu'il l'emportoit sur tous; que c'étoit pour cette raison qu'il le conjuroit encore une fois d'aller au secours de cet empereur, & de délivrer par son courage & son habileté un si grand nombre de chrétiens,

qui n'attendoient que la mort, ou l'esclavage. Mes galeres sont prêtes & bien armées, continua le roi; & je vous supplie de hâter votre départ.

Tiran se rendit aux prieres du roi de Sicile; & les ambassadeurs Grecs qui avoient apporté la lettre de l'empereur, en remercierent ce prince dans les termes les plus forts. Depuis qu'ils étoient dans cette cour, ils avoient déja levé quelques gens de guerre; mais l'isle n'étant pas en état de leur fournir la quantité de troupes dont ils avoient besoin, ils envoyerent à Rome & à Naples, où ils trouverent beaucoup de gens de bonne volonté. Ils acheterent aussi grand nombre de chevaux. Tiran n'étoit occupé que du soin de faire préparer les armes, & de remplir cinq grandes caisses de trompettes pour la cavalerie.

Tout étant disposé pour le départ, le chevalier prit congé du roi, de la reine, de l'infante & de Philippe. Il mit ensuite à la voile; & après quelques jours d'une heureuse navigation, il arriva un matin à la vue de Constantinople. Cette nouvelle causa un plaisir extrême à l'empereur; il disoit sans cesse, que son fils étoit réssuscité. Les galeres entrerent dans

le port au son d'un si grand nombre d'instrumens, que tout le peuple de cette capitale, un moment auparavant triste & abattu, pouvoit à peine contenir sa joie. L'empereur lui-même sortit de son palais, & alla se placer sur un grand échaffaut, pour voir aborder les galeres. Tiran averti qu'il étoit en cet endroit, fit porter deux grandes bannieres du roi de Sicile, & une des siennes, par trois chevaliers armés de blanc ; & chaque fois qu'il passa devant l'empereur, il les fit baisser jusqu'à l'eau ; mais pour marquer son respect, il fit entrer la sienne dans la mer. L'empereur fut charmé de cette nouveauté, & de cette politesse. Enfin après plusieurs mouvemens les vaisseaux donnerent à terre, & Tiran descendit revêtu d'une cotte de mailles, donc les manches étoient garnies de franges d'or. Il portoit par-dessus une soubreveste à la françoise, avec un ceinturon d'où pendoit son épée ; & sa tête étoit couverte d'une tocque écarlate, ornée d'une superbe agraffe de diamans & de pierreries. Diofebo qui l'accompagnoit, étoit vêtu à peu près de la même façon. Richard, & tous les autres chevaliers & gentilshommes de sa suite étoient aussi fort magnifiques.

Le comte d'Afrique s'étoit rendu ſur le bord de la mer avec un nombreux cortege pour recevoir Tiran, & l'accompagna juſqu'à l'échaffaut de l'empereur. Tiran ayant apperçu ce prince, fit de ſuite deux profondes révérences; & lorſqu'il fut auprès de lui, il ſe mit à genoux en devoir de lui baiſer les pieds; ce que l'empereur ne voulut pas permettre. Au contraire il le baiſa ſur la bouche, après n'avoir pu l'empêcher de lui baiſer les mains. En même-tems Tiran lui remit la lettre du roi de Sicile, dont il fit la lecture; après quoi il dit au chevalier qu'il n'oublieroit jamais l'obligation qu'il avoit à ce prince, de l'avoir déterminé à venir le tirer de l'état malheureux auquel il étoit réduit. Et afin que perſonne n'ignore, continua-t-il, le cas que je fais de vous, & combien je vous aime, je vous donne le commandement général & impérial ſur les gens de guerre, & ſur la juſtice. A ces mots il lui préſenta un bâton d'or, ſur lequel les armes de l'empire étoient émaillées; mais Tiran s'excuſa de l'accepter; & ſe mettant à ſes genoux, il lui dit, qu'il ſupplioit S. M. impériale de ne point trouver mauvais qu'il refu-

sât un commandement qu'il n'avoit point mérité ; que trois raisons entr'autres l'y engageoient ; la premiere, qu'il ignoroit les mouvemens & l'état des ennemis ; la seconde, qu'il avoit avec lui trop peu de troupes ; & la troisieme enfin, que cette dignité convenoit beaucoup mieux au duc de Macédoine, qu'à tout autre. Mais l'empereur, sans avoir égard à ses excuses : Personne ne peut commander ici, répondit-il, que ceux à qui j'en donnerai l'ordre. Je veux donc que vous commandiez toutes mes troupes ; & je me démets en votre faveur de toute mon autorité, puisque j'ai perdu toute la consolation de ma vie, & que mon âge & toutes mes infirmités m'empêchent de porter les armes. Tiran contraint d'obéir à l'empereur, reçut le bâton en lui baisant la main. En même-tems toutes les troupes publierent dans la ville au son des trompettes, que Tiran le Blanc commandoit la guerre & la justice.

Après cette cérémonie, l'empereur quitta son échaffaut pour retourner au palais, où Tiran l'accompagna. Lorsqu'ils y furent arrivés, le chevalier demanda permission à l'empereur d'aller

faire la révérence à l'impératrice, & à l'infante sa fille. Ce prince y consentit; & le prenant par la main, il le conduisit dans une chambre qu'ils trouverent fermée, & sans lumiere. En entrant, l'empereur s'écria : madame, voici votre capitaine général, qui vient vous faire la révérence. Une voix foible & presque éteinte, répondit : Qu'il soit le bien venu. seigneur, dit alors Tiran à l'empereur, il faut de la foi, pour croire que l'impératrice soit ici. Capitaine, reprit ce prince, puisque vous commandez absolument dans l'empire Grec, vous avez le pouvoir d'ouvrir les fenêtres. Aucun deuil de mari, de pere, de fils, ou de frere, ne peut vous empêcher de voir ces dames. Usez de vos droits.

Tiran ayant donc fait apporter des lumieres, n'apperçut d'abord qu'un pavillon. Il s'en approcha, l'ouvrit, & trouva dessous une femme vetue de gros drap, & couverte depuis la tête jusqu'aux pieds d'un grand voile noir. Lorsqu'il l'eut levé, il se mit à genoux, & baisa la main de l'impératrice, après avoir baisé le bas de sa robe. Elle tenoit un chapelet d'or émaillé, qu'elle baisa, & qu'elle donna ensuite à baiser au capitai-

ne. Un moment après il apperçut un lit, dont les rideaux étoient également noirs, & sur lequel l'infante étoit couchée. Elle avoit une veste de satin noir, & une robe de velours de la même couleur. La veuve reposée, qui lui avoit servi de nourrice, & la fille du duc de Macédoine, étoient assises sur le pied de son lit. Il y avoit dans le fond de la chambre cent soixante & dix dames, ou demoiselles, qui n'abandonnoient jamais l'impératrice & l'infante carmésine sa fille. Tiran s'approcha de cette princesse, lui fit une profonde révérence; & après lui avoir baisé la main, il ouvrit les fenêtres; ce qui réjouit beaucoup toutes les dames; car elles vivoient depuis longtems dans cette obscurité; à cause de la mort du prince, fils de l'empereur.

Après ces premieres civilités, Tiran dit son avis à l'empereur & aux princesses, sur l'état où il les trouvoit. Il leur remontra, que par cette vie triste & retirée qu'ils menoient, ils contribuoient, sans le vouloir, à augmenter la consternation, où la mort du prince, & les progrès des infideles avoient jeté leurs meilleurs sujets. De là il conclut, qu'il jugeoit à propos que leurs majestés prif-

ſent des manieres plus gayes & plus ouvertes, afin de conſoler le peuple, & de lui inſpirer de la confiance & du courage.

Cet avis fut généralement applaudi, & l'empereur voulant montrer qu'il l'approuvoit. Le capitaine nous donne un bon conſeil, dit-il; je veux donc, & j'ordonne, que dès ce moment tout le monde quitte le deuil. Tiran écoutoit le diſcours de l'empereur; mais ſes yeux étoient attachés ſur Carméſine, que la grande chaleur avoit obligée de ſe délacer, enſorte qu'elle laiſſoit voir une gorge admirable, & d'une blancheur éblouiſſante, qui donna au chevalier des idées qu'il n'oublia jamais. Auſſi éprouva-t-il dans ce moment ce qu'il n'avoit jamais reſſenti. Cependant l'empereur prit ſa fille par la main, & Tiran donna le bras à l'impératrice. On ſortit de cette chambre lugubre, & on paſſa dans une autre magnifique, où ſe voyoient repréſentées les hiſtoires de Flore & de Blanche-Fleur, de Pyrame & de Thiſbé, d'Enée & de Didon, de Triſtan & d'Iſeulte, de Lancelot & de la reine Genevre, & de pluſieurs autres; ce qui ſervit de prétexte à Tiran, pour

dire à Richard, que jamais il n'eut cru trouver dans ce pays d'aussi belles choses. Mais Richard n'entendoit pas le véritable sens de ces paroles.

L'empereur avoit fait préparer dans la ville une belle maison, destinée à loger Tiran & toute sa suite. Dès que le chevalier s'y fut retiré, il entra seul dans sa chambre & s'appuyant la tête sur le pied d'un lit, il resta dans cette situation, uniquement occupé de ses pensées. Un moment après on vint lui demander s'il vouloit dîner; mais il répondit qu'il avoit mal à la tête. Il étoit frappé de cette passion enchanteresse, dont le poison délicat attaque en même-tems l'esprit & le cœur. Diosebo inquiet de cette retraite imprévue, vint lui-même s'informer de l'état de sa santé, lui offrit ses services. Mon cousin, lui répondit Tiran, d'un air embarrassé, je ne puis à présent vous expliquer ce que je souffre; je me crois incommodé de l'air de la mer. O mon cher capitaine, reprit Diosebo, pourquoi chercher du mystere avec moi, pour qui vous n'avez jamais eu aucun secret? Ne m'importunez pas davantage, repliqua Tiran; je ressens ce que

jamais je n'ai éprouvé ; & sans oser lever les yeux sur lui, il ajouta : que voulez-vous ? j'aime. A ce mot il ne contraignit plus ses soupirs & donna un libre cours à ses larmes.

Diofebo comprit d'abord que l'embarras de Tiran procédoit principalement de la façon dont il avoit toujours parlé de l'amour à ses parens & à ses amis ; traitant d'insensés ceux qui soumettoient leur liberté à leurs plus cruelles ennemies. Mais voyant enfin qu'il étoit tombé lui-même dans un inconvénient, auquel toutes les forces humaines ne sont pas capables de parer, & ne doutant point que cette passion ne fût un effet des charmes de l'infante : rien n'est aussi naturel que d'aimer, dit-il à Tiran. Aristote nous assure qu'on doit toujours chercher son semblable. Vous êtes amoureux : & quelque dure que cette soumission vous paroisse, vous ne pouvez éviter de succomber. Ne vous affligez point ; & puisque nous avons placé notre cœur en si haut lieu, vous d'un côté, & moi de l'autre, esperez que nous apporterons quelque remede à notre nouveau mal. Ce discours consola le chevalier ; il se leva quoi-

qu'avec une eſpece de honte, & alla ſe mettre à table. Le dîner que l'empereur avoit fait ſervir étoit de la derniere magnificence; mais Tiran ne mangea pas beaucoup. On attribua ſon peu d'appétit à la fatigue de la mer. Enfin, tourmenté de ſon amour, il quitta la table, & ſe retira dans ſa chambre, où il alla cacher ſes ſoupirs.

Après le dîner tous les autres chevaliers ſortirent pour ſe promener, & donner à Tiran le tems de prendre quelque repos. Diofebo accompagné d'un autre, prit le chemin du palais, & fut apperçu de l'empereur, qui les fit appeller. On les conduiſit dans la chambre de l'impératrice, où toutes les dames étoient aſſemblées. Là, après leur avoir appris des nouvelles de Tiran, dont il les aſſura que l'incommodité n'auroit point de ſuites: Diofebo à la priere de l'empereur, fit le récit de tout ce qui s'étoit paſſé en Angleterre aux nôces du roi & de la princeſſe de France. Il raconta enſuite le mariage de l'infante de Sicile, & n'oublia pas le ſecours que Tiran avoit donné au grand-maître de Rhodes. Toutes les dames écouterent avec admiration de ſi beaux actes de chevalerie;

mais il n'y en eut aucune à qui ce récit fit plus de plaisir qu'à l'infante.

L'empereur se rendit ensuite au conseil, où Diofebo se mit en devoir de l'accompagner; mais ce prince ne voulut jamais le permettre, & lui dit, que les jeunes chevaliers ne doivent point abandonner les dames. Après quelques momens de conversation, la princesse demanda à l'impératrice la permission de passer dans une autre salle pour se promener; ce qu'elle n'avoit point fait depuis long-tems, à cause du deuil de son frere. L'impératrice y consentit; & l'infante, suivie de sa compagnie, entra dans une grande salle dont les murs étoient revêtus de jaspe & de porphire de différentes couleurs. Les fenêtres étoient de cristal, & le pavé semé d'étoiles rendoient un éclat mervilleux. Les tableaux placés dans les compartimens représentoient différentes histoires de Bores, de Perceval & de Galas. On y voyoit l'aventure du trône perilleux, & la quête du St. Graal. Le plafond étoit tout or & azur; & les statues de tous les princes chrétiens, que l'on avoit placées au tour de la salle, étoient d'or, avec la couronne sur la tête, & le sceptre

à la main. Le nom de chaque prince se voyoit écrit en lettres latines dans un écu posé sur le piédestal, ou l'on avoit aussi gravé ses armes.

En arrivant dans cette salle, l'infante s'éloigna un peu de ses demoiselles, pour s'entretenir en particulier avec Diofebo. Leurs discours roulerent presque tous sur Tiran, & le chevalier s'apperçut aisément combien cette conversation étoit agréable à la princesse. Aussi, lui dit-il, qu'ils se trouvoient parfaitement heureux d'être dans un lieu, où depuis si long-tems ils desiroient d'arriver. Nous sommes enfin parvenus, continua-t-il, à voir ce qu'il y a jamais eu de plus beau, de plus aimable, & de plus vertueux dans le monde. Tout ce que nous avons souffert pour nous rendre ici, & tout ce que nous souffrirons dans la suite, ne nous afflige point. Le bonheur de vous voir nous en a déjà consolés. Il ajouta que Tiran n'étoit venu en Grece que sur les merveilles qu'il avoit entendu raconter de sa beauté, que ni les prieres du roi de Sicile, ni la lettre de l'empereur son pere, ne l'avoient déterminé à ce voyage, qu'il ne l'avoit entrepris que dans l'espérance de la voir & de la servir,

vir, qu'elle ſeroit l'unique objet de tout ce qu'il entreprendoit dans cette guerre, & de tous les combats qu'il donneroit dans la ſuite. On croit aiſément ce que l'on ſouhaite. La princeſſe commençoit à n'être pas inſenſible au mérite de Tiran, elle ne douta point que ce diſcours ne fût véritable. Cette penſée la plongea dans une profonde rêverie, ſon cœur étoit partagé entre la joie & le dépit, il y avoit des momens où elle ſe reprochoit d'être trop ſenſible à ce qu'elle apprenoit, & malgré ſon ſilence on liſoit dans les changemens de ſon viſage les mouvemens de ſon cœur.

Elle étoit dans cet état lorſque l'empereur ſortit du conſeil. Il appella Diofebo dont la converſation lui plaiſoit, & s'entretint avec lui juſqu'à l'heure du ſouper. En partant, le chevalier s'approcha de l'infante, & lui demanda ſi elle n'avoit rien à lui commander. La princeſſe le prenant par le bras : recevez cette embraſſade, lui dit-elle, & faites-en part à Tiran. Diofebo rendit compte au chevalier de tout ce qui s'étoit paſſé, après l'avoir embraſſé d'abord de la part de la princeſſe. Ce qu'il lui apprit le rendit le plus content

des hommes. Il reprit toute ſa gayeté, ſoupa de bon appétit, attendant avec impatience le moment de pouvoir contempler à ſon aiſe celle qui tenoit ſon cœur en captivité.

La princeſſe de ſon côté n'étoit pas tranquille. Après le départ de Diofebo, elle étoit ſi agitée & ſi inquiete, qu'elle ne put demeurer à table avec l'empereur. Elle ſortit, & paſſa dans ſon appartement ſuivie de la fille du duc de Macédoine, ſon amie & ſa confidente. Elle ſe nommoit Stéphanie & étoit de même âge que l'infante, qu'elle n'avoit point quitté depuis ſa tendre enfance. La princeſſe ſe voyant ſeule avec elle, lui conta tout ce que Diofebo lui avoit dit, & ne lui cacha point le penchant qu'elle ſe ſentoit pour Tiran. Elle rapelloit ſa bonne mine, & ſa politeſſe, ſon courage, ſes grandes actions ; elle ſe diſoit que c'étoit pour elle ſeule qu'il étoit venu au ſecours de l'empire, elle trouvoit mille raiſons d'être ſenſible à ſon amour, elle ſe promettoit que cet amour feroit le bonheur de ſa vie. Stéphanie la confirma dans cette idée. Leur converſation fut interrompue par l'arrivée des autres demoiſelles, & de la

veuve Reposée, qui en qualité de nourrice de la princesse, conservoit un grand crédit sur son esprit. On se retira, mais l'infante ne ferma pas l'œil de toute la nuit, & la passa à s'entretenir de Tiran avec Stéphanie.

Le lendemain matin Tiran sortit de chez lui vêtu d'un superbe habit brodé. Une broderie de perles dessinoit sur son manteau cette divise, *une en vaut mille, & mille n'en valent pas une.* Il portoit à la main le bâton d'or de commandement, que l'empereur lui avoit remis. Tous ceux qu'il avoit amenés avec lui, parens ou amis, habillés magnifiquement d'un brocard, soie & argent, le suivirent, prirent avec lui le chemin du palais. Lorsqu'ils furent arrivés à la grande porte, ils remarquerent deux grands vases d'or placés en dedans & en dehors, plus hauts que le plus grand homme, & d'un poids si considerable, que cent personnes n'auroient pu les ébranler. L'empereur avoit fait faire cette magnificence dans le tems de ses prospérités. Ils entrerent dans le palais, & apperçurent des ours & de lions attachés avec des chaînes d'argent. Delà ils se rendirent dans une grande salle revêtue d'albâtre.

Quoique l'empereur ne fût pas encore habillé, dès qu'il fut inſtruit de leur arrivée, il ordonna qu'on fît entrer ſon général. L'infante le peignoit alors, & lui donna enſuite à laver, comme elle faiſoit tous les matins. Cette princeſſe n'étoit couverte que d'une ſimple robe brodée d'une herbe qu'on appelle *l'amour-vaut*, avec des lettres qui formoient cette diviſe, *mais non pour moi*. Lorſque l'empereur fut habillé, il demanda à Tiran ce qu'il avoit ſenti la veille. Mon mal ne vient que d'un changement d'air, dit le chevalier, celui de ce pays me ſemble un peu vif pour nous autres occidentaux. La princeſſe prenant la parole & regardant Tiran avec un ſourire qui lui montroit qu'il avoit été entendu, lui dit : chevalier, ce mal n'eſt dangereux que pour les étrangers qui ne ſavent pas ſe gouverner. En même-tems l'empereur ſortit de ſon appartement, en s'entretenant avec le général. L'infante de ſon côté prit Diofebo par la main, & lui dit : je n'ai pas dormi de toute la nuit : ce que vous m'apprîtes hier ne m'a pas permis de fermer l'œil. Nous n'avons pas plus dormi de notre côté, reprit Diofebo; mais je ſuis charmé

que vous ayez entendu ce qu'a dit Tiran. Comment, répondit la princesse, croyez-vous donc les Grecques moins intelligentes que les Françaises ? parlez si obscurément qu'il vous plaira, & comptez que nous vous entendrons parfaitement. Tant mieux, reprit le chevalier, nous aurons plus de gloire à vivre avec des personnes aussi habiles. Vous l'éprouverez par la suite, continua l'infante, & vous verrez si nous saurons juger de vos démarches.

Dans ce moment la princesse appella Stéphanie & plusieurs autres demoiselles pour tenir compagnie à Diofebo, & rentra dans sa chambre, où elle acheva de s'habiller: Tiran de son côté accompagna l'empereur à Ste. Sophie, où il le laissa, & revint au palais pour mener les princesses à la messe. Il trouva son cousin dans la grande salle au milieu de toutes les demoiselles de l'infante, d'un air aussi libre avec elles, que s'il eût passé toute sa vie dans cette cour, & leur racontant les amours de Philippe avec la princesse de Sicile. Lorsqu'elles apperçurent Tiran, elles le firent asseoir, & l'environnerent jusqu'à l'arrivée de l'impératrice. Elle parut couverte d'un habit

de velours, & s'avanca d'abord pour demander à Tiran des nouvelles de sa santé. Un moment après, l'infante sortit de son appartement vêtue d'une robe cramoisi, doublée de martres zibelines, avec les manches ouvertes. Elle avoit sur la tête une petite couronne & beaucoup de pierreries dans ses cheveux. Dans cet état elle étoit belle comme le plus bean jour. Tiran donna le bras à l'impératrice; car en qualité de capitaine-général, il avoit le pas sur tous les seigneurs de la cour, qui présenterent le bras à l'infante; mais au défaut de celui de Tiran, elle n'en voulut point d'autre que celui de Diofebo. En allant à l'église, ce chevalier dit à la princesse, qu'il étoit frappé du rapport qui se trouvoit entre leurs habits. En effet, Tiran étoit vêtu ce jour-là de couleur cramoisi comme l'infante. Que je serois content, ajouta-t-il, si je plaçois ce manteau sur votre robe. En même-tems il arrêta le général, & mit en effet leurs habits l'un sur l'autre. La princesse lui demanda s'il avoit perdu l'esprit, de dire & de faire de semblables folies en présence de tout le monde; mais il assura que personne ne l'avoit ni vû, ni entendu, & qu'il étoit homme à dire

le *pater* à rebours ſans que l'on s'en apperçut.

Delà on arriva à l'égliſe, où l'infante ne voulut pas entrer dans la tribune avec l'impératrice, ſous prétexte qu'il y faiſoit trop chaud, mais en effet, pour pouvoir regarder Tiran avec plus de facilité. Les ducs, les comtes & les marquis l'avoient placé au-deſſus d'eux tous, & fort proche de l'autel. La princeſſe le voyant toujours à genoux (car c'étoit ainſi qu'il entendoit la meſſe) lui envoya par une demoiſelle un des carreaux de brocard dont elle ſe ſervoit. L'empereur lui ſut très-bon gré de cette attention. Tiran de ſon côté ſe leva pour recevoir le carreau, & fit une profonde révérence à l'infante, qui ne put jamais achever ſes heures, tant elle étoit occupée à examiner le chevalier, dont la parure à la françaiſe lui revenoit infiniment.

D'un autre côté Tiran vivement occupé des beautés de l'infante, & ſe rappellant toutes les femmes qu'il avoit vues, convenoit que jamais il ne pouvoit s'en trouver de plus belle & de plus accomplie. Ses beaux cheveux blonds rattachez en partie ſur ſa tête, flottoient

à grosses boucles sur un cou dont la blancheur faisoit honte à la neige. Ses sourcils un peu arqués, ni trop épais ni trop noirs, paroissoient tracés au pinceau. Ses yeux ressembloient à deux étoiles plus brillantes qu'aucune pierre précieuse. Leur éclat se trouvoit mêlé de tant de grace & de douceur, qu'il étoit impossible de ne pas leur rendre les armes. Son nez fin n'étoit ni trop grand, ni trop petit, dans la plus juste proportion pour un visage formé de lys & de roses. Elle avoit les lévres aussi rouges que le plus beau corail, & les dents de la plus grande blancheur. Ses mains petites & potelées, ses doigts longs & menus étoient accompagnés d'ongles si fort incarnats, qu'on les eût soupçonnés d'être peints. Sa taille étoit grande & légere. En un mot la nature l'avoit douée de toutes les perfections capables de charmer les yeux & de captiver les cœurs.

Après la messe on retourna au palais, où l'empereur donna un grand repas en l'honneur de Tiran. Tous les seigneurs qui se trouvoient alors à la cour y furent invités. Le dîner fut suivi du bal, & d'une grande collation, après laquelle

l'empereur voulut monter à cheval, pour montrer la ville au capitaine. Tiran fut émerveillé des grands édifices & de la magnificence de cette capitale de l'empire. Au retour de la promenade, l'empereur retint le général à souper, & ayant ordonné qu'on avertit l'infante de venir se mettre à table : mais seigneur, lui dit Tiran, il me semble que ce titre d'infante n'est pas juste, puisque la princesse votre fille est héritiere présomptive de l'empire. Je sai que V. M. a une fille aînée qui a épousé le roi de Hongrie ; mais comme par son mariage elle a renoncé à tous ses droits, & qu'on ne donne le titre d'infante qu'aux filles de rois, il me paroît que celui de princesse conviendroit mieux à la belle Carmésine. L'empereur trouva l'avis fort sage, ordonna que dorénavant on n'appelleroit plus sa fille que princesse.

On tint le lendemain un grand conseil sur les opérations de la guerre. On y examina l'état des troupes, celui des finances & des provisions, & on prit sur chacun de ces articles les arrangemens que le général jugea nécessaires. Au sortir du conseil, il se rendit au tribunal de Zafiro, où se tenoit la justice, & y pré-

fida pendant tout le jour, écoutant les plaintes, & jugeant les conteſtations des particuliers ; ce qui n'étoit point encore arrivé, depuis que le ſultan & le grand Turc étoient entrés dans l'empire. Il fit enſuite pluſieurs réglemens, tant pour ce qui regardoit la maiſon de l'empereur, & le ſervice de ſa perſonne & des princeſſes, que pour la ſûreté de la ville. En très-peu de tems l'abondance & la tranquillité régnerent dans conſtantinople ; & le peuple donna des louanges infinies à Tiran pour le bon ordre qu'il avoit établi.

Son amour augmentoit chaque jour ; mais ſa paſſion étoit ſi reſpectueuſe, qu'il n'avoit pas la hardieſſe de témoigner à la princeſſe ce qu'il reſſentoit pour elle. Cependant ſon départ n'étoit différé que pour laiſſer aux chevaux que ſes vaiſſeaux avoient apportés, le tems de ſe remettre des fatigues de la mer, & pour débarquer les grains & les autres proviſions dont ils étoient chargés. La princeſſe l'aimoit trop elle-même, pour ne pas s'appercevoir de ce qu'il penſoit. Elle lui manda donc un jour par un page, de ſe rendre chez elle très-peu accompagné, ſur l'heure de midi, parce

que tout le monde dormoit alors dans le palais. A cette nouvelle Tiran se crut le plus heureux des hommes, & déclara à Diofebo qu'il ne vouloit être accompagné que de lui seul.

L'heure du rendez-vous arriva, & les deux chevaliers ayant pris le chemin du palais, se rendirent secrétement à l'appartement de la princesse, qui charmée de leur exactitude, se leva pour les recevoir. En même-tems elle prit Tiran par la main & le fit asseoir à ses côtés, tandis que Diofebo donnoit un bras à Stéphanie, & l'autre à la veuve Reposée, & les emmenoit d'un autre côté, afin qu'elles ne pussent entendre leur conversation. Alors la princesse se trouvant tête à tête avec le chevalier : votre générosité, lui dit-elle, avec l'air du monde le plus gracieux, m'engage à vous parler librement, sans craindre que vous m'en sachiez mauvais gré, parce que mes intentions sont trop pures & trop droites pour vous offenser. Aussi ne me consolerois-je jamais, si votre courage vous conduisoit à des malheurs que vous ne pouvez prévoir étant étranger dans ce pays. Vous êtes venu à la priere du roi de Sicile; mais il n'aura pu vous dire

les dangers auxquels vous allez être exposé, parce qu'il les ignore. Pour moi je m'intéresse trop à ce qui vous regarde pour ne pas vous donner des conseils salutaires qui pourront servir à vous acquérir une gloire immortelle jusques dans votre propre pays.

Tiran interrompit la princesse en cet endroit, l'assurant qu'il étoit pénétré de reconnoissance pour l'intérêt qu'elle daignoit prendre à ce qui le touchoit, & qu'il s'estimeroit trop heureux de pouvoir obéir à ses ordres. Il la supplia ensuite de lui donner sa main à baiser, mais elle n'y voulut jamais consentir, ensorte qu'il fut obligé d'appeller Stéphanie & la veuve Reposée, qui pour faire plaisir au général, déterminerent la princesse à lui accorder cette faveur. Cependant elle ne permit point qu'il baisât sa main pardessus, ce qui marque quelque autorité; mais elle l'ouvrit, & Tiran la baisa en dedans en signe d'amour.

Alors la princesse continuant la conversation, lui donna les conseils qu'elle crut convenables à sa situation présente. Elle l'assura qu'elle s'estimeroit très-heureuse de lui devoir ses états, mais qu'elle seroit au désespoir, s'il lui en falloit

acheter la possession au prix du sang d'un chevalier si fameux par toute la terre. Elle l'avertit ensuite, lorsqu'il seroit arrivé à l'armée, de se défier du duc de Macédoine, ajoutant que c'étoit un homme cruel & jaloux, accoutumé à la trahison & à la perfidie, & qui même avoit la réputation d'avoir contribué à la perte du prince son frere, & lui conseillant de se conduire avec prudence, mais de ne rien négliger pour éviter les piéges qu'il ne manqueroit pas de lui tendre. L'arrivée de l'impératrice interrompit la conversation, & empêcha Tiran de répondre à la princesse. On se leva, & l'impératrice ayant proposé de faire voir au général le trésor de l'empereur, la princesse qui en avoit toutes les clefs, les y conduisit. Le chevalier vit avec admiration les richesses immenses qui y étoient entassées, en argent, en or & en pierreries; mais on peut assurer qu'il n'y trouva rien de si beau que Carmésine.

Toute la nuit suivante il ne fut occupé que de ce que cette princesse lui avoit dit; & dès que le jour parut, il se leva, & commanda deux bannieres, l'une

étoit verte, semée de cadenats (*a*) d'or, & ces mots au-dessous :

Ea lettra qu'esta primera
En el nombre d'esta pintura
La llave es con que ventura
Cerreda tienne la prøstrera.

L'autre étoit à fond rouge, avec un corbeau en broderie, & cette devise latine :

Avis mea, sequere me, quia de carne meâ, vel alienâ, satiabo te.

Ce paroles furent trouvées fort bonnes par l'empereur, les dames, & tous les bon chevaliers. Tiran se rendit ensuite au palais, résolu de voir la princesse & l'impératrice. Il entra dans la salle pendant leur dîner, & ôta le service au grand sénéchal, suivant le droit de sa charge. Ensuite adressant la parole à l'impératrice, il la supplia de décider une question qui l'embarrassoit ; savoir lequel étoit le

(*a*) La premiere lettre du mot de cadenata, est la même que celle qui commence le nom de la princesse Carméfine. Les rebus étoient jadis fort à la mode dans les joûtes & dans les tournois.

plus honorable à un chevalier, de bien mourir, ou de mal mourir, lorſque c'étoit une néceſſité qu'il devoit ſubir, & que de plus, il ne pouvoit parler. Quelle demande faites-vous à ma mere, reprit la princeſſe ? Perſonne n'ignore qu'il vaut mieux bien mourir. A ces mots Tiran frappa de ſes mains ſur la table, & dit entre ſes dents, de façon qu'à peine il pouvoit être entendu : cela arrivera ainſi. En même-tems il ſortit de la ſalle.

Tout le monde fut fort étonné du procédé de Tiran ; & les princeſſes en inſtruiſirent auſſi-tôt l'empereur, qui leur dit, qu'il appréhendoit beaucoup que le chevalier n'eût quelque grande paſſion, ou qu'il ne fût fâché de ſe voir ſi éloigné de ſon pays, de ſes parens, & de ſes amis, ou bien qu'enfin il ne redoutât la puiſſance des Turcs, & les dangers auxquels il alloit être expoſé. Quoiqu'il en ſoit, continua-t-il, qu'on ne parle à perſonne de ce qui eſt arrivé ; avant la nuit je ſaurai m'en éclaircir. En effet, ayant mis la tête à une fenêtre qui regardoit ſur la grande place, & appercevant Richard, il l'appella, & le pria

d'avertir le général, qu'il l'attendoit pour aller à la promenade.

A l'arrivée de ce messager, Tiran ne douta point que l'impératrice & sa fille n'eussent parlé. Il se rendit au palais, monté sur une haquenée, & suivi d'un grand nombre de chevaliers, parés magnifiquement. L'empereur monta aussi-tôt à cheval avec un grand cortége; & l'on prit le chemin de Pera, qui n'étoit éloigné de la capitale que de trois milles. Dans cette promenade l'empereur pria Tiran de lui confier le sujet de son chagrin, l'assurant que si la chose étoit en son pouvoir, il seroit bientôt consolé. Mon attachement pour V. M. est si grand, lui répondit le chevalier, que je n'aurai jamais rien de caché pour elle. Je vais donc lui obéir, en découvrant à V. A. une chose qui m'afflige sensiblement. J'ai vû l'impératrice & la princesse à table; & j'ai remarqué que la premiere poussoit un grand soupir, que j'ai attribué au regret qu'elle a de la perte du prince. J'en ai été véritablement touché; & dès le moment j'ai fait vœu de n'avoir aucun repos, que je n'eusse tiré vengeance de ceux qui ont méchamment répandu le sang du glorieux prince votre

fils. Le bon empereur prit cette défaite en paiement. L'attachement que le chevalier lui témoignoit, lui tira des larmes, & il ne manqua pas de le remercier de son amitié.

Pour chasser les idées tristes dont il étoit occupé, Tiran fit tomber ensuite la conversation sur des sujets amusans. Ils arriverent enfin à Pera, qu'ils trouverent ornée de superbes palais, & d'agréables jardins. C'étoit une ville d'un fort grand commerce. Tandis que le chevalier s'occupoit à l'examiner, l'empereur lui dit: capitaine, je veux vous apprendre combien cette ville est ancienne. On lit dans l'histoire, qu'elle fut d'abord fondée par des peuples payens & idolâtres, qui, très-long-tems après la prise de Troye, furent enfin convertis à la foi chrétienne, par un brave & valeureux chevalier mon ayeul, nommé Constantin. Le pere de Constantin avoit été élu empereur de Rome, & possédoit la Grece en tiere avec plusieurs autres pays, comme l'histoire le rapporte amplement. Saint Sylvestre le guérit d'une grande maladie, & le fit chrétien; & en revanche, ce prince le fit pape, & lui donna l'empire de Rome, pour lui & pour l'église. Cette

conversation les mena si loin, qu'ils ne rentrerent au palais, qu'à la nuit. Tiran accompagna l'empereur jusqu'à la chambre de l'impératrice, & après avoir pris congé de leurs majestés, il se retira à son logement.

La princesse étoit toujours frappée de ce qu'elle lui avoit entendu dire pendant le dîner; & quoique l'empereur lui eût rendu compte de la conversation qu'il avoit eue avec lui, elle n'en étoit pas plus tranquille. Le lendemain matin ayant apperçu Diofebo à la messe, elle l'appella, & le chargea de prier son cousin de se rendre chez elle après le dîner, l'assurant qu'elle avoit plusieurs choses importantes, sur lesquelles elle souhaitoit de l'entretenir.

Tiran comprenant d'abord le dessein de la princesse, fit acheter le plus beau miroir que l'on put trouver, & le cacha dans sa manche. Il courut ensuite au palais avec son cousin, & trouva l'empereur qui s'entretenoit avec sa fille, & qui à l'arrivée des deux chevaliers, fit venir les instrumens. On dansa longtems; ensuite l'empereur s'étant rétiré, la princesse prit Tiran par la main, & le conduisant dans l'embrasure d'une fenê-

tre : généreux chevalier, lui dit-elle, votre mal me touche ; confiez-le moi, & soyez persuadé que je le partagerai. Madame, lui répondit Tiran, parlons, s'il vous plaît, de choses plus amusantes, que ne le peuvent être les passions d'un simple chevalier, tel que moi. Cependant, reprit la princesse, il n'y a rien dans le monde dont je ne vous fisse part, si vous me témoigniez la moindre curiosité. Se peut-il que vous me refusiez, moi qui vous en prie au nom de ce que vous aimez le plus? Madame, repliqua le chevalier, vous me parlez de façon, que je ne puis me dispenser de vous obéir. Je suis cependant très-assuré que vous ne me faites des questions que pour instruire l'empereur de mes sentimens ; mais de quelque maniere que la chose tourne, je prévois que cet entretien sera la cause de ma mort. Quoi, pensez-vous, lui dit la princesse, que je voulusse, pourquoi que ce fût, révéler votre secret? Vous me faites tort ; parlez hardiment. Vous m'y forcez, madame, repartit le général ; mais songez que vous l'ordonnez ; & puisque vous voulez savoir ce que je sens ; j'aime ; baissant les yeux, il se tut.

Apprenez-moi donc, ajouta la princesse, dont cette confidence acheva de piquer la curiosité, quel est l'objet de votre passion ; & croyez que je vous servirai en tout ce qui dépendra de moi. Alors le chevalier tira le miroir de sa manche, & le présenta à la princesse : le portrait que vous verrez, lui dit-il, peut seul me donner la vie, ou la mort. Que V. A. lui recommande de me traiter favoralement. La princesse prit le miroir, & passa dans la chambre avec empressement, dans la crainte & l'impatience de trouver le portrait de quelque femme dans cette boîte ; mais lorsqu'elle n'y apperçut que ses propres traits, il ne lui fut plus permis de douter des sentimens que Tiran avoit pour elle. Ceux qu'elle avoit conçus elle-même pour ce chevalier, se réveillerent à cette vûe. Elle admira la maniere ingénieuse dont il s'étoit déclaré ; & cette surprise agréable lui causa une émotion dont elle ne fut pas la maîtresse.

La veuve Reposée & Stéphanie la surprirent en cet état, & la trouvant ce miroir à la main, lui demanderent qui lui avoit fait ce beau présent. La princesse lui raconta ce qui venoit de se passer,

ajoutant qu'elle n'avoit jamais lû, ni entendu rien d'auſſi galant. Elle ſe récria ſur les graces des étrangers, & avoua qu'elle n'avoit jamais douté juſqu'alors, que tous les talens ne fuſſent réunis dans la Grece, mais qu'elle étoit enfin obligée de convenir que les autres nations l'emportoient ſur ſon pays. Comment, dit la veuve Repoſée, quel train vous allez! Un pied n'attend pas l'autre. Vous voilà déjà toute émue; & vos regards brillans m'annoncent qu'il ne faudroit pas vous prier long-tems. Eſt-ce ainſi qu'il vous eſt permis de regarder un homme que l'empereur votre pere a reçu à ſon ſervice, preſque pour l'amour de Dieu, & pour en débarraſſer le roi de Sicile? Voulez-vous pour un ſemblable aventurier expoſer votre gloire & votre réputation, devenir la fable de l'univers, & l'objet du mépris de tant de rois & de princes qui recherchent votre alliance? La veuve Repoſée étoit en train de prêcher; elle dit encore beaucoup de choſes dures pour la princeſſe, & offençantes pour Tiran. La princeſſe ne pouvant ſupporter ſes reproches, la quitta pénétrée de dépit.

Elle paſſa dans ſa garderobe les larmes

aux yeux, & fut ſuivie de Stéphanie, qui lui dit qu'elle avoit tort de s'affliger. Quoi, lui répondit la princeſſe ! N'eſt-ce donc pas aſſez, que je ſois ſoumiſe à l'autorité d'un pere & d'une mere ? Faut-il encore eſſuyer les duretés de ma nourrice ? Eh, que vous fera-t-elle, reprit Stéphanie ? Vous empêchera-t-elle de danſer, & vous interdira-t-elle les amuſemens des perſonnes de votre âge, de votre rang & de votre ſexe ? Allez, continua-t-elle, il n'y a point de dame qui ne faſſe vanité d'être aimée ; & toutes ſuivent les loix de l'amour. Il n'y a de différence que dans la nature de cet amour. Car il y en a de trois eſpeces : l'un eſt l'amour honorable. Lorſqu'un infant, un duc, un marquis, un comte fort en faveur, ou bien un chevalier célebre aime une fille, elle tient à honneur que tout le monde ſoit informé que c'eſt pour elle qu'il danſe, qu'il joûte, ou qu'il livre un combat, les belles actions de ſon chevalier tournent à ſa gloire. Si un gentilhomme très-brave, & de bonne maiſon, aime une demoiſelle, & ſe fait aimer d'elle à force de préſens, c'eſt l'amour profitable : mais il ne me plaît pas : auſſi n'eſt-il pas de plus longue

durée que le profit. Mais il y a une troisieme sorte d'amour. Lorsqu'une fille sensible au mérite d'un chevalier aimable, écoute ses discours passionnés, de quelle douceur son cœur n'est-il pas rempli? Que s'ils peuvent aller plus avant, & qu'ils puissent passer un grande nuit d'hiver dans un bon lit bien parfumé, & entre deux draps bien blancs; c'est-là ce que l'on peut nommer l'amour délectable, & celui que je préférerois aux deux autres. Ce discours fit sourire la princesse, & dissipa une partie de son chagrin. Mais, madame, ce n'est pas encore là tout, ajouta Stéphanie, il y a encore trois articles de foi, dont je vois qu'on n'a pas eu soin de vous instruire. Nous sommes heureuses que les hommes les ignorent aussi, sans cela il leur seroit bien plus aisé de venir à bout de nous. Sachez, madame, que nous sommes toutes envieuses & avares, que nous aimons la bonne chere, & que nous avons du tempéramment. Je crois que toutes les autres sont faites sur cet article comme moi. Un homme doit s'attacher & connoître celle de ces inclinations, qui domine dans sa maîtresse. Stéphanie étoit en beau train, & la princesse ne se

lassoit point d'écouter; mais l'impératrice la fit appeller, ce qui rompit cette conversation.

Le lendemain Tiran pria son cousin de se rendre chez la princesse, afin de savoir ce qu'elle pensoit du miroir. Le chevalier la trouva qui entendoit la messe. Lorsqu'elle fut finie, il s'approcha d'elle; & sur ce qu'elle lui demanda ce que faisoit son cousin, il lui répondit simplement, qu'il étoit allé donner les audiences. Si vous saviez, ajouta la princesse, la belle plaisanterie qu'il me fit hier, mais je compte bien la lui rendre. Ah! madame, lui dit Diofebo, ce n'est point ici un jeu. Tiran vous adore, & son cœur est embrasé de la flamme la plus ardente. Ce feu-là, dit la princesse, a plus de fumée que de chaleur: lorsque nous brûlons nous autres, c'est d'un feu qui a bien plus d'ardeur, quoiqu'il fasse moins de fracas. Ils continuerent encore quelque tems cette conversation, dans laquelle Diofebo crut voir que la princesse craignoit seulement que l'on ne s'apperçut de la passion de Tiran. Diofebo alla sur le champ en rendre compte à son cousin, & dès qu'ils eurent dîné, ils monterent ensemble au palais. Sté-

phanie

phanie les vit arriver, & courut en avertir la princeſſe, qui paſſa dans ſa chambre pour les recevoir. Tiran la ſalua en entrant, avec le plus profond reſpect. Elle le reçut avec beaucoup de froideur, & à peine répondit-elle à ſon ſalut. Le chevalier ſurpris d'un accueil ſi froid, s'approchant d'elle avec précipitation : Eh, madame, lui dit-il, d'une voix baſſe & étouffée par la douleur, quelle peut être la cauſe du chagrin que je vois ſur votre viſage ? Tiran, lui dit la princeſſe, il n'y en a point d'autre que votre conduite avec moi. Sans reſpect pour mon rang, ni pour la dignité de l'empereur mon pere, ſans reconnoiſſance pour les bontés dont il vous accable, ſans égard pour ma réputation, vous oſez me parler d'amour, & me témoigner ouvertement votre folle paſſion ! ſi on vient à la ſoupçonner, que dira-t-on de moi ; quelle idée en aura-t-on ? Il faut pour prévenir un tel malheur, que je me hâte d'aller moi-même découvrir votre crime à l'empereur mon pere ; & que je prouve par-là à tout l'empire, que ſi par mes bontés j'ai eu le malheur de vous inſpirer une audace criminelle, du

moins je n'ai pas eu la foiblesse de vous la pardonner.

A ces mots la princesse se leva pour passer dans une autre chambre : Tiran la suivant avec précipitation, l'arrêta par sa robe, en la supliant de l'écouter. Stéphanie & Diosebo joignirent leurs prieres aux siennes, & la forcerent de se rasseoir. Ah ! madame, dit le chevalier en se jetant à ses pieds, vous ignorez quelle est la force de l'amour ; votre vertu ne vous a pas permis de connoître quels sont les effets de cette passion qui est le lien de toute la nature, qui égale tout, & à qui tout obéit. Non, madame, je n'ai point oublié ce que je vous dois, mon esprit & mon amour vont pour vous jusqu'à l'adoration. Si la violence de cet amout m'a porté à quelque action qui vous ait déplu, pardonnez-la à ce même amour. Mais je vois que vous êtes inexorable. Eh bien, madame, il faut vous satisfaire ; il faut cesser de vous offenser. Il faut éteindre dans mon sang un amour qui vous irrite, & qui ne peut finir qu'avec ma vie. Ce jour sera le dernier où je vous importunerai. Votre beauté vous fera mille adorateurs, dont le rang, dont le pouvoir, dont les ex-

ploits surpasseront les miens ; mais il n'en sera point qui vous aime, qui vous adore avec une passion si violente, & si respectueuse. Adieu, madame, songez quelquefois à un homme dont votre seule rigueur aura causé la mort. Je veux que mon tombeau en instruise l'univers. Je veux que l'on grave dessus : CY GIT TIRAN LE BLANC, QUI MOURUT PAR TROP AIMER.

En achevant ces paroles Tiran se leva avec précipitation, & se retira suivi de Diofebo. La princesse frappée de l'état où elle l'avoit vu sortir, demeura plongée dans la douleur. Elle craignit les suites du désespoir qu'elle avoit vu dans ses yeux. Ah, ma chere Stéphanie, s'écria-t-elle, le visage couvert de larmes, je ne le verrai plus ! Il va mourir. Je connois son courage & la violence de son amour. Ne m'abandonnez pas dans cet état cruel, prévenez ce malheur. Vous seule pouvez me secourir. Allez le trouver, découvrez-lui mes sentimens, instruisez-le de ma douleur ; faites cesser son désespoir, qu'il vive ; ma chere Stéphanie, qu'il espere, mon sort & le sien sont entre vos mains : je m'abandonne à vous.

Stéphanie touchée des larmes de la princesse, prit avec elle une fille, & passa chez Tiran, dont le logement étoit voisin du palais. En y arrivant, elle le vit dans un désordre qui annonçoit le plus violent désespoir. Diofebo tâchoit en vain de le modérer ; elle ne douta point qu'il ne se préparât à mourir. Elle se mit donc à genoux, & lui dit : Ah ! qu'allez-vous faire, Tiran ? Hé quoi ! Voulez-vous perdre ce que vous avez acquis d'honneur & de réputation, pour quelques paroles que ma maîtresse vous a dites ? Ignorez-vous le caractere des femmes ? Croyez-vous qu'il leur soit permis de laisser paroître leurs vrais sentimens ? Faut-il vous abandonner ainsi à la fureur ? Oubliez ce que la princesse vous a dit, elle-même vous en conjure ; c'est par ses ordres que je viens vous en assurer. Dès que le chevalier apperçut Stéphanie dans cet état, il s'alla mettre à ses pieds. Il la respectoit comme demoiselle de la princesse, & elle étoit digne des plus grands égards par son mérite & par sa naissance. Elle étoit niece de l'empereur & fille du feu duc de Macédoine, le premier de tout l'empire grec. Non, lui dit-il, ma chere Sté-

phanie, non, n'esperez pas me tromper; mes maux sont à leur comble; mon cœur ne peut plus en supporter le poids; la mort n'a rien de terrible pour moi; elle va les finir. Je meurs pour la plus belle & la plus respectable princesse de l'univers. Cette mort me couvrira de gloire. Cessez de me flatter d'une espérance qui ne serviroit qu'à prolonger ma vie, pour la rendre plus malheureuse.

A peine la princesse avoit-elle vu partir Stéphanie, que sa douleur & son inquiétude redoublerent. Bientôt elle ne fut plus maîtresse d'elle-même, & se couvrant d'un voile qui la cachoit toute entiere, elle prit avec elle Plaisir de ma vie, une de ses filles, en qui elle pouvoit se fier, & descendant par un escalier dérobé au jardin du palais, elle le traversa sans être reconnue, en sortit par une porte secrette, & se rendit chez Tiran. A peine l'apperçut-il, qu'il courut se prosterner à ses pieds le visage couvert de larmes, & sans pouvoir prononcer une parole. La princesse ne put résister à ce spectacle; elle tomba aussi à terre, en lui disant: chevalier, si mes discours vous ont blessé, pardonnez-les moi, je vous le demande, perdez-en le souvenir,

que mon repentir les efface de votre mémoire.

Ces paroles pénétrerent Tiran de la joie la plus vive ; à peine put-il la supporter. Il protesta à l'infante qu'elle seroit toujours la maîtresse de son sort, & qu'il la regarderoit comme sa souveraine. Alors Stéphanie prenant la parole, dit à la princesse : madame, il faut que vous accordiez un gage à ce chevalier, pour sceller la paix que vous venez de faire ; je lui ai promis que s'il obéissoit à vos ordres, vous lui permettriez de baiser vos cheveux. Non-seulement les cheveux, reprit la princesse ; mais les yeux, & le front, s'il me promet foi de chevalier, de ne rien entreprendre sur lui-même. Tiran le promit ; & tout ce qu'il souffroit fut converti en joie, & en félicité. Alors la princesse retourna promptement au palais ; & repassant par le jardin, elle rentra dans son appartement, sans que personne eut eu aucune connoissance de sa sortie.

Tiran n'étoit cependant pas tellement occupé de son amour, qu'il ne pensât aussi au sujet pour lequel il étoit venu en Grece, & aux moyens de délivrer l'empire du joug des infideles. Ce jour-là

même l'empereur reçut des nouvelles, qui engagerent encore le général à presser ses préparatifs. Un homme envoyé de l'armée lui avoit rapporté, que depuis peu de jours le duc de Macédoine, qui commandoit les troupes impériales, s'étoit laissé engager mal-à-propos dans une embuscade, qui lui avoit été dressée par les ennemis; que toute l'armée avoit été défaite, & qu'on avoit perdu douze mille hommes dans ce combat; que cependant le duc voyant la bataille perdue, avoit pris la fuite, suivi de tous ceux qui avoient pu l'imiter, & s'étoit jeté dans la ville de Pellidas; que les Maures l'y avoient suivi, & avoient mis le siége devant la place; qu'à cette nouvelle le sultan avoit pris le titre d'empereur de Grece, & qu'il s'étoit rendu au siége avec le grand Turc, & tous les rois venus à leur secours; qu'au reste il n'y avoit des vivres dans la ville que pour six semaines au plus, & que ce terme arrivé, le duc & tout ceux qui l'avoient suivi, seroient obligés de se rendre aux infideles.

L'empereur communiqua ces mauvaises nouvelles au général, qui sur le champ fit publier que toutes les troupes se tins-

ſent prêtes à partir dans ſix jours. Pour lui, dès que la nuit fut venue, il ſortit de la ville accompagné ſeulement de deux guides qui connoiſſoient parfaitement le pays, & arriva le lendemain à midi dans une grande plaine, que l'on appelloit LA BONNE VALLE'E. Elle étoit remplie de beſtiaux que l'on y avoit raſſemblés de toutes parts dans la crainte des ennemis. Tiran fit prendre toutes les jumens qui s'y trouverent, & les ayant fait attacher l'une à l'autre, il en confia la conduite à deux cents hommes, à qui il ordonna de ſuivre le chemin du camp des Maures. Pour lui il revint à Conſtantinople, où il arriva le cinquieme jour de ſon départ.

Le lendemain il fit faire la revue des troupes, les proceſſions & la bénédiction des bannieres ; après quoi tout le monde monta à cheval, & ſe mit en marche. La banniere de l'empereur ſortit la premiere & fut ſuivie de celle qui portoit la deviſe de ce prince. C'étoit la tour de Babylone en broderie d'argent, d'où ſortoit une épée portée par un bras armé ſur un champ d'azur, avec ces mots écrits en lettres d'or, LA FORTUNE EST MIENNE. Toute la maiſon de l'empe-

reur accompagnoit cette bannière. Le duc de Pera marchoit après cet escadron avec sa troupe. Il étoit suivi des ducs de Babylone & de Sinopoli, des marquis de S. Marc, de Pescaire & de celui de Montferrat, des comtes de Malatesta & de Vitimille Siciliens, & de plusieurs autres comtes, vicomtes & capitaines, qui parurent à la tête de leurs compagnies toutes bien armées. Il y eut quatre-vingt trois mille combattans, divisés en quarante-huit escadrons qui passerent en revue ce jour-là devant l'empereur & devant les dames. Tiran mettoit tout en ordre, n'ayant que les jambes & les bras d'armés, & portant une simple cotte de mailles, & par-dessus un manteau impérial. Sa troupe parut la derniere avec les deux bannieres, des cadenats & du corbeau.

Lorsque toutes les troupes eurent défilé, l'empereur appella le capitaine, & lui dit de ne point partir sans lui parler. Il monta donc au palais ; mais ayant trouvé ce prince occupé dans son cabinet avec son secretaire, il ne jugeat pas à propos de l'interrompre. La princesse qui l'apperçut, l'appella, & lui dit : Je vois bien que votre départ est certain ;

je prie Dieu de tout mon cœur qu'il me faſſe la grace de vous revoir victorieux & plus grand qu'Alexandre. Tiran ſe mit à ſes genoux, & lui baiſa la main ; & la princeſſe continuant à lui parler : Demandez-moi, Tiran, avant votre départ tout ce que vous voudrez, lui dit-elle, & comptez que vous ne ſerez point refuſé. V. A. eſt unique en tout genre comme le Phénix, lui répondit le chevalier. Je ſai bien ce que je demanderois ; mais vous ne voudriez pas me l'accorder. Cette choſe-là ſeule que je deſire en ce monde, & qui me raviroit au ciel, me ſera certainement refuſée, ainſi je n'en parlerai point. Capitaine, reprit la princeſſe, quoique je n'aie pas été en France, j'entends bien votre langage, mais je ne ſai ſi vous entendez le mien ; je ne prétends pas aller ſi vîte : j'ai voulu vous dire ſeulement que ſi vous avez beſoin des tréſors de mon pere, j'en ſuis la maîtreſſe, comme vous ſavez, & j'en puis diſpoſer ſans qu'il le ſache. Non madame, dit Tiran, c'eſt une autre faveur que je voudrois obtenir. Voyons donc ce que c'eſt, dit la princeſſe, & ſi je puis vous l'accorder, mon honneur ſauf, je ne vous refuſerai rien. Je ne vous de-

mande rien autre chose, répondit Tiran, que la chemise que vous avez actuellement, & la faveur de l'ôter moi-même de dessus le corps divin qu'elle couvre. Sainte Marie, s'écria la princesse! Eh que demandez-vous là? La chemise, les habits, les diamans & tout ce que je possede, je veux bien vous les donner; mais pour la permission de l'ôter, c'est autre chose, vos mains n'iront point en lieu où jamais main d'homme n'a été; en même-tems elle passa dans sa chambre, ôta sa chemise & en remit une autre. Ensuite elle revint dans la grande salle, où prenant Tiran en particulier, elle lui donna la chemise, qu'elle baisa plusieurs fois auparavant. Le chevalier la reçut avec une extrême joie, & pria les demoiselles de la princesse, au cas que l'empereur le fît appeller, de dire qu'il étoit allé prendre ses armes afin d'être plutôt en état de partir.

En effet, il acheva de s'armer tandis que son cousin Diofebo & Richard mettoient les soubrevestes brodées qu'ils avoient fait faire. Tiran mit par-dessus ses armes la chemise qu'il venoit de recevoir. Elle étoit de soie avec de grandes raies couleur de feu, sur lesquelles il y

avoit des ancres brodées, & ces mots, QUI EST BIEN, QU'IL S'Y TIENNE. Du reſte, elle étoit brodée par compartiment, les manches, en étoient fort grandes & pendoient juſqu'à terre. Tiran releva la droite ſur ſon épaule, & la gauche juſqu'au milieu du bras, l'attachant avec une cordeliere d'or : au-deſſus étoit un S. Chriſtophe portant l'enfant Jeſus, d'un ouvrage très-riche.

Dans cet état les trois chevaliers allerent prendre congé de l'empereur & des dames. Ils le trouverent qui attendoit ſon général à dîner. Dès qu'il l'apperçut en cet équipage, Eh, mon Dieu, général, lui dit-il, quelle ſoubreveſte avez-vous là ? Si V. M. en ſavoit toutes les propriétés, répondit Tiran, ſon étonnement ceſſeroit. La demoiſelle qui me l'a donnée en partant de mon pays, eſt la plus belle & la plus accomplie de l'univers ; la princeſſe & les demoiſelles de la cour me le pardonneront. Il eſt vrai, dit l'empereur, que jamais chevalier n'acheva de grandes entrepriſes ſi l'amour ne le ſoutenoit. Je jure à V. M. ajouta Tiran, qu'au premier combat nos amis & nos ennemis la remarqueront bien.

Après quelques discours semblables l'empereur se mit à table, & fit placer le capitaine à ses côtés, avec l'impératrice & la princesse. Les deux chevaliers qui l'accompagnoient mangerent avec les dames & les demoiselles. Après le dîner l'empereur passa dans une chambre où toute la cour le suivit. Là après avoir recommandé au général sa gloire, son repos, & le salut de l'empire, il lui remit ses ordres pour le duc de Macédoine, le grand connétable & tous les autres grands officiers de l'armée. Tiran les reçut à genoux & baisa la main de l'empereur, pour prendre congé de lui. Il rendit ensuite le même devoir à l'impératrice & à la princesse. Il sortit enfin suivi de Diofebo & de Richard, & montant à cheval, après avoir fait la révérence à l'empereur & aux dames qui s'étoient mis aux fenêtres pour les voir partir, ils prirent le chemin de l'armée accompagnés de tous les regards & des vœux qu'on faisoit au seigneur pour qu'il leur accordât la victoire. La princesse eut toujours ses beaux yeux attachés sur Tiran jusqu'à ce qu'elle l'eut perdu de vue. Alors elle se mit à pleurer, & toutes ses demoiselles l'imiterent.

Peu de jours après le général arriva avec toute ſon armée à une lieue du camp des Maures & de la ville de Pellidas, dont ils faiſoient le ſiége. Ceux qui défendoient cette place, preſſés par les efforts des infideles, & ſe voyant hors d'état de leur réſiſter étoient alors ſur le point de ſe rendre ; mais lorſqu'ils apprirent l'arrivée du ſecours, ils changerent bientôt de penſée & ouvrirent avec joie leurs portes à leurs libérateurs. Le capitaine entra de nuit & ſans bruit dans la ville, afin que les ennemis ne fuſſent point avertis de ſa venue. Cependant elle ne put être ſi ſecrette qu'ils n'en euſſent le vent. Ils ſurent en général qu'il étoit arrivé du ſecours aux aſſiégés, ſans pouvoir deviner s'il étoit nombreux ou médiocre. Le grand Turc en donna avis au ſultan, lui conſeillant de prendre en cette occaſion les meſures les plus convenables : Mais ce prince vain, enflé de ſes proſpérités, & comptant déja ſes ennemis vaincus & défaits, mépriſa ces ſages conſeils, & ne prit aucunes précautions contre la ſurpriſe.

Tiran profita de cette ſécurité des infidéles, dont il fut informé par ſes eſpions. Après avoir donné à ſes troupes un jour

de repos, qu'il employa lui-même à reconnoître le camp des Maures, il ordonna que tout le monde soupât de jour, & que les chevaux fussent sellés, & les chevaliers armés prêts à partir à l'entrée de la nuit. Lorsqu'elle fut veuue, le général fit sortir de la ville toutes ses troupes qu'il rangea en bataille, laissant trois mille hommes de pied pour l'ariere-garde, avec les jumens qu'il avoit rassemblées, comme nous l'avons dit, avant son départ de Constantinople & qu'il destinoit à l'usage qu'il en fit en cette occasion. Ensuite il marcha aux ennemis.

Lorsqu'il fut à portée de leur camp, il fit ouvrir les gendarmes par la droite & par la gauche, afin de laisser un passage libre aux jumens, qu'il avoit partagées en deux troupes, & les fit conduire en même-tems par les gens de pied, l'une vers le quartier du sultan, l'autre du côté qu'occupoit le grand Turc. Dès que les chevaux du camp les sentirent, l'un se détacha, l'autre arracha son licol; tous emporterent les piquets pour courir de ce côté-là. En un instant le désordre se mit dans toute cette grande armée. Alors Tiran jugeant qu'il étoit tems de donner,

vint attaquer le camp d'un côté, tandis que le duc de Pera marchoit de l'autre. Ils invoquerent le grand chevalier monseigneur S. George; & dans le moment les Maures furent chargés de toutes parts. On en fit un carnage épouvantable. Aux cris des mourans le grand Turc sortit de sa tente & montant sur le plus vif de ses chevaux, abandonna son camp aux chrétiens. Le sultan en fit de même & s'enfuit suivi des débris de toute l'armée.

Cette bataille fut une des plus sanglantes qui jamais se fut donnée en Grece. Tiran poursuivit les ennemis pendant trois lieues sans faire d'abord aucun quartier; jusqu'à une riviere sur laquelle il y avoit un pont de bois. Le sultan le passa avec sa troupe, & le fit rompre après lui, pour ôter aux chrétiens le moyen d'aller plus avant. Ainsi tout ce qui se trouva en deçà de la riviere, demeura à la merci du vainqueur. Plusieurs furent tués, d'autres se noyerent en voulant tenter le passage à la nage. Le reste fut fait prisonnier. Quatre mille Turcs s'étoient rétirés sur une haute montagne, déterminés à se défendre. Tiran les y fit investir par les gens de pied, & dès la nuit suivante ces troupes qui se voyoient

ſans vivres & ſans eſpérance de ſecours, ſe rendirent à diſcrétion.

Tiran de ſon côté, après avoir partagé à toute l'armée les richeſſes immenſes qui ſe trouverent dans le camp des Maures, partit à la tête de ſeize cents chevaux, & alla reprendre pluſieurs villes & châteaux dont les infideles s'étoient emparés.

Le jour même qui ſuivit le combat, Tiran avoit fait partir Diofebo à la tête d'un gros détachement de cavalerie & d'infanterie pour aller conduire les priſonniers à Conſtantinople. Lorſqu'il approcha de cette ville, tout le monde en ſortit & vint au-devant de lui. L'empereur lui-même ſe mit aux fenêtres avec toutes les dames, pour voir arriver les priſonniers. Ils étoient au nombre de huit mille trois cents, & marchoient deux à deux, traînans les bannieres du ſultan & des autres princes vaincus. Ils ſe rendirent ainſi à la grande place, où Diofebo les quitta, après avoir donné les ordres néceſſaires pour qu'ils fuſſent mis ſous bonne garde. Il monta enſuite au palais, & fit la révérence à l'empereur & aux princeſſes qui l'accablerent de careſſes & de complimens. L'empereur le

fit désarmer en sa présence, & de peur qu'il ne s'enrhumât, lui donna une des propres robes brodée & de perles. Ensuite il le fit asseoir, & voulut qu'il lui racontat en présence de toutes les dames, ce qui s'étoit passé depuis le jour de leur départ. Il est aisé de s'imaginer que Diofebo n'oublia rien de ce qui pouvoit faire honneur à Tiran & servir à rehausser sa gloire. La joie de l'empereur fut extrême, & si l'impératrice parut satisfaite, la princesse le fut encore plus. Diofebo fut servi ce soir-là par les demoiselles mêmes des deux princesses. Après le souper l'empereur donna la main à sa fille; l'impératrice de son côté donna le bras au chevalier, & il fut conduit de la sorte à l'appartement qu'on lui avoit préparé. Alors il se mit à genoux pour remercier leurs majestés de l'honneur qu'elles lui faisoient, & toute la cour se retira pour lui laisser prendre quelque repos. Le lendemain l'empereur compta les prisonniers, & tira de son trésor quinze ducats pour chacun, qu'il remit à Diofebo, avec ordre de les donner au général.

Lorsque la princesse s'imagina que rien ne l'arrêtoit plus à Constantinople, elle lui fit dire de venir la trouver dans sa

chambre ; ce qu'il ſouhaitoit avec paſſion, ſurtout de parler à Stéphanie, aux charmes de laquelle ſon cœur n'avoit pu réſiſter. Dès que la princeſſe le vit entrer : mon frere, lui dit-elle avec vivacité, quelles nouvelles m'apportez-vous de ce bon chevalier ſans peur, que j'ai plus envie de voir que toutes les choſes du monde ? Je ſuis ſure qu'il penſe ſouvent à moi, mon amour me le perſuade. Ah ! madame, répondit Dioſebo, ſi ce chevalier entendoit ces paroles, il ſe croiroit transporté au neuvieme ciel. Qu'il ſe tiendroit bien payé de tout ce qu'il ſouffre pour vos interêts, car vous êtes le ſeul objet de toutes ſes actions ; le jour, la nuit, au milieu des plus grands périls, dans les plus grandes fatigues il ne penſe qu'à vous, il n'invoque que vous, vous occupez ſans ceſſe ſon cœur & ſon eſprit.

La princeſſe écoutoit Dioſebo avec un extrême plaiſir, lorſque Stéphanie interrompant le chevalier : vous avez aſſez parlé, lui dit elle ; écoutez-moi donc à mon tour. Enſuite adreſſant la parole à la princeſſe : dites-moi, je vous prie, madame, qui mérite mieux d'être empereur que Tiran ? Quel autr e eſt plus

digne de l'honneur de vous épouser ? Vous avez votre bonheur sous la main, & vous refusez de le prendre ! Un tems viendra que vous vous en repentirez. Ce n'est ni pour vos biens, ni pour votre naissance, ni pour votre rang que Tiran vous aime, c'est votre seule personne, & ce sont vos seules perfections qui le touchent. L'empereur votre pere n'a d'autre desir que de vous voir bien mariée ; où pourriez-vous trouver dans tout l'univers quelqu'un qui l'égale ? Aimable, jeune, brave entre les plus braves, prudent, libéral, amoureux ; il possede toutes les vertus. Si Dieu m'avoit fait Carméline fille de l'empereur, & vous Stéphanie, je vous jure que je ne lui refuserois rien : oui, s'il levoit ma robe, je leverois la chemise. Si vous épousez quelque étranger, il vous traitera peut-être plus en esclave qu'en épouse. Si vous prenez un mari parmi vos sujets, sur qui jeterez-vous les yeux ? Sur le duc de Macédoine mon beaupere ? Il est le premier de l'empire ; il faut que je vous parle contre lui. Vous connoissez son humeur, il aura envie de dormir lorsque vous voudrez causer, il ronflera lorsque vous voudrez rire. Pren-

drez-vous le duc de Pera ? Son âge s'accorde trop peu avec le vôtre. Croyez-moi, madame, il n'y a que Tiran qui soit votre fait. Il saura gouverner, défendre & augmenter votre empire. Il ne dormira pas lui, & si toutes les nuits il ne vous fait chercher tous les coins de la chambre, vous vous en prendrez à moi. La princesse ayant interrompu ce discours par un grand éclat de rire. Diofebo adressant la parole à Stéphanie : & vous, lui dit-il, si Tiran étoit assez heureux pour épouser la princesse, de qui voudriez vous faire le bonheur ? Moi, dit Stéphanie, en ce cas-là je prendrois le plus proche parent de Tiran. Adorable Stéphanie, s'écria Diofebo avec précipitation, c'est donc moi que ce bonheur regarde, & mon amour m'y donne encore plus de droit que la parenté ; mes sentimens pour vous ne le cedent point à ceux de Tiran pour votre divine princesse ; daignez m'accepter pour votre esclave, & accordez-moi un baiser pour arrhes de mon engagement.

Ce que vous demandez-là, répondit Stéphanie, ne se peut faire que par l'ordre de la princesse de laquelle je dépends depuis mon enfance, & sur-tout en sa

présence. Alors Diofebo se mit aux genoux de la princesse, & la pria plus dévotement qu'il n'auroit fait aucune sainte du paradis : mais il avoit beau prier ; Carméfine étoit inexorable : ô cœur endurci, ô cœur de rocher, s'écria Stéphanie, que rien n'a jamais pû toucher ! je te verrai quelque jour adouci, le brave Tiran m'en fera raison.

Mon frere Diofebo, dit alors la princesse, demandez-moi des choses raisonnables, mais n'esperez pas que je me prête jamais à pareilles demandes. Ils s'entretenoient de la sorte, lorsque l'empereur fit appeller Diofebo, & lui donna ses derniers ordres, pour se rendre incessament au camp.

Cependant ceux qui faisoient la garde du côté de la mer donnerent avis à l'empereur qu'il paroissoit cinq gros vaisseaux du côté du levant. Sur cette nouvelle ce prince retint Diofebo ; & apprehendant quelque surprise de la part de la flotte génoise, il fit embarquer beaucoup de troupes sur tous les bâtimens, qui se trouverent dans le port. Mais cette précaution n'étoit pas nécessaire ; car un moment après on sut que ces cinq vaisseaux étoient envoyés par le grand-maî-

tre de Rhodes. Le bon prieur de saint Jean débarqua en effet, suivi de plusieurs chevaliers de la Croix-Blanche. Diofebo étoit sur le bord de la mer, à la tête des troupes rangées en bataille. Ils se reconnurent avec plaisir, & monterent ensemble au palais, où l'empereur les reçut sur son trône. Le prieur le salua, & mettant un génou en terre lui dit : Que le grand-maître ayant appris que Tiran étoit son général, il lui envoyoit deux mille hommes, payés pour quinze mois, pour servir l'empereur sous ses or- L'empereur charmé de ce secours, embrassa le prieur, & donna ordre de le loger & de le défrayer. On leur laissa quatre jours de repos ; après quoi ils partirent accompagnés de Diofebo, & prirent le chemin de l'armée.

Ils n'en étoient éloignés que de cinq lieues, lorsqu'ils apprirent que Tiran faisoit le siége d'une place très-forte. Cette nouvelle leur fit hâter leur marche, & ils arriverent au moment que le général jugeant la brêche en état, fit donner l'assaut. Tiran courut un grand danger en cette occasion : car s'étant approchés trop près des murailles, une poutre lui tomba sur la tête, & le ren-

verſa. Ses gens animés par Richard, le retirerent du foſſé avec beaucoup de peine ; mais cet accident ne l'empêcha point de retourner un moment après à l'attaque. Les Maures réduits au déſeſpoir, vendirent leur vie bien cher à pluſieurs chrétiens ; mais ils ſuccomberent enfin. Les chevaliers de Rhodes arrivés ſi à propos, ſe diſtinguerent en cette rencontre. La place fut emporté d'aſſaut, & toute la garniſon paſſée au fil de l'épée.

Après cette victoire, le prieur de St. Jean, & tous les chevaliers de la ſuite vinrent faire la révérence à Tiran, qui les aſſura qu'il étoit infiniment ſenſible aux attentions du grand-maître. On laiſſa la place à la garde des habitans mêmes, que les Turcs avoient ſi fort maltraités, qu'on n'appréhendoit pas qu'ils euſſent envie de retourner ſous leur domination. On reprit enſuite le chemin du camp, où l'on donna aux troupes quelques jours de repos. Tiran fit diſtribuer aux troupes l'argent que l'empereur lui avoit envoyé pour ſa part de la rançon des priſonniers.

Cependant quoique dans la derniere rencontre les ennemis euſſent perdu plus de

de cinquante mille hommes, tués ou faits prisonniers, ils résolurent de tenter encore une fois le hasard d'une bataille. Dans ce dessein, ils se rapprocherent du pont que le sultan avoit fait rompre lorsqu'il prit la fuite ; ensorte que les deux armées n'étoient séparées que par le fleuve Transimene. Celle des Maures étoit composée, non-seulement des troupes du sultan & du grand Turc, mais encore de celles qu'avoient amenées à leur secours les rois d'Asie, d'Afrique, de Cappadoce, d'Arménie, & d'Egypte. Ce dernier étoit regardé comme un des plus braves, & des plus adroits chevaliers de son tems. Ils avoient aussi à leur solde plusieurs grands seigneurs chrétiens, tels que les ducs de Calabre & Melfi, les comtes de Salerne & de Caserte, & plusieurs autres. Ces troupes réunies, montoient à deux cent soixante mille combattans, qui vinrent camper vis-à-vis de l'armée chrétienne.

Le premier soin du sultan fut ensuite de faire travailler à raccommoder le pont, dans la résolution de passer la riviere, & d'aller attaquer l'armée impériale. Tiran reconnut son dessein ; & prenant quatre hommes avec lui, il re-

monta le Tranſimene une lieue au-deſſus, juſqu'à un endroit, où l'on avoit conſtruit un grand pont de pierres entre deux collines, ſur chacune deſquelles s'élevoit un petit château, dont le ſultan n'avoit jamais pu s'emparer. Celui à qui on en avoit confié la garde, quelques offres qui lui euſſent fait les Turcs, avoit été fidele à ſon Dieu, & à l'empereur ſon maître. Il s'appelloit Malvoiſin, & s'étoit réſervé la garde d'un des deux châteaux. Son fils nommé Hyppolite, commandoit dans l'autre. Tiran fit parler à ces chevaliers, qui connoiſſant la réputation que le général s'étoit acquiſe, l'aſſurerent de leur fidélité, & d'une prompte obéiſſance à tous ſes ordres. Sur cette aſſurance il fit couper dans les bois voiſins une grande quantité d'arbres les plus ſecs que l'on put trouver, il les fit lier enſemble avec de groſſes poutres en travers; il fit clouer des planches ſur les poutres, & le tout fut enduit de poix & de godron. Cette machine occupoit toute la largeur de la riviere. Il la fit attacher au pont de pierres avec de groſſes chaînes de fer; & la fit couvrir de ramée, pour que l'on ne put reconnoître ce que c'étoit.

Les Turcs de leur côté ayant raccommodé leur pont, commencerent à faire filer leur infanterie avec toutes leurs machines chargées, en cas d'attaquc de la part des chrétiens. Tiran qui étoit revenu à ſon camp, fut auſſi-tôt averti de ce mouvement ; & dès qu'il vit toute l'armée des Turcs preſque paſſée, il fit monter tout le monde à cheval, & vint camper proche le pont de pierres. Les Turcs le voyant décamper, crurent que ce mouvement venoit de la peur qu'ils lui inſpiroient. Ils acheverent de paſſer la riviere avec plus de courage, & ſe mirent en devoir de le pourſuivre ; mais à une certaine diſtance, Tiran fit paſſer le pont de pierres à ſes troupes, & les attendit à la tête. Lorſque les Maures les virrent de l'autre côté de la riviere, ils coururent à leur pont pour le repaſſer, & venir l'attaquer par l'autre côté. Alors Tiran repaſſa le pont encore une fois, & rendit par-là leurs efforts inutiles.

Cette manœuvre dura trois jours de part & d'autre, juſqu'à ce qu'enfin, par l'avis du roi d'Egypte, les Turcs prirent le parti de ſéparer leur armée. Les rois demeurerent avec une partie dans le camp qu'ils occupoient ; & le ſultan repaſſa le

pont avec le reste. On convint que ceux que le sort favoriseroit, attaqueroient les premiers, & que dès que le combat seroit engagé, les autres iroient à leur secours.

Lorsque Tiran vit que les ennemis s'étoient partagés, & qu'ils étoient séparés par la riviere : Les voilà comme je demande, s'écria-t-il. En même-tems il marcha du côté qu'occupoient les rois, & vint poster son infanterie au pied d'une montagne, qui dominoit la droite du pont. Il fit monter ensuite toute la cavalerie sur cette même montagne, à la réserve de quatre escadrons. Le sultan marcha contr'eux, & les obligea de regagner la montagne. Il y eut environ soixante chrétiens de tués. Cette escarmouche dura jusqu'à la nuit, pendant laquelle les Turcs se tinrent toujours sous les armes, persuadés que le lendemain ils prendroient tous les chrétiens, sans coupférir, & qu'ils les feroient esclaves.

Telle étoit la situation des choses lorsque le duc de Macédoine, jaloux de la gloire de Tiran, fit partir pour Constantinople un de ses écuyers, nommé Albin, après l'avoir instruit de tout ce qu'il devoit dire à l'empereur. Lorsqu'il fut arri-

vé aux portes de cette capitale, il mit pied à terre, & entra hors d'haleine, couvert de pouſſiere, & les larmes aux yeux. Le peuple qui l'apperçut en cet état, le ſuivit en foule juſqu'au palais. Lorſqu'il fut arrivé, il s'écria : où eſt le malheureux prince, qui prend le titre d'empereur, il monta enſuite dans la grande ſalle. En même-tems on avertit l'empereur, qu'Albin l'écuyer du duc de Macédoine arrivoit, en faiſant de grandes lamentations. Sur cette nouvelle ce prince ſortit de ſon appartement, ſuivi de l'impératrice, & de la princeſſe ſa fille. Dès qu'Albin les vit paroître, il ſe laiſſa tomber par terre, s'arracha les cheveux, ſe frappa le viſage, & donna enfin toutes les marques de la plus vive douleur. L'empereur le voyant ſi déſolé : Certainement, dit-il, cet écuyer m'apporte de mauvaiſes nouvelles. Je te prie, continua-t-il de ne pas me laiſſer plus long-tems dans l'inquiétude. Alors Albin levant les mains vers le ciel : Nous n'avons ſouvent, dit-il, que ce que nous nous ſommes attirés. Vous avez voulu priver votre général & votre ſujet d'un honneur qu'il méritoit, pour en revêtir des étrangers de peu de naiſſance, & qui vous

étoient inconnus ; ainſi donc vous en porterez la peine, & vous ſerez maudit de tous vos ſujets, pour avoir privé le brave duc de Macédoine d'un commandement, que vous avez donné à un miſérable qui eſt à préſent perdu, & qui fuit avec toute ſon armée, ſans que nous ſachions le lieu de ſa retraite. Il y a eu tant de chrétiens de tués, que je ne puis en rapporter le nombre. Les Maures ont enfermé le reſte ſur une petite montagne. Je me ſuis ſauvé dans la plus vive douleur ; & je crois que vous, autrefois empereur, je vous laiſſe dans le même état. O malheureux que je ſuis, s'écria l'empereur ! ſe peut-il que la fortune me perſécute avec tant de rigueur ? en même-tems il rentra dans ſa chambre & ſe jettant ſur un lit, il s'abandonna aux plaintes & aux regrets. En vain la princeſſe mit tout en œuvre pour le conſoler ; il ne lui fut pas poſſible d'en venir à bout. Cependant le bruit de cette mauvaiſe nouvelle ſe répandit par toute la ville ; & la douleur fut générale. Chacun regrettoit ſes parens ou ſes amis ; & les cris s'élevoient juſqu'au ciel, comme ſi les ennemis euſſent déjà été maîtres de la capitale.

Pendant que cela se passoit à Constantinople, d'un autre côté Tiran après avoir fortifié son camp sur le haut de la montagne, sortit par les derrieres, & se rendit au château du seigneur de Malvoisin, où il trouva sa machine dans l'état qu'il l'avoit ordonné. On l'avoit chargée de plusieurs grands auges de bois remplis de poix liquide, d'huile, & de souffre préparé, & on avoit jeté par-dessus beaucoup de bois sec, & d'autres matieres combustibles. Le général fit alors attacher deux chaînes à la proue de cette espece de bâtiment; & il en confia la conduite à deux hommes placés dans une barque de pêcheurs, & destinés à diriger la machine, suivant les tours & les détours de la riviere, avec ordre de n'y point mettre le feu, qu'ils ne fussent proche le pont de bois. Mais ses intentions ne furent point exécutées; ensorte que par l'ignorance & la précipitation de ces deux hommes, le feu commença beaucoup plutôt qu'il ne l'avoit ordonné. Sans ce contre-tems, de toute l'armée infidele, il ne se seroit pas sauvé un seul homme.

En effet, lorsque les Turcs virent toute la riviere enflammée, ils se cru-

rent perdus. Le ſultan décampa promptement ; & toute ſon armée courut en déſordre, pour gagner le pont. La vîteſſe de ſon cheval l'y fit arriver un peu avant qu'il fût embraſé, & il le paſſa ; mais plus de la moitié de ſes troupes ſe noya après lui, en voulant l'imiter. Enfin le pont fut conſumé ; & plus de vingt-deux mille Turcs, ſoit cavaliers ou infanterie, furent obligés de reſter en déça. De ce nombre furent le fils du duc de Calabre, les ducs d'Andria & de Melfi, les comtes de Bourgieſe & de Montorio, & pluſieurs autres généraux qui n'abandonnerent point leur camp, les uns par la crainte du feu, les autres par l'envie de faire face du côté des chrétiens, au cas qu'ils ſe miſſent en devoir de les pourſuivre.

Tiran de ſon côté, dès qu'il apperçut que le feu cheminoit ſur la riviere, comme il le ſouhaitoit, remonta à ſon camp, qu'il trouva dans une grande joie. Preſque tout le monde étoit monté à cheval, dans le deſſein d'aller piller le camp ennemi ; mais le général ne voulut jamais le permettre. A cette heure, dit-il, nous ne pouvons acquérir de l'honneur ; demain nous aurons de l'honneur & du

profit. En effet, dès que le ſoleil fut levé, il fit ſonner les trompettes. Toute l'armée marcha, armes & bagages, & alla reprendre le camp qu'elle avoit occupé d'abord. Delà les chrétiens découvrirent ceux des Maures, qui n'avoient pu paſſer la riviere. Quelques chevaliers propoſerent à Tiran de deſcendre dans la plaine, pour les attaquer; mais il leur répondit, qu'il avoit exécuté ſon projet, & qu'il ne leur reſtoit plus que de ſe conduire avec ſageſſe, parce qu'un homme leur étoit plus important, que cent ne le pouvoient être aux ennemis.

Cependant Diofebo voyant les Turcs réduits à cette extrémité, ſongea à en inſtruire l'empereur & la princeſſe; il envoya donc à Conſtantinople le même Pyrame, qui avoit été porter la nouvelle de la premiere victoire, & lui donna le ſceau du général, pour lui ſervir de lettres de croyance. L'écuyer obéit, mais à ſon arrivée à la ville, il fut fort ſurpris de trouver tout le monde en pleurs. Lorſqu'il fut au palais, il vit des témoignages de douleur encore plus ſenſibles. Tous les domeſtiques & les officiers de l'empereur avoient déchiré leurs habits, & ceux auxquels ils s'adreſſa, n'eurent

pas la force de lui répondre ; ce qui lui fit imaginer que l'empereur, l'impératrice, ou la princesse étoient morts. Il monta dans la salle, où il trouva ceux qu'il connoissoit le plus, non-seulement dans une affliction extrême, mais priant Dieu à deux genoux, en pleurant amerement, & maudissant tous les Français. Il s'approcha de l'un d'eux, & lui demanda tout bas, si l'empereur étoit mort, ou enfin quelle étoit la cause de la douleur dans laquelle il le voyoit plongé. Mais celui-ci redoublant ses sanglots : depuis Judas, s'écria-t-il, aucun soit-disant chevalier, n'a été aussi traître que vous l'êtes tous Si la religion ne me retenoit, je t'étranglerois de mes propres mains. Ote-toi de devant moi, continua-t-il ; autrement, je jure par tous les saints du paradis, qu'après t'avoir jeté par les fenêtres, j'irai en bas pour te couper la tête.

Delà Pyrame passa dans un autre appartement, ou appercevant un valet de chambre de l'empereur, qu'il connoissoit, il fut à lui. Mais il lui demanda comment il osoit approcher de la chambre de l'empereur. Mon ami, répondit Pyrame, je veux mourir, si je sai le

ſujet de la déſolation générale où je vous vois ; mais je te conjure de me faire parler au ſéréniſſime empereur ; & au cas qu'il ait quelque chagrin, je puis vous aſſurer que ce que je dois lui apprendre le conſolera. Le valet de chambre, ſans lui répondre, entra dans l'appartement où l'empereur étoit avec l'impératrice, la princeſſe, & toutes les demoiſelles. Les fenêtres en étoient fermées ; & chacun y pleuroit amèrement. Seigneur, dit le valet de chambre, il y a à la porte un de ces traîtres, qui étoient à la ſuite du chevalier Tiran le Blanc. Il ſe nomme Pyrame, & demande à parler à V. M. Dis-lui, répondit l'empereur, qu'il ſorte promptement de mes états ; & que ſi je le trouve, lui ou aucun de ceux qui ont ſuivi ſon maître, je le ferai précipiter du haut de la tour de mon palais la plus élevée.

Ces paroles pénétrerent le cœur de la princeſſe, qui malgré ce dont on accuſoit Tiran, ne pouvoit encore ſe réſoudre à le haïr. Le valet de chambre rendit la réponſe de l'empereur à l'écuyer, qui jura qu'il ne ſortiroit point, proteſtant que ſon maître n'étoit pas capable d'une trahiſon, & ajoutant, que ſi l'empe-

reur ne vouloit pas qu'il eût l'honneur de lui faire la révérance, il le prioit d'envoyer la princesse à la porte de la chambre, avec promesse de lui apprendre des choses dont elle auroit lieu d'être satisfaite. Le domestique fut encore obligé de rendre compte à l'empereur du discours de Pyrame; & sur ses instances réitérées, ce prince ordonna à Carméssine d'aller savoir de quoi il s'agissoit, lui défendant en même-tems de faire entrer l'écuyer.

Dès que Pyrame apperçut la princesse, il se jeta à ses genoux; & lui baisant la main : je suis, dit-il, dans un étonnement extrême de l'état où je vois ici tout le monde. Personne n'a daigné satisfaire ma curiosité; mais ce qui me surprend encore davantage, est la réponse que l'empereur m'a fait faire. Daignez, madame, m'éclaircir ce mystere; si V. A. ne juge plus à propos que le fameux Tiran le Blanc soit général de ses armées, ni qu'il continue à s'acquérir une immortelle gloire, un seul mot de sa bouche suffit pour nous chasser de ses états.

Lorsque la triste princesse entendit le discours de l'écuyer, elle lui apprit les

nouvelles que celui du duc de Macédoine leur avoit apportées. Au récit d'une si grande méchanceté, Pyrame se battant la tête : faites-le prendre, madame, s'écria-t-il, assurez-vous aussi de ma personne. Je consens qu'on me coupe en quartiers, si Tiran n'est pas vainqueur, s'il n'a pas fait fuir le sultan, si le pont des ennemis n'est pas brûlé, & si le général ne tient pas actuellement enfermé plus de vingt mille hommes, qui ne peuvent lui échapper. Et pour preuve de ce que j'avance, ajouta-t-il, voici la bague de Tiran qu'il m'a confiée. La princesse charmée de ces bonnes nouvelles, courut en faire part à l'empereur. Elles lui causerent une si grande surprise, qu'on fut obligé d'appeller les médecins, qui purent à peine le faire revenir. Alors Pyrame entra & fit le récit dont il étoit chargé. Sur le champ on sonna toutes les cloches de la ville, & la cour se rendit à la cathédrale, en action de graces de la grande victoire qu'on avoit remportée. Au retour l'écuyer du duc de Macédoine fut arrêté, & mis au cachot ; & Pyrame chargé de complimens & d'éloges pour Tiran, reprit le chemin de l'armée.

Le jour même que cet écuyer partit du camp pour Constantinople, les Turcs auxquels il ne restoit aucun espoir de secours se voyant sans vivres & hors d'état de hasarder un combat, crurent que de deux partis ils devoient choisir le plus doux. Ils se déterminerent donc à se rendre prisonniers de guerre. Ils avoient parmi eux un homme fort savant & d'un si bon conseil, que le grand turc le regardoit comme son pere, & ne faisoit rien sans le consulter. C'étoit le plus sage & le plus éloquent de tous les payens. Il s'appelloit Adaglia, & avoit mérité par ses vertus le surnom de Salomon. Ce fut lui qu'on chargea de signifier au général de l'empereur la résolution de l'armée. Sur le soir il s'approcha du camp des chrétiens, & mit un mouchoir au bout d'une lance. Tiran fit aussi-tôt répondre à ce signal; & Adaglia ayant été conduit devant lui, après lui avoir rendu les respect dus à sa dignité, il lui parla en ces termes.

Je suis étonné, grand capitaine, qu'étant aussi habile dans l'art de la guerre, tu n'ai pas fait le sultan prisonnier avec tous ceux qui l'avoient suivi, car jusqu'ici tu nous as prouvé que tu réussissois dans

tout ce que tu voulois entreprendre. La fortune ſe joint à tes vertus, que l'on doit redouter. Tu ſais te conſerver toi & les tiens, & ta gloire augmente chaque jour. Tu viens d'en acquérir une nouvelle contre cette malheureuſe troupe qui implore aujourd'hui ta clémence, & qui te repréſente par ma bouche le triſte état où elle eſt réduite. Je ſuis ici en ta préſence pour toucher ta pitié, & pour te demander la vie. En nous l'accordant, tu forceras tes ennemis de convenir de ton mérite, & tu profiteras de ta victoire avec la généroſité que tu ſais ſi bien pratiquer.

Après ce diſcours, le général fit conduire l'ambaſſadeur dans une tente avec tous ceux qui l'accompagnoient & on leur ſervit un repas dont ils avoient grand beſoin. Cependant Tiran prit l'avis de tout les officiers de ſon armée ; & ayant fait appeller l'ambaſſadeur : Adaglia, lui dit-il, nous ne cherchons que la gloire, & non la deſtruction de nos ennemis. Puiſque j'ai la juſtice de mon côté ; jeſpere punir moi-même avant qu'il ſoit peu le ſultan & les autres d'une façon proportionnée à ce qu'ils méritent. Cependant pour faire connoître à ceux

qui ſont à ma puiſſance, que je ſai uſer généreuſement de mes avantages, je leur ordonne d'apporter eux-mêmes leurs armes dans la prairie, non pas tous enſemble, mais au nombre de cent à la fois. La cavalerie ſuivra l'infanterie dans le même ordre. A cette condition je leur donne la vie.

L'ambaſſadeur prit congé du général & fit exécuter ſes ordres. Lorſque toutes les armes furent au milieu de la prairie, Tiran fit marcher du côté de ſon camp tous les priſonniers charmés de ne pas perdre la vie. On les plaça au bas de la montagne, enſuite on leur donna des vivres, & l'on poſta aux environs différens corps d'infanterie, à qui on en confia la garde. Alors Tiran deſcendit de la montagne, & ayant fait aſſembler tous les ducs, les comtes & les chevaliers de cette armée qui étoient chrétiens, il les fit monter dans ſon camp, où il leur donna des tentes, & tout ce dont ils avoient beſoin.

Tiran ne perdoit preſque point de vue Adaglia Salomon dont la converſation ſage & ſpirituelle lui plaiſoit infiniment. Un jour après le dîner, tous les ſeigneurs de l'armée propoſerent au général de faire

venir ce grand philoſophe. Lorſqu'il fut arrivé, Tiran le pria de leur dire quelque choſe qui pût leur être utile. Adaglia fut d'abord troublé de cette propoſition, & demanda juſqu'au lendemain pour y penſer. Mais le duc de Pera l'aſſura que ce qu'il propoſoit n'étoit pas poſſible, & qu'après le dîner ils avoient beſoin de récréation. Tiran fit donc étendre un tapis ſur l'herbe. Le philoſophe de ſon côté voyant qu'il n'étoit pas poſſible de s'en défendre, monta ſur un banc, & prenant la parole : puiſque le général l'ordonne, je vais, leur dit-il, vous donner des conſeils que chacun pourra prendre pour ſoi. Dieu eſt grand, Dieu préſide à toutes choſes, & il n'y a point de doute qu'on doit l'aimer & le craindre. Ne ſoyez point ſurpris, bon général & chevalier invincible, de m'entendre parler de la ſorte. Je ſuis à demi chrétien. Mon pere étoit Turc, mais ma mere étoit de votre pays, auſſi ai-je toujours eu de l'amitié pour vous.

Adaglia continua ſur le même ton, & parla fort au long des devoirs des princes & des généraux qui commandent de grandes armées, joignant à tout cela des éloges pour Tiran & des avis très-ſa-

lutaires pour tous les autres. Après son discours, tous les seigneurs trouverent qu'il avoit si bien parlé, qu'ils prierent le général d'accorder la liberté à ce sage Maure avec celle d'un de ses enfans qui partageoit son esclavage. Tiran y consentit avec plaisir, & après lui en avoir fait ses remercimens, Adaglia prit congé de lui, & se retira au camp des Turcs.

Deux jours après le général tint un grand conseil, où il fut résolu d'embarquer tous les prisonniers dans les vaisseaux qui étoient venus apporter des vivres, & de les envoyer à l'empereur. Le grand Connétable & Diofebo furent chargés de les conduire. Ils mirent à la voile, & arriverent en peu de tems à Constantinople. L'empereur & les dames étoient aux fenêtres pour voir entrer les vaisseaux dans le port. Le Connétable fit débarquer tous les prisonniers, & Diofebo les ayant présentés à l'empereur de la part du général : je supplie V. M. ajouta-t-il, de me mettre en liberté, car celui qui a des prisonniers à sa garde, est prisonnier lui-même. J'espere donc que vous aurez la bonté de me donner acte, comme quoi je me suis acquitté de ma commission, & je prie V. M. que la

bienheureuſe impératrice, la charmante princeſſe de l'empire grec, la belle Stéphanie de Macédoine, la ſage veuve Repoſée, & l'éloquente plaiſir de ma vie, veuillent bien le ſigner, ce qui fut exécuté. L'empereur reçut les priſonniers par compte, & les fit conduire dans les plus fortes tours du palais.

Diofebo ſe rendit enſuite chez la princeſſe; il la trouva avec les dames. Elle alla au-devant de lui, il ſe mit à genoux, & lui baiſant la main: Ce baiſer, lui dit-il, vint de celui que vous tenez plus captif que ceux que j'amene. Il ne put en dire davantage, parce que toutes les demoiſelles l'environnerent. La princeſſe le prit par la main, & le faiſant aſſeoir auprès d'elle, elle appella Stéphanie. Madame, lui dit-il, je n'ai point d'expreſſions pour vous dépeindre tout ce que reſſent votre brave chevalier, & les maux que votre abſence lui fait ſouffrir, ne ferez-vous rien pour les ſoulager Ses exploits, ſes ſervices, ſon amour n'obtiendront-ils rien de votre alteſſe? Chevalier, répondit la princeſſe d'un air enjoué, croyez-vous que nous n'ayons pas au fonds les mêmes deſirs que vous autres hommes, mais nos loix ſont dif-

férentes ; la bonne intention ne suffit pas pour nous excuser, c'est par nos actions que l'on nous juge, & le monde ne nous fait aucune grace, vous devez connoître mes sentimens. L'empereur entra dans ce moment, & voyant le chevalier causer avec sa fille. Les choses vont à merveilles, dit-il. Lorsque les dames s'entretiennent de chevalerie, les chevaliers en valent mieux. En même-tems il dit à Carméfine de le suivre à la grande place. Elle s'y rendit avec l'impératrice, & Diofebo les accompagna. En y arrivant ils apperçurent un échaffaut très-élevé que l'empereur avoit fait dresser & couvrir de tapis de soie, & de brocard d'or. Lorsque les dames furent placées, & que les plus considérables de la ville furent assis, on amena tous les prisonniers qu'on fit asseoir à terre, les Maures, comme les chrétiens. Tous obéirent, à la réserve du duc d'Andria, qui dit qu'il étoit accoutumé d'être assis sur le trône, & qu'il ne prétendoit pas être traité comme les autres esclaves. Sur son refus, l'empereur ordonna aux ministres de la justice de lui lier les pieds & les mains, & de l'obliger de s'asseoir,

ce qui fut exécuté. Alors il parut douze chevaliers vêtus de longues robes de deuil avec leurs chaperons. L'empereur s'habilla de la même façon, & l'on fit monter sur l'échaffaut ceux des prisonniers qui étoient chrétiens. Là on leur lut la sentence, par laquelle ils étoient déclarés impies & maudits pour s'être mis à la solde des infideles, & avoir porté les armes contre la chrétienté, & comme tels, condamnés à être dégradés de l'ordre de chevalerie, & de toute noblesse. Ensuite on procéda à l'exécution qui se fit avec toutes les cérémonies qui sont en usage dans cette rencontre. Voici ce qui se pratique alors.

On revêt d'abord le chevalier qui doit être dégradé de toutes ses armes, comme s'il alloit à une bataille, ou à une fête. On le fait monter ensuite sur une grande estrade élevée de façon que tout le monde puisse le voir. Sur cet échaffaut treize prêtres récitent sur lui l'office des morts, & à chaque pseaume ils ôtent au chevalier une piece de son armure, en commençant par l'armet, parce qu'il garantit la partie qui a le plus péché contre l'ordre de chevalerie. On lui ôte ensuite le gantelet de la main droite, parce que

c'eſt elle qui attaque ; puis celui de la gauche, parce que c'eſt elle qui défend. Enfin on le déſarme indifféremment de toutes ſes autres armes, en les jetant à terre du haut de l'échaffaut. Les rois d'armes, les hérauts & les pourſuivans doivent nommer chaque piece par ſon nom, en criant à haute voix. Ceci eſt l'armet, ceci eſt le gantelet de ce déloyal, de ce faux chevalier, & ainſi des autres pieces. Après qu'on lui a ôté ſon armet, on apporte de l'eau chaude dans un baſſin d'or ou d'argent, & les hérauts demandent à haute voix comment ſe nomme le chevalier. Les pourſuivans prononcent ſon nom ; mais les rois d'armes s'écrient qu'il ne s'appelle pas ainſi, & que c'eſt un lâche chevalier qui a déshonoré l'ordre. Donnons-lui donc un nom, reprennent les chapelains, & le roi ou l'empereur prenant alors la parole : que ce faux chevalier, dit-il, ſoit chaſſé & banni de mes états, puiſqu'il a voulu déshonorer la chevalerie. Auſſi-tôt les rois d'armes lui jettent au viſage de l'eau chaude qu'ils tiennent dans le baſſin, en lui diſant : tu ne porteras dorénavant d'autre nom que celui de traître. Cependant le prince & douze

chevaliers témoignent un grand deuil ; les hérauts continuent de lui jeter de l'eau chaude ſur la tête, à chaque piece du harnois qu'ils lui ôtent ; lorſqu'ils ont fini de le déſarmer, ils le deſcendent de l'échaffaut, non par l'eſcalier par où il étoit monté, lorſqu'il étoit encore chevalier, mais on l'attache ſous les bras pour le laiſſer couler juſqu'à terre. On le conduit en l'accablant d'injures, à l'égliſe de St. George. Là proſterné devant l'autel, on récite ſur lui le pſeaume des malédictions ; après quoi le prince & les douze chevaliers qui repréſentent J. C. & les douze apôtres, lui prononcent ou ſa ſentence de mort, ou ſa condamnation à une priſon perpétuelle, & récitent ſur lui à haute voix le pſeaume des malédictions.

Après qu'on eut obſervé ces mêmes cérémonies à l'égard des chevaliers chrétiens qui s'etoient mis au ſervice des Maures, tout le monde reprit le chemin du palais ; & Dioſebo ſe rendit à l'appartement de la princeſſe. Il chercha d'abord Stéphanie, & la ſaluant avec le plus profond reſpect : c'eſt à vous-même que je m'adreſſe, lui dit-il, pour obtenir la faveur d'être reçu à votre ſervice, & les

arrhes de mon engagement que la princesse n'a pas voulu vous permettre de m'accorder. Maintenant qu'elle n'y est point, vous ne dépendez que de vous, vous êtes persuadée de mon amour, craignez d'être condamnée comme fausse & déloyale envers l'amour, comme dépourvue de toute gentillesse, & comme digne d'être reléguée dans l'isle cruelle des pensées, où les regrets inutiles, & le vain repentir ne laissent aucun repos. Chevalier, lui répondit Stéphanie sur le même ton, je crains peu vos menaces, tous les juges seroient pour moi; votre discours est celui d'un homme qui se lasse de sa chaîne, & vous ne demandez le prix de votre service que pour chercher ensuite un autre maître.

Diofebo se préparoit à répondre & à ravir le gage que Stéphanie ne lui refusoit que malgré elle, lorsque la princesse entra dans sa chambre sans robe, avec une simple jupe de damas blanc, & même assez courte; elle avoit la tête découverte, & ses cheveux que rien ne retenoit, inondoient sa gorge & ses épaules; la chaleur étoit très-grande; & elle arrivoit du trésor avec Plaisir de ma vie. Lorsqu'elle apperçut Diofebo, elle voulut

lut se retirer ; mais le chevalier l'arrêtant : eh bien, lui dit-elle, je vous regarde comme un frere, vous êtes sans conséquence avec moi. Madame, dit Plaisir de ma vie à la princesse, voyez un peu la rougeur de Stéphanie, elle est comme la rose du moi de Mai : je jurerois que Diofebo ne s'est pas tenu à rien faire tandis que nous étions à la tour, nous pouvions attendre Stéphanie, elle avoit ici d'autres affaires ; elle a ma foi raison, & si j'avois un amant, je saurois employer mon tems tout aussi-bien que vous autres ; mais je suis une pauvre délaissée à qui personne ne dit un mot. A propos, continua-t-elle, savez-vous, seigneur Diofebo, à qui j'ai donné mon amour ? C'est à Hyppolite, au page de Tiran, mais je l'aimerois encore bien plus, s'il étoit armé chevalier. Eh bien, je vous promets, répondit Diofebo, qu'à la premiere bataille il le sera.

Ils badinerent encore quelque tems de cette sorte. Ensuite la princesse changeant de discours, dit à Diofebo : il faut que je vous l'avoue, je me sens pénétrée de douleur lorsque je parcours ce palais sans y rencontrer Tiran ; que sa vue me donneroit de joie ! mais ce bon-

heur m'eſt interdit, il faut me contenter de penſer, que tandis qu'il eſt abſent il ſe couvre de gloire, & juſtifie l'amour que j'ai pour lui. On ne parle que de ſa magnificence, & de ſa libéralité, mais comme j'ai penſé que ne poſſédant rien en ce pays, il pouvoit ne ſe pas trouver toujours en état de ſuivre la nobleſſe de ſes ſentimens; je veux lui tenir lieu de pere, de mere, de ſœur & de fille, en même-tems que de maîtreſſe & d'épouſe; j'ai crû que c'étoit à moi d'y pourvoir. Vous lui porterez de ma part une demi-charge d'or. Nous venons, Plaiſir de ma vie & moi, de la tour, pour mettre cette ſomme dans des ſacs. Envoyez-là chercher pendant le ſouper, une de nous trois vous la remettra. Dites à Tiran qu'il ne l'épargne pas, qu'il ſonge que ma gloire eſt attachée à la ſienne. Quand cet argent ſera dépenſé, je lui en envoyerai d'autre. Si je n'avois d'autre moyen pour le ſecourir lui ou les ſiens, que de travailler de mes mains, je m'y réduirois avec joie, je lui donnerois juſqu'à mon ſang.

Dioſebo ſurpris & touché d'entendre parler la princeſſe avec tant d'amour, l'aſſura qu'il n'avoit point de termes

assez forts pour exprimer la joie que ces paroles lui causoient. Si quelqu'un peut mériter ces sentimens, continua-t-il, c'est l'amoureux Tiran, mais permettez-moi au nom de cet amant, comme son parent, comme son ami, comme celui qui vous parle en son nom & au nom de tous les siens, permettez qu'en signe de dépendance je baise vos mains & vos pieds. Alors Stéphanie emportée par son amour : ah, madame, dit-elle, en adressant la parole à la princesse, que je suis jalouse de ce que vous faites pour votre chevalier, que ne m'est-il permis du moins de suivre le mien ! Si votre altesse l'approuvoit, tout ce que l'on en pourroit dire me toucheroit peu, du moins je ferai tout ce que je puis faire pour lui. En même-tems elle se leva & alla écrire dans l'autre chambre un billet qu'elle fourra dans son sein ; après quoi elle revint trouver la princesse.

Pendant l'absence de Stéphanie, Diofebo conjura Carmésine de lui permettre de la baiser à son retour ; mais la princesse ne voulut jamais y consentir. Le chevalier au désespoir de ses refus, lui dit, qu'elle ne le traitoit pas en frere, ni en homme qui lui étoit assez attaché

dour ſacrifier mille vies au moindre de ſes deſirs ; que jamais il ne s'acquitteroit d'aucune de ſes commiſſions pour Tiran, & que dès qu'il ſeroit arrivé au camp, il prendroit congé de lui & retourneroit dans ſes terres. Dans ce moment l'empereur entra ſuivi du Connétable, & prenant Dioſebo par la main, il les promena pendant quelque tems dans le palais, en les priant de partir inceſſamment, & leur donna les ordres qu'il crut convenables.

Lorſqu'ils furent ſortis de chez la princeſſe, elle reſta fort inquiette. Que je ſuis malheureuſe, s'écria-t-elle, d'avoir mis Dioſebo dans une furieuſe colere ! Il ne voudra jamais me rendre ſervice, & j'aurai fâché tous les Français. Ma chere Stéphanie, ajouta-t-elle, il faudra l'adoucir en ma faveur. Stéphanie lui répondit qu'elle y conſentoit. Plaiſir de ma vie prenant la parole : mais auſſi, madame, vous êtes bien étrange, lui dit-elle : comment ! en tems de guerre vous ne ſavez pas mieux ménager l'amitié des chevaliers ? Ils ſacrifient leurs biens & leurs vies pour le ſervice de V. A. & de l'empire, & pour un ſimple baiſer, vous faites tant de façons ? Après tout,

qu'est-ce qu'un baiser ? En France c'est comme se toucher dans la main. Et quand ce seroit vous qu'il voudroit baiser, quand même il voudroit aller plus loin, il faudroit bien en passer par-là. Madame, madame, en tems de guerre on a besoin de chevaliers, il ne faut pas les effaroucher ; après la paix, nous ferons les difficiles. La princesse pressant toujours Stéphanie d'aller trouver Diofebo qui étoit dans la chambre de l'empereur. Madame, lui dit, Plaisir de ma vie, il seroit plus sûr d'y aller vous même sous prétexte de dire quelque chose à l'empereur.

La princesse suivit ce conseil, & après s'être entretenue quelque tems avec l'empereur, elle prit Diofebo par la main, & le pria de n'être plus faché contr'elle. Le chevalier la ramenant dans sa chambre, lui répondit, qu'il avoit toujours été sensible à ce qui pouvoit l'intéresser ; mais qu'enfin il falloit un baiser de Stéphanie ou son congé. Eh bien, lui dit le princesse, il faut donc vous permettre de le prendre ce baiser si desiré ; si pourtant vous aviez voulu attendre le retour de celui que j'aime, il me semble que tout auroit été dans les regles. Diofebo, sans lui répondre, se jeta à ses genoux &

lui baisa la main : se relevant ensuite légerement, il s'approcha de Stéphanie, & la baisa trois fois sur la bouche en mémoire de la très-sainte trinité. Alors Stéphanie prenant la parole : puisque je suis autorisée par la permission de ma maîtresse, vous méritez quelque chose de plus qu'un simple baiser : chevalier, je vous rends maître de ma personne, mais de la ceinture en haut. Diofebo fut prompt à se servir de ses droits ; après avoir baisé & touché sa gorge, il voulut porter ses mains jusqu'où il leur étoit permis d'aller, le papier qu'il y trouva & qu'il crut une lettre d'un rival, éteignit toute son ardeur ; il demeura glacé en le retirant : lisez, lisez, seigneur Diofebo, dit Stéphanie, lisez & voyez le fondement de vos soupçons. La princesse prenant le billet des mains du chevalier, y lut ce qui suit.

Me trouvant absolument maîtresse de ma personne, sans être soumise à d'autres loix que celles de l'honneur, je déclare, moi Stéphanie de Macédoine, fille du grand prince Robert, duc de ce pays, que de ma pleine volonté, sans être contrainte, ni gênée par qui que ce soit, en présence de Dieu, & sur les saints évan-

giles ; je vous promets, à vous Diofebo de Montalto, de vous prendre à seigneur & mari, vous abandonnant mon corps sans aucune réserve. En conséquence de ce mariage, je vous donne dès-à-présent le duché de Macédoine & toutes ses dépendances, avec cent mille ducats vénitiens, trois mille marcs d'argent travaillé, des meubles & des pierreries : le tout estimé par l'empereur & son conseil sacré, quatre-vingt trois mille ducats, & moi, que j'estime encore davantage. Si jamais je revenois contre cet écrit, je veux être regardée comme une faussaire, & ne pouvoir jouir d'aucune des loix de l'empire. Je renonce à tout droit de chevalerie, & je consens que jamais chevalier ne puisse prendre les armes pour moi. Et pour plus grande sûreté, je signe de mon propre sang.

Stéphanie n'étoit point fille de ce duc de Macédoine, qui étoit alors à l'armée. Son pere étoit un grand prince & très-brave chevalier, fort riche & cousin germain de l'empereur. Il n'avoit laissé en mourant que cette fille, à laquelle il avoit ordonné par son testament, qu'on remit son duché de Macédoine à l'âge de quatorze ans. Sa mere avoit été nommée sa

tutrice avec l'empereur ; & pour avoir des enfans, elle avoit épousé le comte d'Albi, qui prit depuis le titre de duc de Macédoine. Stéphanie avoit alors quinze ans accomplis.

La nuit étant venue, & tout étant disposé pour le départ, Diofebo, le plus content des hommes, envoya à l'heure du souper chercher l'argent dont la princesse lui avoit parlé. Cependant tandis que ceux de sa suite etoient occupés à s'armer, il retourna au palais pour prendre congé de l'empereur & de toutes les dames, surtout de Stéphanie, qu'il pria de se souvenir de lui pendant son absence. Mon cher Diofebo, lui dit-elle, le bien de ce monde ne consiste que dans la foi. Ne savez-vous pas qu'on lit dans l'évangile : bienheureux ceux qui ne me verront pas, & qui croiront. Vous me voyez, & vous ne me croyez pas. Soyez persuadé que je vous aime plus que tout ce qui est au monde. En même-tems elle le baisa plusieurs fois en présence de la princesse & de Plaisir de ma vie. Leurs larmes se mêlerent, & leurs adieux furent touchans. Lorsqu'ils fut sur l'escalier, Stéphanie courut après lui, & lui dit : je vous donne cette chaîne d'or que je porte

au cou, pour vous faire ſouvenir de moi. Pour moi, s'il y avoit mille heures dans la journée, je penſerois continuellement à vous. A ces mots elle le baiſa encore une fois, & ils ſe ſéparerent. Delà Diofebo ſe rendit à ſon logement, fit charger ſes bagages, & partit à deux heures de nuit, accompagné du Connétable. Tiran fut charmé de les revoir. Diofebo lui rendit compte de tout ce qui lui étoit arrivé, & lui remit l'argent que la princeſſe lui envoyoit. Ils le peſerent, & trouverent en ducats deux cent quarante livres d'or.

Cependant depuis le départ du Connétable & de Diofebo, les Turcs fort fâchés des deux pertes qu'ils avoient faites, & qui ſe montoient à cent mille hommes, tués ou faits priſonniers, tinrent conſeil ſur les moyens de faire périr Tiran, & réſolurent que le roi d'Egypte l'attaqueroit, parce que c'étoit un très-bon chevalier, & le meilleur qu'il y eût dans l'armée des Maures. Ce prince ouvrit lui-même cet avis. Si ce général vit encore long-tems, dit-il, nous ſommes perdus ſans reſſource, & nous n'avons d'autre moyen de nous en défaire, que celui que je vous propoſe. Permettez-

moi de lui offrir le combat à toute outrance. Ne doutez point qu'il ne l'accepte ; car il est brave chevalier. Alors au cas que j'aie l'avantage, je le tuerai ; mais s'il arrivoit qu'il fût le plus fort, accablez-le de traits & faites-le périr, lui & tous ceux qui l'accompagneront. Le conseil approuva la proposition du roi. Il entre dans sa tente pour méditer la lettre qu'il vouloit écrire, & la fit ensuite tenir à Tiran par un trompette. Elle étoit conçue en ces termes.

Agémanar, par la permission de Dieu roi d'Egypte, & vainqueur de trois rois en combat singulier ; savoir, des rois de Sezza, de Brugia, & du furieux roi de Tremisce. A toi, Tiran le Blanc, général des Grecs. Sache que pour la gloire & l'honneur de la chevalerie, j'ai résolu d'éprouver lequel de nous deux aura l'avantage sur l'autre. J'ai vu que par-dessus tes armes tu portes un habillement de femme, & je juge sans peine que tu es amoureux. J'ai fait en présence de ma dame un vœu, que je compte accomplir en ta personne. J'ai promis à la sainte maison de la Mecque, où repose le corps de notre grand prophéte Mahomet, de me battre à outrance contre un roi, ou

fils de roi, ou le meilleur général des chrétiens, le tout pour l'honneur de ma dame. Je te propose donc le combat, pour accomplir mon vœu. Si tu as la hardiesse de l'accepter, je te tuerai après t'avoir obligé de convenir que la dame que je sers surpasse la tienne en beauté & en mérite, ainsi qu'en naissance, & je lui ferai présent de ta tête. Je souhaite que tu aie le courage d'accepter ce défi, & que tu essaie par-là de te laver du reproche honteux que l'on peut faire à ton honneur, & que tout bon chevalier doit éviter; c'est d'avoir attaqué deux fois notre camp par trahison. Je te combattrai soutenant notre bon droit, corps à corps, à pied & à cheval, selon que tu choisiras pour ton avantage, & en présence des juges, dont nous conviendrons. Le combat ne finira qu'avec la vie de l'un ou de l'autre. Fait à notre camp de la Rive Orientale le premier jour de la lune; & je signe.

Lorsque Tiran eut lû cette lettre, il assembla tous les chevaliers du camp, & leur demanda conseil sur le parti qu'il devoit prendre. Le duc de Macédoine parla le premier, & dit, qu'il devoit répondre sur le même ton qu'on lui

écrivoit ; que cette lettre contenoit deux chefs ; l'un celui de la dame ; & l'autre la trahison, dont on le taxoit. Il est amoureux, ajouta-t-il, de la fille du grand turc, qu'on dit être fort belle, & doit même l'épouser après la fin de cette guerre. C'est à vous de voir si la dame que vous aimez en votre pays est considérable ; car vous ne devez point accepter le combat, si la justice n'est pas de votre côté. Seigneur, dit Tiran, j'aime dans mon pays une veuve ; ainsi je ne puis pas dire qu'elle soit fille. Je l'aime pour l'épouser ; & je crois qu'elle a de l'amour pour moi. Elle m'a donné cette chemise ; & depuis que je suis séparé d'elle, je l'ai toujours portée dans les affaires où je me suis trouvé.

Le duc de Pera prenant alors la parole, dit que tout ce que Tiran alléguoit n'étoit pas suffisant, pour mettre la justice de son côté : Mais voici, continua-t-il, ce que je vous conseille. C'est de vous imaginer que vous êtes amoureux de notre princesse. Par ce moyen vous serez en tout supérieur à votre ennemi ; car je ne crois pas qu'elle ait sa pareille au monde. Je craindrois, repartit Tiran, que l'empereur ne fut offensé

d'une pareille hardiesse. Comment voudriez-vous, dit le duc de Sinopoli, qu'il s'offensât d'une chose, qui se fait pour la justice, & sans aucune mauvaise intention ? Je suis au contraire fort persuadé, qu'il en sera très-content. Je veux, reprit le général, qu'il ait la bonté d'y consentir ; mais que pensera la princesse ? Croyez-vous qu'elle me pardonne cette témérité ? C'est une princesse d'un si grand mérite, ajouta le duc de Cassandrie, que contente d'être aimée des grands & des petits, elle saura distinguer le motif qui vous aura déterminé ; & je ne doute pas même qu'elle ne s'en glorifie. Tous les autres seigneurs furent du même avis ; & Tiran les ayant prié de le signer, dépêcha son secretaire à l'empereur, pour l'informer de ce qui se passoit. Ensuite il passa dans sa tente, & fit au roi d'Egypte la réponse suivante.

La vérité se découvre, malgré les soins qu'on prend pour établir le mensonge. C'est pourquoi moi Tiran le Blanc, général de l'empereur de Constantinople, le vainqueur, & le destructeur des troupes du grand sultan de Babylone, & de celles du grand Turc. A toi, roi d'Egypte. Je te mande que j'ai reçu la let-

tre qu'un trompette m'a remise de ta part, dans laquelle tu dis avoir vu une parure de demoiselle par-dessus mes armes, & que pour accomplir un vœu que tu as fait, tu me proposes le combat à toute outrance, & soutiens que la dame que tu sers, est plus belle que la mienne. Premierement je dirai, que ce vœu sera tort à ton honneur, & que tu aurois beaucoup mieux fait de t'engager à passer dix ans à la Mecque pour faire pénitence de tes péchés, qui sont énormes devant Dieu, & devant les hommes; parce que rien n'est plus vrai, que la dame, dont je me déclare le serviteur, est la plus belle, la plus vertueuse, & du plus haut rang qui soit dans le monde. Je sai que tu aimes la fille du grand Turc; & moi j'adore celle du grand empereur que je sers. Elle a tous les avantages possibles sur la tienne, qui ne seroit pas capable de la déchausser. Tu me reproches encore d'avoir eu deux avantages sur vos troupes par trahison. A cela je réponds, que l'empereur de Rome a ordonné, que lorsqu'on étoit qualifié de traître, on devoit en donner le démenti. Je te le donne donc, d'autant mieux que tu n'as pas dit un seul mot de vérité, & que tout ce que j'ai fait

ne peut être blâmé par les chevaliers instruits, & par les dames d'honneur, & que je n'ai suivi que ce que la chevalerie permet en de semblables occasions. Si je me conduis mieux que vous, quel reproche pouvez-vous me faire? Je te jure par cet écrit, & je te donne parole, moi Tiran le Blanc, au nom de Dieu & de sa très-sainte mere, pour défendre la vérité, mon honneur & ma réputation, d'accepter le combat que tu me proposes. Mais d'accord sur ce point, comment convenir entre nous du juge que nous choisirons? Ce ne peut être ton roi, ni mon empereur, auxquels nous avons promis fidélité. Pour remédier à cet inconvenient, voici ce que j'imagine. Tout le monde sait que je suis venu attaquer votre armée, pendant que vous teniez assiégé le grand duc de Macédoine, & que je vous ai battus. Vous êtes venus me trouver ensuite, & j'ai acquis le même honneur. Ainsi à présent c'est à vous à retourner à vous. Je promets donc à Dieu, & à la dame que je sers, aussibien qu'à l'honneur de la chevalerie, que le vingt du mois j'irai vous attaquer avec le plus de troupes qu'il me sera possible. Je déclare même, que ce sera à

la tête de votre camp de la plage orientale. Pour lors tu pourras te ſatisfaire, & tu ne m'accuſeras d'aucune trahiſon. J'ai remis cette lettre au trompette que tu m'as envoyé. Elle eſt écrite de ma main, & cachetée de mon cachet. Fait au camp de Traſimene le cinq Août.

Tiran montra cette lettre aux généraux, qui l'approuverent ; après quoi il la remit au trompette du roi d'Egypte, qui lui fit préſent d'une jacquette garnie de plaques d'argent, en le priant de conduire avec lui un roi d'armes, qu'il envoyoit au ſultan. Ils partirent, & arriverent au camp des Turcs, où le roi d'armes fit entendre au prince infidele, qu'il ſouhaitoit lui parler en préſence de tous les rois, & des autres ſeigneurs de ſon armée. Ce prince les fit aſſembler ſur le champ ; & le roi d'armes adreſſant la parole au ſultan : Le général de l'empire grec, qui repréſente la perſonne de l'empereur, lui dit-il, vous fait ſavoir par ma bouche, que, ſuivant la pratique des armes, vous ne devez porter aucunes banniere, puiſque vous les avez perdues, ayant été vaincu deux fois, & que vous ne pouvez garder qu'un étendart. Je viens donc vous avertir des regles de la cheva-

lerie. Si vous y manquez, notre général usera du droit qu'elles lui donnent. Il vous fera peindre sur un écu, avec toute la noblesse dont vous êtes environné, & non-seulement dans son camp, mais dans toutes les villes, il vous fera traîner à la queue d'un cheval. Avant que vous receviez un tel affront, je viens vous donner cet avis afin qu'en ma présence vous ôtiez toutes vos bannieres. Que maudit soit celui qui a fait une semblable loi, s'écria le sultan ! Mais puisque les loix des armes l'ordonnent ainsi, ajouta-t-il, il faut s'y soumettre. Alors il fit plier toutes les bannieres, & ne conserva que les étendarts.

Le roi d'armes s'adressant ensuite au roi d'Egypte : Mon général, lui dit-il, a fait réponse à la lettre que vous avez écrite ; mais il vous prie de vouloir bien lui mander, quelle soubreveste vous porterez le jour de la bataille, afin que dans la mêlée il puisse vous reconnoître. Mon ami, répondit le roi d'Egypte, tu lui diras de ma part, que j'aurois fort souhaité que nous nous fussions battus seul à seul ; mais quoiqu'il refuse d'accepter ce que je lui ai proposé, je veux bien répondre à sa demande. Le jour du

combat j'aurai une jupe cramoisi, que ma belle dame a portée ; sur la tête une aigle d'or, & cette aigle sera surmontée d'une petite banderole, sur laquelle cette beauté sera peinte. Si je puis le reconnoître, je lui ferai confesser tout ce que j'ai avancé dans ma lettre ; après quoi je le tuerai. Après cette réponse le roi d'armes revint au camp des chrétiens ; & ayant rendu compte à Tiran de tout ce qui s'étoit passé de part & d'autre, on se prépara à la bataille.

L'empereur attendoit avec impatience des nouvelles de son armée, lorsqu'on découvrit en mer six vaisseaux, qui arrivoient à pleine voile vers Constantinople. Ce prince apprit avec plaisir, qu'ils venoient de Sicile, & qu'ils portoient sept mille hommes, & beaucoup de chevaux, que le nouveau roi de Sicile lui envoyoit. Voici quelle fut la raison de ce secours.

On a vu que le vieux roi de Sicile avoit un fils aîné, qui avoit épousé une princesse du sang de France. Ce jeune prince étoit fort aimabe, aussi son beau-pere l'aimoit infiniment, & n'avoit jamais voulut permettre qu'il s'éloignât de la cour. Il en tomba malade de chagrin, &

mourut. Le roi de Sicile ſon pere ſentit d'autant plus vivement cette perte, que ſon ſecond fils qui étoit entré dans un monaſtere, ne put jamais ſe réſoudre à quitter l'habit religieux, pour hériter de ſes états. Il en conçut une douleur ſi vive, qu'il ſe donna de la tête contre le bois de ſon lit, & ſe bleſſa ſi conſidérablement, qu'il en mourut, laiſſant ſon royaume à ſa fille, que Philippe avoit épouſée. Dès que ce prince ſe vit ſur le trône, il ſe ſouvint des obligations qu'il avoit à Tiran, & réſolut d'aller à ſon ſecours, avec le plus de troupes qu'il lui ſeroit poſſible. La reine ſon épouſe étoit alors enceinte, & mit inutilement tout en œuvre pour le détourner de ce deſſein. Elle obtint ſeulement, qu'il ne feroit point le voyage cette année. Il ſe contenta donc de faire partir le duc de Meſſine, à la tête de cinq mille hommes de cavalerie & d'infanterie. Par amitié pour Tiran, la reine joignit encore à ces troupes deux mille hommes, dont elle donna le commandement au ſeigneur de la Pantelerie.

Le premier homme qu'ils rencontrerent, en mettant pied à terre, fut le ſecretaire que Tiran avoit dépêché vers

l'empereur. Le duc de Messine le reconnut d'abord, pour l'avoir vu au service du général ; & l'ayant arrêté : chevalier, lui dit-il, apprenez-moi, je vous conjure, des nouvelles de ce fameux Tiran le Blanc qui possede toutes les vertus. Quelle ville habite-il ? Où est-ce général des Grecs ? Vous le trouverez dans son camp, répondit le secretaire. Il n'y a que peu de jours que je l'ai laissé en présence des Turcs, sur les bords du Transimene. Comment y passe-t-on le tems, lui dit le seigneur de la Pantelerie ? Y a-t-on bonne compagnie ? Sans doute, répartit le secretaire. Tout le monde y est bien reçu & bien traité : On y fait tout ce que l'on veut. On y joue, on y danse, on parle de guerre : les instrumens s'y font entendre ; enfin, tous les plaisirs se trouvent réunis chez notre général, qui craint Dieu plus que personne au monde, & qui ne fait craindre que lui.

A ces mots le secretaire le quitta pour monter au palais, où il trouva l'empereur qui finissoit son dîner. Ce prince lui demanda avec empressement, si l'on ne manquoit de rien au camp. Seigneur, tout y est en abondance : il ne nous

manque que de l'amour, répondit le ſecretaire, ſans en dire davantage. Quand l'empereur fut ſeul avec la princeſſe, il lui rendit ſéparément diverſes lettres dont il étoit chargé. La premiere fut celle du roi d'Egypte ; enſuite il lui remit l'avis des généraux, au ſujet des conditions du combat. Après que l'empereur l'eut lue, il ſe tourna du côté de ſa fille : Savez-vous ce que l'on me mande, dit-il, on veut au camp que Tiran ſoit amoureux de vous. Ce diſcours rendit la princeſſe plus vermeille qu'une roſe, & ſon trouble l'obligea de garder quelque tems le ſilence. Lorſqu'elle en fut un peu remiſe, elle lui dit : ſeigneur, pourveu que vos chevaliers ſoient vainqueurs de vos ennemis, je leur pardonnerai leur amour. Quant à Tiran, vous ſavez quels ennemis lui ont fait les grands ſervices qu'il vous a rendus, & vous devez être en garde contre leur calomnie, & ne pas les en croire ſans examen ; ſurtout dans des choſes qui intereſſent votre honneur. Ma fille, reprit l'empereur, lis la lettre qu'ils m'écrivent, & tu verras qu'il ne s'agit pas de ce que tu penſes. La princeſſe ayant lu la lettre, la rendit à l'empereur, & s'approchant de Sté-

phanie : Jamais je n'ai eu tant de frayeur, lui dit-elle, tout mon ſang s'eſt glacé dans mes veines, j'ai cru tout découvert, & qu'on alloit me faire un crime de l'argent que j'ai envoyé à Tiran. Eh bien, madame, dit Stéphanie, eſt-ce là un ſi grand mal ; & ne pouviez-vous pas vous excuſer par votre intention ? Ne devez-vous pas aider les amis & les ſerviteurs de votre pere ?

Dans ce moment les barons de Sicile entrerent, & firent la révérence à l'empereur, qui les reçut à merveille. Ils lui apprirent le ſujet de leur arrivée & lui remirent les anciens traités de paix qu'ils venoient renouveller. Ce prince les reçut, & confirma tout ce qu'ils contenoient. Enſuite il ſortit, & laiſſa ces ſeigneurs avec l'impératrice & la princeſſe, après avoir commandé qu'on leur donnât de bons logemens, & qu'on leur fournît tout ce qui leur étoit néceſſaire.

Tous ces chevaliers nouveaux-venus étoient dans l'admiration de la grande beauté de Carméſine. Le ſeigneur de la Pantelerie ſurtout ne pouvant ſe laſſer de la regarder : Je reconnois, dit-il, madame, que la nature ne peut rien faire de plus beau que vous ; & je juge aiſé-

ment en vous voyant, du bonheur des saints dans le paradis, dont il est parlé dans l'écriture. C'est ce qui fait dire au Psalmiste, en s'adressant à J. C, seigneur, celui qui est devant vous, ne trouve pas mille ans d'une plus longue durée que le jour d'hier. Je crois donc pour moi, madame, que si je devois vous voir toute ma vie, j'éprouverois le même sort. Le bruit de la beauté de V. A. s'est répandu dans notre pays; & vous nous animés du desir de la guerre. Mais ce que je vois est encore mille fois au-dessus du récit; & je ne doute point que vous ne puissiez vous faire passer pour une déesse.

Il en étoit à cet endroit de sa harangue, qu'il auroit saus doute poussée plus loin, lorsque l'empereur rentra. Ainsi la princesse évita la réponse, d'autant plus que le bonhomme se mit à leur parler de guerre. Quelque tems après, le duc de Messine se retira avec toute sa suite au logement qu'on leur avoit préparé, & l'empereur s'adressant à ceux qui étoient présens: Avez-vous jamais lu dans aucunes chroniques, leur dit-il, avez vous jamais oui dire que le général d'un prince ait reçu de ses parens, ou de ses amis des secours de troupes, qui vins-

ſent ſervir le prince ſans ſolde ? C'eſt pourtant ce qui m'arrive aujourd'hui. Voilà plus de dix mille hommes qui me viennent ſervir à leurs propres frais, uniquement pour l'amour de mon général. Je dois lui en marquer ma reconnoiſſance, & je veux aller moi-même au camp être témoin de ſes exploits, & prévenir les complots des ennemis de ſa gloire; & ſur le champ il donna ordre de préparer tout pour le lendemain. Eh quoi, ſeigneur, dit l'impératrice! vous irez ainſi ſans eſcorte avec votre ſeule maiſon ? madame, répondit l'empereur, j'aurai avec moi les troupes de Sicile.

La nuit ſuivante Stéphanie alla éveiller la princeſſe, & lui dit : madame, j'ai vu Diofebo en ſonge, qui me diſoit : O ma chere Stéphanie, que nous ſommes heureux Tiran & moi, de ce que vous êtes venues nous voir! votre préſence nous aſſure la victoire. Cette idée m'a réveillée, & je viens vous dire, que ſi vous m'en croyez nous profiterons de cette occaſion, pour donner une preuve de notre amour à nos amans, & pour faire ceſſer l'abſcence qui nous prive de leur vue; propoſez à l'empereur de vous mener avec lui. Donne-moi ma chemiſe,

lui

lui dit vivement la princeſſe, & laiſſe-moi faire. Elle fut habillée & coëffée en un inſtant ; & paſſant dans la chambre de l'empereur, qui n'étoit pas encore levé : Mon pere, lui dit-elle, vous ſavez que les filles ont toujours peur lorſqu'elles entendent parler de guerre. Cependant je vous ſupplie de me permettre de vous ſuivre ; je vous demande cette grace pour deux raiſons. La premiere, eſt le deſir que j'ai de ne point vous abandonner, non-ſeulement parce que je vous aime plus que qui que ce ſoit au monde, mais encore à cauſe de votre âge. Car enfin, ſi par malheur vous tombiez malade, je vous garderois d'autant mieux, que je connois votre tempérament. La ſeconde raiſon eſt, que ſuivant l'ordre de la nature, quoique les choſes arrivent quelquefois autrement, ceux qui naiſſent les premiers doivent mourir de même ; enſorte que ſi j'accompagne V. M. je verrai & j'apprendrai quelque choſe de la guerre, ce qui pourroit me ſervir à l'avenir, & m'empêcher de la redouter.

L'empereur fut d'abord ſurpris du diſcours de la princeſſe. Ma chere fille, lui dit-il, je ſuis très-convaincu de l'amitié & de l'attachement que vous avez

pour moi ; mais il n'est point ordinaire de voir aller les filles à la guerre. Cette démarche est toujours dangereuse, & vous êtes si jeune, que la vue des ennemis vous causeroit peut-être de fâcheuses impressions. Ne craignez rien, reprit la princesse, la douleur de me séparer de vous me seroit beaucoup plus sensible, que tout ce que j'aurois à redouter en votre compagnie ; & puisque je ne vous ai point abandonné dans vos malheurs, trouvez bon que je vous accompagne dans la prospérité, jusqu'au dernier moment de votre vie. Eh bien, ma fille, j'y consens, dit l'empereur, puisque vous le souhaitez si fort. Voyez votre mere, pour savoir d'elle ce qu'elle aimera le mieux, ou de rester ici, ou de me suivre, & tenez-vous prête à partir, car je compte me mettre en chemin incessamment. La princesse courut chez l'impératrice, qui lui dit que pour rien au monde elle n'iroit à l'armée ; que la seule vue du duc de Macédoine, & celle des lieux où son fils avoit été tué, la feroit mourir de douleur.

Aussi-tôt que cette résolution fut prise, la princesse envoya chercher les plus habiles orfévres de la ville, & se fit faire

une cuirasse légere, avec les brassards & les gantelets mi-partis d'or & d'argent : Le casque étoit un simple morion d'argent pur, il étoit surmonté de la couronne qu'elle portoit ordinairement. Elle demanda à son pere le commandement des troupes que la reine de Sicile envoyoit à Tiran. Le jour du départ elle se mit à la tête de cette troupe, couverte de sa riche armure par-dessus une casaque, mi-partie de même argent & or. Elle montoit un grand cheval blanc comme la neige, & tenoit à la main un bâton de commandant. Elle étoit accompagnée de soixante demoiselles les plus belles de la cour. Elle donna à Stéphanie la charge de connétable, celle de maréchal de camp à Salandro fille du duc de Pera; Contesina eut celle de grand prévôt; Plaisir de ma vie portoit l'étendart, sur lequel étoit peinte l'herbe nommée *l'amour vaut*, avec cette devise, *mais non pour moi* : Eliséo portoit la grande banniere; la veuve Reposée étoit le capitaine des portes de la chambre; elles marcherent en bon ordre jusqu'à la vue des tentes de Tiran; mais en y arrivant, elles n'y trouverent que des malades, des valets & d'autres

gens inutiles que le général y avoit laissés. Il en étoit sorti dès le dix-neuvieme du mois, au milieu de la nuit, & l'empereur n'y arriva qne le lendemain matin sur les neuf heures. Sur le champ il en fit donner avis au seigneur de Malvoisin, qui se rendit aussi-tôt au camp, l'instruisit des mouvemens du général, & lui proposa de venir au château où il seroit plus commodément, & plus surement. L'empereur suivit ce conseil, & les troupes siciliennes se camperent le long du fleuve. En même-tems Malvoisin détacha un de ses gens pour apprendre à Tiran l'arrivée de l'empereur, de la princesse & des troupes de Sicile. Le général s'étoit campé à la tête du Vallon nommé Espinosa. Cette nouvelle le remplit de joie, mais il ne la dit qu'au seul Diofebo, il craignoit que s'il la répandoit dans l'armée, une partie des officiers ne quittassent leurs postes pour aller faire leur cour. Il avoit tout disposé pour marcher aux ennemis. Un peu avant le jour l'armée se mit en marche. Diofebo conduisoit l'infanterie, accompagné de 400. lances avec les chevaux bardés. Tiran ne lui donna pour tout ordre, que celui de demeurer derriere une colline hérissée de

roches à une lieue du camp des Turcs, & de ne faire aucun mouvement, quoiqu'il pût arriver, quand même la bataille seroit perdue, qu'il n'en reçut l'ordre; il prit même son serment pour s'assurer davantage de son obéissance.

Le général continua sa marche avec le reste de l'armée, sans avoir à sa suite un seul homme d'infanterie, pas même un page; car il avoit donné l'ordre de chevalerie à Hyppolite. Enfin au point du jour il arriva à une portée de trait du camp ennemi, non du côté des retranchemens, mais par le flanc, dans une plaine absolument rase. Le duc de Sinopoli conduisoit un aîle de son armée; le duc de Pera avoit le commandement de l'autre, & les bannieres de l'empereur occupoient le centre. Les Turcs de leur côté qui avoient passé la nuit sous les armes parurent en bataille. Au premier rang étoient les lanciers, dont tout le front étoit couvert de pavois, & de chevaux de frise; derriere eux étoient les archers & les gens de trait; à quelque distance d'eux marchoient les chrétiens à solde du grand Turc, armés de toutes pieces, avec de grands pannaches sur leurs casques, & leurs chevaux bar-

dés. Les Turcs faisoient l'arriere-garde avec plus de quatre cents machines de guerre.

Telle étoit la disposition des deux armées, lorsque le roi d'Egypte manda à Tiran par un trompette, qui le remercioit de lui avoir tenu parole, & qu'en témoignage de sa victoire, il feroit faire une statue d'or, qu'il placeroit sur une des principales portes de Constantinople. Tiran lui fit réponse, qu'il ne l'éviteroit pas, mais qu'il pourroit bien arriver qu'il eût de regret de cette bataille. Cependant il donnoit ses ordres aux principaux chefs, & les instruisoit du mouvement qu'ils devoient faire pour obliger l'armée infidelle à rompre ses rangs, & à se débander. Enfin les Turcs donnerent le signal, & toutes leurs troupes s'ébranlerent.

Le général portoit ce jour-là une petite hache attachée à son bras avec un cordon de soie, & à sa main une petite banniere, avec laquelle il donna le signal de son côté. Dans le moment le duc de Pera, qui commandoit l'aîle droite, faisant un quart de conversion, se replia avec toute sa troupe sur le centre où étoit la banniere de l'empereur,

tournant le dos aux ennemis, mais marchant ſerré au petit pas, & en bon ordre. Le duc de Sinopoli fit le même mouvement à l'aîle gauche ; lorſqu'ils furent tout-à-fait repliez le long du corps de bataille, alors ils ſe mirent au galop, mais ſans perdre leurs rangs, & poufferent vers la colline où étoit embuſqué Diofebo avec toute l'infanterie. A la vue de ce dernier mouvement les Turcs s'écrierent : les voilà qui prennent la fuite, ils ſont à nous. En même tems l'infanterie abandonna ſes rangs, jetant ſes lances, ſes piques, ſes boucliers & ſes arbalêttes, pour ſe mettre à la pourſuite des chrétiens. La cavalerie de ſon côté ſe débanda après eux, & ceux qui avoient des chevaux bardés, ſe défaiſoient de leurs bardes pour courir après ceux qu'ils regardoient déja comme vaincus. L'empereur qui du haut de la tour du château de Molvoiſin, étoit témoin de tout ce qui ſe paſſoit, ne douta pas un moment que ſon armée ne fut en fuite, & la bataille perdue.

Le général ſe retournoit cependant de tems en tems pour examiner la contenance des infideles. Il les vit tous épars dans la campagne, courant ſans armes

& uniquement occupés du desir de joindre les chrétiens. Lorsque Tiran vit que les ennemis s'étoient tout-à-fait rompus, & qu'ils s'étoient avancés au-delà de l'embuscade où Diofebo étoit posté, alors il leva la banniere qu'il portoit à la main, & dans le moment toute l'armée s'arrêta. Chaque escadron se sépara à la longueur d'un jet de pierre, & en un instant Tiran présenta un front large & étendu à l'ennemi. Ce mouvement subit étonna les Turcs, qui commencerent à s'appercevoir de leur erreur. Cependant le général ordonna au duc de Pera d'attaquer le premier, ce qu'il fit, en se jetant avec une extrême valeur au milieu des infideles, suivi du marquis de St. George son frere. L'escadron du duc de Sinopoli donna ensuite. Enfin les deux armées se mêlerent, & le carnage devint épouvantable.

Tiran armé de sa petite hache ne donnoit aucun coup qui ne fût mortel. Il étoit partout, & toujours exposé aux plus grands dangers. Le roi d'Egypte le reconnut, moins à ses armes qu'aux grands coups qu'il portoit, & se retirant un moment de la bataille avec les rois de Cappadoce & d'Afrique, il les pria de ne

penser qu'à se défaire de Tiran. En même-tems ils choisirent chacun une forte lance ; après quoi ils rentrerent dans la mêlée, & ayant joint le général, ils coururent sur lui tous trois ensemble. Mais les rois d'Egypte & de Cappadoce furent les seuls qui le toucherent. Le choc fut si violent, qu'ils renverseren t homme & cheval. A l'égard du roi d'Afrique, son coup porta sur le duc de Macédoine, qui se trouva aux côtés du général, & le perça d'outre en outre. Tiran se trouvoit dans un grand péril, il avoit la cuisse engarée sous son cheval, la foule étoit grande autour de lui, & ses armes étoient faussées en plusieurs endroits ; il vint pourtant à bout de se relever : mais le roi d'Egypte ayant pris une nouvelle lance, il courut sur lui, & lui en porta un coup, qui ayant été mal adressé, lui emporta seulement une partie de son casque : la foule le sépara, & Hyppolite voyant son maître dans cet état fit de si grands efforts pour fendre la presse, qu'il le joignit , & sautant à terre : monseigneur, lui dit-il, au nom de Dieu, montez. Mais toi, que deviendras tu ? Pourvu que je vous sauve, répondit Hyppolite, qu'importe que je

meure? La chûte du général, & le grand nombre des infideles qui combattoient en cet endroit, avoient mis quelque désordre parmi les chrétiens. Tiran jugeant que sa présence étoit nécessaire, sauta sur le cheval d'Hyppolite, & rentrant dans la mêlée, il chercha à réjoindre le roi d'Egypte, mais ce fut inutilement. Ce prince avoit été blessé par le seigneurs d'Agramont, d'un coup de lance qui lui avoit percé la cuisse, & l'avoit mis hors de combat.

L'heure de vêpres approchoit, & le combat duroit encore. Diofebo juroit cependant contre Tiran de l'inaction où il le tenoit. Il veut avoir tout l'honneur pour lui, disoit-il en lui-même, & il m'a laissé ici, comme si je n'étois bon à rien. Par dieu, j'en veux acquérir à mon tour. Allons, dit-il alors à ses troupes, ne craignons rien, & donnons droit au milieu. En même-tems il sortit de son embuscade, & vint charger en flanc les ennemis, qui furent découragés à la vue d'un si grand nombre de troupes, auquel ils ne s'attendoient pas. Le sultan étant blessé légérement, s'étoit éloigné de la mêlée; & voyant le nouveau renfort qui arrivoit aux chrétiens, il dit

à ſes gens que la fuite valoit mieux que la mort. Tiran s'apperçut que le ſultan & les ſiens ſe retiroient du combat avec leurs étendarts déployés. Il courut de ce côté, & leur donna la chaſſe mettant à mort tout ce qui ſe trouvoit ſur ſa route.

Cette bataille dura depuis le lever du ſoleil juſqu'à trois heures après midi; & jamais ſur cette plage orientale, il ne s'en étoit donné une auſſi ſanglante. La victoire fut complette pour les chrétiens, qui pendant trois lieues pourſuivirent les Turcs avec une extrême vivacité. Tiran pouvoit alors à juſte titre être nommé le roi des batailles, & le chevalier invincible. La fortune avoit toujours été favorable aux Turcs juſqu'à ſon arrivée, & ſa ſeule préſence l'avoit fait changer de parti. Enfin las de tuer, les vainqueurs arriverent fort tard davant une ville qui appartenoit au marquis de St. George, & qui portoit le nom de ſon marquiſat. Les infideles s'en étoient emparés & en avoient fait préſent au roi d'Egypte, qui dans la crainte de ce qui lui arriva dans la ſuite, l'avoit abondamment pourvue de tout ce qui étoit néceſſaire à ſa défenſe. Ce prince voyant la bataille perdue, avoit pris la fuite

comme les autres ; mais sa blessure lui causoit des douleurs si vives, qu'il fut obligé d'abandonner le sultan & de s'arrêter dans cette ville ; cet asile ne le mit pas long-tems à couvert. Tiran ayant donné ses ordres pour prendre soin des blessés, mit d'abord le siége devant la place. Dès le lendemain elle soutint quatre assauts, mais les habitans ayant livré une des portes au marquis de St. George leur seigneur, la garnison fut passée au fil de l'épée. Le roi d'Egypte y fut forcé lui-même & égorgé par le marquis de St. George qui l'avoit fait prisonnier.

Malgré un succès si éclatant, Tiran n'étoit cependant pas content. Il déclara hautement que si Diofebo eût exécuté ses ordres, il étoit sûr de tuer le sultan lui-même, & de faire tous les seigneurs de son armée prisonniers, & de regagner tout ce que les infideles avoient conquis sur l'empereur.

D'un autre côté, l'empereur passa de la douleur, où l'avoit réduit l'idée de la bataille perdue, à la joie la plus vive, lorsque le seigneur de Malvoisin lui dit, qu'un homme qu'il avoit détaché pour savoir de nouvelles du combat, venoit

de lui apprendre, que Tiran étoit à la pourſuite des ennemis. A cette nouvelle ce prince ſe mit à genoux pour rendre graces à Dieu de la victoire ; & montant à cheval ſuivi de la princeſſe, & des barons de Sicile, il ſe rendit au camp des Maures, qu'on trouva tendu dans le meilleur ordre & rempli de richeſſes infinies. L'empereur empêcha qu'il ne fût pillé, & en confia la garde aux ſeigneurs de la Pantelerie & de Malvoiſin, avec défenſes d'en rien détourner juſqu'au retour de ceux à qui il appartenoit légitimement par leur victoire. La princeſſe qui avoit accompagné l'empereur, ayant apperçu dans une tente un petit eſclave noir qui cherchoit à s'y cacher, elle y courut, & ſautant promptement à terre, elle le prit par les cheveux, & le conduiſant à l'empereur : je pourrai auſſi me vanter à notre général, lui dit-elle, de m'être comportée en brave chevaliere, & d'avoir pris un Turc juſques dans ſon camp. La grace avec laquelle la princeſſe fit cette plaiſanterie, réjouit beaucoup l'empereur.

Cependant Diofebo inſtruit de la colere de Tiran, n'oſoit paroître en ſa préſence. L'empereur n'ayant reçu aucun

message de sa part, comme dans les victoires précédentes, dit à la princesse qu'il craignoit fort que Diofebo n'eût été tué, puisqu'on ne l'avoit point vu en cette occasion. A ce discours Stéphanie ne put retenir ses larmes. L'amour lui fit imaginer alors tout ce qu'il y avoit de plus funeste, & pour sortir de cette cruelle incertitude, elle chargea un homme de confiance d'aller savoir des nouvelles du chevalier, & de lui remettre une lettre de sa part.

L'homme auquel Stéphanie avoit confié cette lettre, arriva au camp, & la remit à Diofebo, qui oublia en la voyant la colere où Tiran étoit contre lui, & courut la lui porter. A la faveur de ce passeport, il fut bien reçu. Le général fit venir le messager, de qui il apprit tout ce qui s'étoit passé dans le camp; que la princesse étoit armée, & qu'elle avoit fait un prisonnier, qu'elle gardoit avec soin, pour le lui présenter. Tiran ordonna à Diofebo d'aller à la cour. Il obéit, & se rendit sur le champ auprès de l'empereur. Le bruit de son arrivée se répandit en un instant dans le château. Toutes les demoiselles se parerent pour aller le recevoir. L'inquiétude de

Stéphanie se lisoit encore sur son visage. Elles le trouverent dans la chambre de l'empereur, faisant à ce prince le récit de la bataille, sans oublier la mort des deux rois, & les blessures que Tiran avoit reçues. A ces mots de blessures la princesse changea de couleur, & demanda avec précipitation à Diofebo, si elles étoient dangereuses. Nullement, madame, lui répondit-il, les médecins ont assuré qu'elles n'auroient aucune suite.

L'empereur demanda ensuite au chevalier, quelle pouvoit être la perte de l'une & de l'autre part. Seigneur, répondit Diofebo, je ne puis dire au juste quelle est celle des Turcs. Ce que je sai, est que le grand chemin qui conduit d'ici à la ville de St. George, est jonché de corps; que les rois de Cappadoce & d'Egypte ont été tués; que le sultan, le roi d'Afrique, le fils du grand Turc lui-même sont blessés dangereusement, & qu'ils ont laissé plus de cent mille morts sur le champ de bataille. Pour le nombre des nôtres, je pourrai le dire à V. A. parce que le général les à fait enlever, pour leur donner la sépulture. Nous avons trouvé parmi eux le duc de Macédoine percé d'un coup de lance, le

marquis de Ferrare, le duc de Babylone, & plusieurs autres, parmi lesquels se trouve le Connétable, qui est fort regretté, parce qu'il étoit bon & brave chevalier. Enfin on compte qu'il nous manque douze cent trente-quatre hommes, de notre armée. L'empereur parut touché de la mort du Connétable ; mais il étoit encore plus occupé à chercher comment il pourroit témoigner sa reconnoissance à Tiran. Diofebo pour avoir un prétexte de demeurer plus long-tems à la cour, fit semblant d'être malade, & l'empereur le fit servir avec les mêmes soins qu'on auroit pu avoir pour la princesse sa fille.

Cependant en attendant la guérison du général, ce prince voulant profiter de la consternation des ennemis, pria les barons de Sicile de l'accompagner à une expédition, pour reprendre plusieurs places, dont les Turcs s'étoient emparés. Tiran qui commençoit à se mieux porter, instruit du départ de l'empereur, prit avec lui une partie de l'armée, laissant l'autre sous les ordres du marquis de St. George, qu'il établit général pendant son absence, & marcha au château de Malvoisin, où la princesse & ses dé-

moiselles etoient demeurées sous la garde de Diosebo. Lorsqu'il en approcha, il détacha Hyppolite, qu'il avoit instruit, & l'envoya à la princesse, qui ordonna sur le champ qu'on le fit entrer. Alors il se mit à genoux ; & lui baisant la main : madame, lui dit-il, je suis envoyé à V. A. de la part de monseigneur, qui demande si elle veut lui donner sureté, & s'il pourra entrer & sortir, sans qu'il lui soit fait aucune contrainte ni violence, & il en demande un gage. Nouveau chevalier, répondit la princesse, le général ne sait-il pas que nous sommes sous ses ordres ? Nous dépendons toutes de lui ; il a tout pouvoir ici, que peut-il appréhender ? N'a-t-il pas renfermé la crainte dans le camp des Turcs ? Elle ne doit habiter que parmi eux.

A ces mots Hyppolite se leva, & courut embrasser toutes les demoiselles, sans oublier Plaisir de ma vie ; après quoi il alla rendre compte à Tiran de la réponse que la princesse lui avoit faite. Elle ne contenta point le général. Il renvoya une seconde fois Hyppolite au château, avec ordre de dire de sa part à la princesse, qu'il n'entreroit point sans un passeport écrit de sa main. Je ne

comprends rien à notre capitaine, répondit la princesse lorsqu'on vint lui faire ce nouveau message ; en quoi peut-il avoir offensé l'empereur ou moi, pour avoir besoin d'un passeport ? Pourquoi perdre ainsi le tems, lui dit Stéphanie ? Donnez-le lui, puisqu'il le demande. Voilà de l'encre & du papier. En même-tems elle écrivit le passeport & le remit à Hyppolite.

Tiran l'ayant reçu, entra dans le château, & monta dans la grande salle, où il trouva la princesse qui se leva pour le recevoir. Mais d'aussi loin qu'il l'apperçut : observez votre passeport, madame, s'écria-t-il. Mais, général, répondit la princesse, personne ne vous touche. Madame, répondit Tiran, votre altesse m'accable des chaînes les plus pesantes. Jamais prison n'a été plus forte ni plus cruelle. Eh, madame, dit la veuve Reposée ! la prison dont il parle est toute tapissée d'amour ; le deuil qu'il porte est chamarré d'espérance ; & la chemise dont il est paré témoigne le desir qu'il a d'être avec sa dame.

La princesse comprenant alors ce que Tiran avoit voulu dire, lui répondit : général, si la fortune vous a rendu pri-

ſonnier, un tems viendra que vous ſerez en liberté. En même-tems, prenant le duc de Pera d'une main, & Tiran de l'autre, elle les fit aſſeoir à ſes côtés. Ils s'entretinrent d'abord de ceux qu'ils avoient perdus à la bataille; & la converſation étant tombée enſuite ſur les conquêtes que faiſoit l'empereur. Tiran & le duc réſolurent de ſe rendre le lendemain devant une place, que ce prince attaquoit depuis trois jours, & dont il n'avoit pu ſe rendre le maître. La princeſſe proteſta, que s'ils partoient, elle les accompagneroit. Elle fit venir enſuite ſon priſonnier, & le leur préſentant: croyez-vous donc, dit-elle, que vous ſoyez les ſeuls qui ſachiez faire des captifs? Après cela ils ſe mirent à table, où la princeſſe mangea peu. La vue de Tiran lui ſuffiſoit.

Après le ſouper le duc lia converſation avec la dame du château, & la veuve Repoſée, qui écoutoit avec un grand plaiſir le récit des exploits de Tiran; car la bonne mine de ce chevalier l'avoit touchée. La princeſſe n'ayant que Stéphanie auprès d'elle: chevalier, dit-elle à Tiran, j'ai tout riſqué pour avoir la conſolation de vous voir; c'eſt l'amour

ſeul, non la curioſité de voir des combats qui m'a conduite ici. J'ai trompé l'empereur, peut-être ne tromperai-je pas nos jaloux ; mais je m'expoſe à tout, je ne pouvois ſupporter plus long-tems votre abſence. Ah, madame, dit Tiran ! vos bontés ne ſervent qu'à redoubler les maux cruels que je reſſens. Je n'en puis ſupporter l'excès. La vue de vos beautés me tranſporte hors de moi-même ; elle me ravit l'uſage de ma raiſon. Non, madame, votre amour n'approche pas du mien : il eſt tel cet amour, que ſi j'en avois autant pour Dieu ; ſi je le ſervois avec la même ardeur, je ſerois depuis long-tems un ſaint à miracles. Quelles marques me donnez-vous du vôtre ? Des diſcours, des paroles que la bouche prononce & que le cœur peut démentir. Eſt-ce là ce que vous promettiez à mon départ ? Reviens vainqueur, diſiez-vous en préſence de Stéphanie, & tu obtiendras le prix de ton amour. Dieu eſt juſte, ajoutiez-vous ; il eſt préſent partout ; il eſt témoin de ma promeſſe, il en ſera le garant. Dans ce moment Plaiſir de ma vie s'approchant d'eux, interrompit leur entretien, & ſe mettant aux genoux de Tiran : chevalier, lui

dit-elle, je suis la seule qui m'intéresse à vous. Comment personne n'a encore pensé à vous faire quitter vos armes, & si pourtant vous avez là une chemise qui mérite bien d'être changée ? O bienheureuse chemise, continua-t-elle ! que je t'ai vue dans un état bien différent ! Tu étois parfumée alors, tu couvrois ce que la nature a formé de plus beau ! La princesse prenant la parole, dit à Tiran : chevalier, donnez-moi cette main, qui a vaincu des rois. Stéphanie lui prit la main, & la posa sur les genoux de la princesse, qui se baissa, & la baisa. Ah, madame, dit Tiran, que ne m'est-il permis de me jeter à vos pieds adorables ! La princesse lui prenant alors les deux mains : Eh bien, répondit-elle, je leur donne tout pouvoir sur moi. En même-tems elle se leva; car la nuit étoit déjà fort avancée, & elle craignoit de donner quelque soupçon en restant plus long-tems. Tiran, le duc & toute la cour, l'accompagnerent jusques dans sa chambre, & lui donnerent le bon soir.

Le lendemain dès le grand matin, le duc & Tiran s'armerent, & monterent à cheval, faisant emporter avec eux les échelles, qu'ils trouverent dans le châ-

teau. La princesse les accompagnoit, couverte de ses armes. Ils arriverent vers le midi devant une place très-forte, que l'empereur faisoit attaquer, & qui étoit vivement défendue par les troupes du sultan. L'arrivée du général décida de son sort. Après avoir laissé la princesse hors de la portée des machines, sous la garde de Diofebo & de quelques troupes, il courut à l'attaque des Siciliens ; & faisant dresser les échelles contre le mur, il monta lui-même le premier à l'assaut. Il fut renversé ; mais ayant fait venir d'autres échelles, il attaqua de nouveau, & chargea si vigoureusement les ennemis, qu'il emporta la place, tuant, ou faisant prisonniers tous ceux qui la défendoient.

Après cette expédition, les barons de Sicile présenterent à Tiran les lettres de leur roi & de leur reine. Le général les reçut avec tout le respect & toute la joie possible, témoignant cependant aux commandans de ces troupes la reconnoissance qu'il avoit de leurs services. Ensuite ils sortirent ensemble de la place & se rendirent auprès de l'empereur, qui ayant été témoin de l'accident arrivé à Tiran, & s'étant informé du nom de celui qui

étoit tombé du haut de l'échelle, avoit appris avec chagrin que c'étoit ſon général lui-même. Auſſi, lorſque Tiran lui eut fait la révérence, ce bon prince ne put s'empêcher de lui dire : ce n'eſt point à vous, général, de monter ainſi à un aſſaut ; & malgré le bon droit de la cauſe pour laquelle vous combattez, il ne faut point tenter la bonté divine. Où en ſerions-nous, s'il vous arrivoit quelque malheur ? Seigneur, lui répondit Tiran, le premier ſoin d'un général doit être de donner l'exemple.

L'empereur tint enſuite un grand conſeil ſur le parti qu'il devoit prendre ; & les avis furent fort partagez, les uns propoſant une expédition, & les autres une autre. Enfin le général prenant la parole : pour moi, ſeigneur, je ſuis d'avis, dit-il, que V. M. reprenne, avec les barons de Sicile, le chemin de Conſtantinople, & emmene avec elle tous les priſonniers, qui nous conſument beaucoup de vivres, & nous occupent ici un grand nombre de troupes employées néceſſairement à les garder. Le duc & moi, nous aurons ſoin de conſerver les les villes & les châteaux, que nous avons pris, & d'étendre plus loin vos conquê-

tes. Nous prions seulement V. M. de nous envoyer des vivres, pendant que la guerre durera ; car c'est uniquement par la mer que nous pouvons tirer notre subsistance. L'empereur trouva l'avis fort bon, & Tiran ayant donné ses ordres, pour que l'on amenât au château de Malvoisin tous les prisonniers qui étoient dans la ville & dans le camp de St. George, il s'y rendit lui-même avec tous les barons de Sicile.

En arrivant l'empereur appella le général & la princesse sa fille avec les demoiselles qui l'accompagnoient ; puis adressant la parole à Tiran, il lui dit : nous avons perdu le brave comte de Bithinie notre grand Connétable, à qui me conseillez-vous de donner cette charge ? Tiran se mettant à genoux : seigneur, répondit-il, je vous aurois beaucoup d'obligation, si V. M. avoit la bonté d'en faire présent à Diofebo. Je suivrai toujours en tout vos desirs, reprit l'empereur ; & puisque vous le souhaitez, je fais Diofebo grand Connétable. Pour vous général, je vous donne le comté de St. Ange, qui appartient à ma fille Carmésine, & dont elle voudra bien que je dispose en votre faveur ; il rapporte

porte

porte 75000 ducats : mais j'espere qu'avant qu'il soit peu, Dieu me fera la grace de pouvoir vous faire des présens de plus grande conséquence.

Tiran témoigna vivement sa reconnoissance à l'empereur ; mais il ajouta, que deux raisons l'empêchoient de profiter de ses bontés : la premiere, dit-il parce qu'il y a si peu de tems que je suis au service de V. M. que je n'ai pas mérité tant de grace ; la seconde est, que si mon pere & ma mere apprenoient que jeusse accepté aucun titre, ils perdroient l'espérance de me revoir jamais, & en mourroient peut-être de douleur. Rien ne peut empêcher, reprit l'empereur, que le comté que je vous ai offert ne soit à vous. Si vous ne voulez pas en prendre le titre, acceptez-en du moins le revenu & la possession. Je ne veux point ôter à la princesse, répliqua Tiran, un bien qui lui appartient, ce qui m'appartient, interrompit la princesse, est à la disposition de mon pere ; & au cas qu'on ait encore besoin de mon consentement, je confirme volontiers la donation. L'empereur fit de nouvelles instances, en assurant le général, qu'il ne regardoit point ce présent comme une récompense, & que s'il

persistoit dans son refus, il persuaderoit à tout le monde qu'il avoit dessein de le quitter. Tiran l'assura qu'il n'en étoit pas capable, pendant qu'il pouvoit lui être utile, ajoutant que puisqu'il le vouloit absolument, il lui rendroit sa foi & hommage pour ce comté; mais qu'il le donneroit avec sa permission à Diofebo son parent. Pourvu que vous l'acceptiez, répondit le prince, j'en suis content; vous pourrez en faire ensuite ce qu'il vous plaira. Alors Tiran se jeta aux pieds de l'empereur, & lui baisa la main, pour le remercier de la grace qu'il lui accordoit. En même-tems on convint, que la cour resteroit encore au château de Malvoisin tout le jour suivant, & qu'on célébreroit une grande fête, pour recevoir Diofebo comte de St. Ange, & grand connétable de l'empire.

Ce chevalier ignoroit ce qui se passoit. Cependant Tiran ordonna au seigneur de Malvoisin, de faire cuire beaucoup de pain pour le lendemain & de préparer tout ce qui étoit néçessaire pour la fête. Diofebo rentrant au château sur ces entrefaites, & trouvant son cousin occupé à donner beaucoup d'ordres, lui en demanda la raison, & s'il avoit eu quel-

ques nouvelles des ennemis. Non répondit le général ; mais allez remercier l'empereur du comté de St. Ange, qu'il vous a donné avec la charge de grand connétable.

Diofebo se rendit d'abord à la chambre de la princesse, où il ne trouva que Stéphanie avec les autres demoiselles. La princesse entra peu de tems après ; & le chevalier se mettant à ses genoux, la remercia de la grace que l'empereur venoit de lui accorder. Elle le releva ; & lui donna un mouchoir : j'exige votre parole, mon frere, lui dit-elle, que vous ne regarderez point ce que renferme ce mouchoir, que vous ne soyez sorti de cette chambre. Diofebo le lui promit ; & après avoir remercié l'empereur, il revint auprès de Tiran. Il est bien juste, lui dit-il alors, en se mettant à ses genoux, que je vous remercie aussi, puisque vous vous êtes privé de ce comté pour me le donner. En même-tems il se mit en devoir de lui baiser la main ; mais Tiran n'y voulut jamais consentir, & l'embrassa. Diofebo lui remit ensuite le mouchoir que la princesse lui avoit donné. En l'ouvrant, la premiere chose qu'ils trouverent fut un billet conçu en ces

termes : *je vous prie, mon frere, grand connétable & comte de St. Ange, de me faire le plaisir d'accepter ce petit présent pour la fête de demain. La situation où je suis, doit vous faire excuser sa médiocrité.* Ce billet étoit accompagné d'une somme de 2000 ducats.

Le même jour la princesse ayant trouvé moyen de joindre Tiran en particulier, lui demanda pourquoi il avoit refusé le présent que son pere lui avoit offert, & pourquoi elle l'en avoit prié inutilement. Mais il l'assura qu'il étoit résolu de n'accepter jamais aucun titre au-dessous de celui d'empereur. Le lendemain Diofebo fut proclamé en cérémonie comte de St. Ange, & grand connétable de l'empire grec, l'empereur les fit mettre à table avec lui, pendant que Tiran faisoit l'office de maître-d'hôtel, parce que c'étoit lui qui donnoit la fête. Après le dîner le bal commença, & fut suivi d'une magnifique collation de confitures. On s'arma ensuite ; & il y eut plusieurs lances rompues en l'honneur du nouveau connétable.

Le souper qui suivit, fut parfaitement bien servi ; mais Tiran ayant paru fort triste pendant toute cette fête, la prin-

cesse le fit asseoir à ses côtés, & lui dit à l'oreille : vous êtes changé : souffrez-vous ? Parlez-moi naturellement. Je souffre tellement, répondit-il, d'imaginer que vous partez demain, & que je ne vous verrai plus, que j'en suis au désespoir. Qui fait le mal, lui dit la princesse, doit en porter la peine. N'est-ce pas vous-même qui avez conseillé à l'empereur de retourner à Constantinople avec les prisonniers ? Quel est l'homme amoureux qui jamais ait donné un semblable conseil ? Tout ce que je puis faire pour vous, ajouta-t-elle, est de feindre une incommodité. Je puis obtenir par ce moyen un délai de quinze ou vingt jours; car l'empereur m'aime trop, pour m'obliger à me mettre en chemin, tant qu'il pourra penser que je suis malade. Mais que ferons-nous de ces prisonniers, dit Tiran ? Je ne vois aucun remede à la douleur que j'éprouve ; & je vous avoue que je ne suis occupé que de fer ou de poison, pour sortir du funeste état où je suis réduit. Allez trouver Stéphanie, dit la princesse, voyez avec elle quelles mesures on peut prendre. Sur le champ le général passa chez Stéphanie : & ils convinrent avec le connétable, que dès

que tout le monde seroit retiré & les demoiselles endormies, ils se rendroient l'un & l'autre à la chambre de leurs dames, & que là ils verroient ce qu'il y auroit à faire.

Le silence régnoit déjà dans tout le palais, lorsque la princesse, qui pendant la nuit ne gardoit que Stéphanie dans sa chambre, dit à Plaisir de ma vie qu'elle n'étoit pas encore en humeur de se coucher, & qu'elle pouvoit cependant se retirer. Elle obéit; mais ayant cru sentir brûler des parfums en se retirant, elle ne douta pas que ce ne fussent les apprêts d'un mariage que l'on vouloit célébrer à petit bruit; & elle alla se mettre au lit, résolue de s'en éclaircir. L'heure du rendez-vous arrivée, Stéphanie sortit avec une bougie, pour s'assurer si toutes les demoiselles qui couchoient dans l'antichambre de la veuve Reposée, étoient bien endormies. Plaisir de ma vie attentive à tout, faisoit la dormeuse; Stéphanie y fut trompée: elle alla ouvrir aux deux chevaliers qui l'attendoient avec plus d'impatience que les juifs n'en ont de la venue de leur Messie. Ils éteignirent la lumiere, & suivirent sans bruit Stéphanie, qui les conduisit dans la chambre

de la princesse. Ils la trouverent vêtue d'une robe brochée d'or avec une broderie de perles. Elle avoit au cou un carquant de feuilles d'or, émaillées de vert & entremêlées de diamans & de rubis. Sa tête étoit couverte d'une guirlande de pierreries, dont l'œil avoit peine à soutenir l'éclat. Tiran fléchissant le genou devant elle, lui baisa les mains plusieurs fois. Ils passerent la nuit à se donner des assurances de leur tendresse mutuelle, & lorsque le jour fut prêt à paroître, les deux chevaliers se retirerent avec le même secret.

Lorsqu'il fut jour, tout le monde se leva au château, parce que l'empereur avoit donné ordre que tout fût prêt pour partir de bonne-heure. Plaisir de ma vie, que la curiosité avoit tenu éveillée, entra dans la chambre de la princesse, tandis que ses compagnes dormoient encore. Elle la trouva qui s'habilloit. Stéphanie étoit habillée, & elle achevoit de se coëffer, mais avec un air d'abattement & de nonchalance si grand, qu'à peine pouvoit-elle porter ses mains à sa tête. Ses yeux battus & chargés, avoient perdu leur éclat ordinaire. Ses regards

languiſſans ſembloient diſcerner à peine les objets.

Sainte vierge, s'écria Plaiſir de ma vie ! Eh, ma chere Stéphanie, comme vous voilà ! Vous êtes malade aſſurément & même fort malade. Dites-moi ce que vous ſentez. Il faut appeller les médecins. Non, répondit Stéphanie, ce ne ſera rien. C'eſt une migraine violente, le ſerain qu'il fit hier en eſt cauſe. Croyez-moi, dit Plaiſir de ma vie, ne négligeons point ce mal, il peut devenir dangereux. Dites, n'avez-vous rien ſenti aux talons ? Prenez-y garde ; j'ai oui dire à d'habiles médecins, qu'à nous autres femmes, nos maladies commencent par des inquiétudes aux ongles des pieds, que delà elles montent dans les jambes, paſſent aux genoux & gagnent bientôt les cuiſſes d'où elles montent un peu plus haut, que c'eſt-là où elles ſont les plus vives, que delà elles portent droit à la tête & cauſent des étourdiſſemens qui nous font ſouvent perdre connoiſſance & tomber à la renverſe. Ils ajoutent que ſuivant Galien, ce mal ne nous prend qu'une fois dans la vie, & quoi qu'il ſoit incurable, on n'en meurt pourtant jamais. Mais voyons un peu

votre langue, j'en ſai aſſez pour vous donner conſeil.

Stéphanie embarraſſée du diſcours de Plaiſir de ma vie, & ne ſachant comment elle le devoit prendre, lui montra ſa langue. Ou tous mes principes ſont faux, lui dit alors cette fille, ou vous avez perdu du ſang cette nuit. Il eſt vrai, répondit Stéphanie, j'ai ſaigné du nez. Ou du nez, ou d'ailleurs, c'eſt ce que je ne puis diſtinguer, dit Plaiſir de ma vie, mais toujours je ſuis bien ſure que vous avez ſaigné. Cependant ſoyez tranquille, votre mal ne ſera rien.

Comme elle s'apperçut que la princeſſe ſourioit, en l'écoutant, elle lui dit : madame, V. A. me permettra-t-elle de lui rendre compte d'un rêve que j'ai fait cette nuit? Mais il faut auſſi qu'elle me promette de ne ſe point fâcher ſi elle ſe trouve mêlée dans mon rêve. Parle, lui dit la princeſſe, je t'accorde toute permiſſion, tu peux dire tout ce que tu voudras, je t'en donne d'avance l'abſolution.

Alors Plaiſir de ma vie, prenant la parole : il m'a ſemblé, madame, dit-elle à la princeſſe, que j'étois couchée dans une même chambre avec mes quatre

compagnes, & que Stéphanie eſt venue avec une bougie examiner ſi nous dormions. Elle a été enſuite à la porte, & elle l'a ouverte à Tiran & au connétable. Ils étoient légerement vêtus, leur épée ſous le bras & avec des ſouliers de feutre pour n'être point entendus. Stéphanie a ſoufflé ſa bougie, ils l'ont ſuivie, & il me ſembloit qu'elle les conduiſoit à votre chambre. Vous étiez habillée & parée avec ſoin pour les recevoir. Un moment après la porte s'eſt fermée, & j'ai cru entendre votre voix qui diſoit : laiſſe-moi, Tiran, laiſſe-moi. Je ſuis ſortie de mon lit toute en chemiſe, & j'ai couru à la porte. Alors j'ai cru voir Tiran, qui vous portant entre ſes bras par la chambre malgré votre réſiſtance, vous accabloit de ſes baiſers. Il vous a mis enſuite ſur ce petit lit de repos. Ah lit, s'écria Plaiſir de ma vie, en ſe tournant du côté où il étoit ! Que tu es différent de ce que tu étois alors !

Eh bien, lui dit la princeſſe, n'as tu rien rêvé de plus ? Pardonnez-moi, madame, continua cette fille, mon rêve n'a pas fini là. Vous avez pris un livre d'heures, & le préſentant au chevalier, V. A. lui a dit : Tiran, je t'ai fait venir,

pour donner un peu du ſoulagement à ton amour & au mien, mais promets moi de ne point paſſer les bornes je t'ai preſcrites, jure-le moi ſur ce livre. Le chevalier les yeux attachés ſur vous, paroiſſoit peu attentif à vos paroles. Vous avez ajouté: ſi tu m'aimes, contente toi de ce que je t'ai permis, n'exige point de mon amour des choſes dont les ſuites ſeroient funeſtes à l'un & à l'autre, tu me perdrois & me perdrois pour toujours. Hélas, avez-vous ajouté, à quoi m'expoſe ma complaiſance pour Stéphanie ! En ce moment quelques larmes ont coulé de vos yeux, elles ont touché le chevalier. Il vous a répondu : madame, vous êtes mon unique ſouveraine, c'eſt à vous de preſcrire des loix ; quelque dures qu'elles ſoient, je les reſpecterai toujours, mais ſongez que c'eſt contre vous-même & contre l'amour que vous employez le pouvoir abſolu qu'il vous a donné ſur moi.

Ne t'afflige point, Tiran, avez-vous dit alors; je te tiendrai compte du ſacrifice que tu me fais. Je ne te refuſe qu'une ſeule choſe, je t'abandonne tout le reſte. Il vous a prêté le ſerment que vous demandiez, après quoi il m'a ſemblé que vous embraſſant & vous ac-

cablant de ses baisers, il vous renversoit sur ce lit & détachoit les agraffes de votre robe, alors votre gorge, s'étant découverte à ses yeux, il s'est précipité dessus. Mais bientôt n'étant plus maître de lui-même, il a voulu porter ailleurs une main hardie. Vous vous y êtes opposée, & vous avez eu ma foi raison; si vous l'eussiez souffert, le serment étoit en grand danger. Après une petite querelle, il m'a semblé que vous étiez réconciliés. Vos visages étoient collés l'un contre l'autre, vos bras étoient entrelacés. La vigne est moins unie à l'ormeau que vous ne l'étiez l'un à l'autre. Vous vous parliez, mais je ne pouvois entendre vos discours, vos baisers mutuels les intrrompoient à tout moment.

Cependant mon songe continuant toujours, je crus appercevoir quelque chose sur cet autre lit. Il me sembla que j'y voyois. Stéphanie avec le connétable; elle se débattoit; ses jambes étant dans un mouvement très-vif, elle paroissoit se vouloit dérober d'entre ses bras; un moment après, je crus l'entendre qui disoit d'une voix tremblante & interrom-rompue: ah, seigneur, que vous me

faites de mal ! Voulez-vous me tuer ? Arrêtez un peu ; au nom de Dieu ; épargnez-moi.

Il me sembla ensuite que Tiran lui disoit : ma chere sœur, retenez vos cris. A quoi pensez-vous ? Voulez-vous vous perdre ? On peut vous entendre. Je la vis qui prenoit la manche de sa chemise, & qui la mettant dans sa bouche, la serroit avec ses dents ; mais un moment après, elle ne put se retenir, elle poussa un cri & tomba pâmée, en disant ; ah cruel ! vous me tuez, je me meurs.

Je ne puis vous exprimer, madame, ce que cet endroit de mon songe me fit ressentir. Je désirois en ce moment de me trouver avec mon Hyppolite, dans le même état où je vous voyois l'une & l'autre. Je ne connois point encore quelles sont les douceurs de l'amour, mais il me sembloit que cet état étoit le dernier terme de la félicité. L'agitation que j'éprouvois étoit extrême, un feu dévorant se répandoit partout mon corps. Je me levai, du moins il me le sembla dans mon songe, j'allai chercher de l'eau, & je m'en servis pour diminuer l'ardeur du feu que je ressentois.

A mon retour je crus voir Stéphanie ;

qui revenue de son évanouissement, repoussoit languissamment le connétable, & lui disoit d'une voix foible : laisse-moi cruel, laisse-moi. N'est-tu pas content ? que veux-tu de plus ? n'auras-tu point de pitié d'une fille qui s'est confiée à toi ? Sont-ce là les sermens que tu me fis hier sur tous les saints du paradis, de ne me point faire de mal ? Veux-tu les violer encore ? Voyez, a-t-elle ajouté, en vous appellant, voyez comme ce barbare m'a traitée ; voyez ce sang qui demande vengeance. Mais helas ! malheureuse, a-t-elle continué, en versant quelques larmes ! & de qui dois-je me plaindre que de moi seule ? N'étoit-ce pas à moi à me garder ? Un moment après, il m'a paru que se consolant un peu, & embrassant le Connétable, elle lui disoit : va, je te pardonne tout ce que tu m'as fait souffrir. N'est-tu pas mon époux ? Ne t'ai-je pas donné ma foi ? N'es-tu pas devenu mon maître & mon seigneur ? Ai-je quelque chose qui ne soit pas à toi ? Que te pouvois-je refuser ? L'amour n'a-t-il pas tout donné ? C'est cet amour qui nous a liés l'un à l'autre. Que manque-t-il à notre engagement ? Un écrit, une cé-

rémonie, des joûtes, des danses, des concerts ? L'amour suppléera à tout. Ma mere ni mes parentes ne sont point venues me donner la chemise de nôces. Elles n'ont point eu besoin de me porter à force sur le lit nuptial. Je m'y suis mise de moi-même. Mon époux en sera plus sûr de ma tendresse.

Pendant que Stéphanie parloit, il me sembloit, madame, que Tiran vous exhortoit & vous supplioit de lui rendre son serment. Le connétable que votre voisinage ennuyoit, vous en pressoit aussi, mais les coqs chanterent pour la seconde fois, le jour étoit prêt de poindre. Vous les pressâtes de se retirer, de crainte d'être découverts. Ils ne purent vous refuser, & ils sortirent l'un & l'autre.

Je me réveillai là-dessus fort étonnée de me trouver dans mon lit; j'étois encore toute remplie de mon rêve, j'aurois voulu qu'il eût duré éternellement; je pensois à mon cher Hyppolite, je souhaitois d'être exposée aux mêmes peines que Stéphanie, mon inquiétude & mon agitation furent extrêmes le reste de la nuit, je ne pus fermer l'œil : mais ce qui m'embarrassait le plus, c'est que je m'é-

tois trouvée toute mouillée à mon reveil, de cette eau à laquelle j'avois eu recours dans mon rêve, pour appaiser l'ardeur que je ressentois.

Plaisir de ma vie, finissoit ainsi le récit de son rêve, lorsque les autres demoiselles de la princesse arriverent pour lui aider à s'habiller. L'empereur partit le matin même avec tous les barons de Sicile, le duc de Pera & les prisonniers. Tiran & le Connétable l'accompagnerent pendant une lieue. Alors ce prince les pria de ne pas aller plus loin. Ils obéirent; mais cette séparation fut infiniment sensible au général. Après avoir pris congé de l'empereur, & avoir dit adieu aux barons de Sicile, il s'approcha de la princesse, & lui demanda si elle n'avoit aucun ordre à lui donner. Elle leva le voile dont elle étoit couverte, & ses beaux yeux ne purent le regarder sans se remplir de larmes. Ce fut ainsi qu'elle lui fit ses adieux. Sa douleur ne lui avoit point laissé l'usage de la parole, elle ne put que soupirer. Tiran de son côté, après avoir pris congé d'elle, fut si troublé, qu'il se laissa tomber de cheval. Il se releva promptement. L'empereur & plusieurs seigneurs vinrent à lui,

mais ils le trouverent faisant semblant de regarder le pied de son cheval, après quoi il se remit en selle, & chacun continua son chemin. La princesse qui étoit alors toute en larmes, apprit de Stéphanie ce qui étoit arrivé à Tiran, & n'attribua cet accident qu'à la douleur qu'il ressentoit de son départ.

Tiran de retour au château de Malvoisin, ordonna au connétable de rester à la garde du camp avec la moitié de la cavalerie & de l'infanterie. Pour moi, dit-il, j'irai au port faire débarquer les vivres qui nous sont venus. En y arrivant il apprit qu'il étoit entré sept navires génois dans le port de Beaumont. Cette ville n'étoit éloignée de S. George que de quatre lieues, & le sultan s'y étoit retiré avec les débris de son armée, croyant y être en sureté. Le général eut avis en même-tems, que le grand can de Caramanie arrivoit par mer au secours des Turcs avec le roi de l'Inde supérieure, & qu'ils étoient suivis d'une armée de plus de cinquante mille hommes. A cette nouvelle Tiran fit partir un brigantin, avec ordre d'aller reconnoître le nombre des vaisseaux arrivés à Beaumont, celui des troupes qui étoient des-

ſus, & de s'informer du tems auquel ils comptoient débarquer leurs vivres. Le brigantin revint le lendemain, & lui apprit qu'il y avoit ſept gros navires dans le port, que les chevaux étoient déja débarqués, & qu'on commençoit à mettre les vivres à terre. Oh, par dieu, dit le général à ſes troupes, je vous ferai manger de leur bled.

En effet, il fit préparer ſur le champ cinq vaiſſeaux, ſur leſquels il embarqua beaucoup de troupes, ſur-tout des arbalêtriers; & mettant à la voile le ſoir même, il ſe trouva au point du jour devant le port de Beaumont. Ceux qui étoient à terre découvrant les cinq vaiſſeaux de Tiran, & s'imaginant qu'ils étoient du nombre de ceux que le roi de Caramanie conduiſoit, n'en prirent aucun ombrage. Ainſi les vaiſſeaux grecs entrerent dans le port ſans aucun obſtacle, & chacun s'attachant à un des ennemis, ils s'en emparerent ſans peine; après quoi ils inveſtirent les deux autres qui firent auſſi peu de réſiſtance. Cette action ne coûta pas un ſeul homme à Tiran. Ils ſortirent enſuite du port avec leurs priſes. Les vivres dont elles étoient chargées furent d'un grand ſecours pour le

camp des chrétiens; qui ne tiroient leur subsistance que par la mer.

Au retour de cette expédition le général interrogea les prisonniers qu'il avoit faits sur les vaisseaux, & tous lui confirmerent l'arrivée des rois de l'Inde & de Caramanie avec une puissante armée. Ils ajouterent que ce dernier conduisoit avec lui la princesse sa fille qui étoit d'une extrême beauté, & qu'il destinoit, disoit-on, au fils du grand Turc; qu'elle étoit accompagnée de vingt-cinq autres femmes, qui venoient épouser les plus grands seigneurs de l'armée, & que leurs vaisseaux étoient chargés de richesses immenses. Lorsque nous sommes arrivés à Beaumont, continua un matelot génois, on nous a appris que l'empereur Grec a fait général de ses troupes, un diable de François qui gagne toutes les batailles. Ils le nomment Tiran. Il peut avoir du courage, comme on le dit; mais ma foi il porte là un vilain nom; car Tiran signifie usurpateur, ou pour parler plus juste, voleur, & je crois pour moi, que ses actions répondront toujours à son nom. Aussi dit-on, que dans une lettre qu'il écrivoit au roi d'Egypte, contre lequel il n'a jamais osé se battre seul à seul,

il se disoit amoureux de la fille de l'empereur ; vous verrez qu'il la séduira , il en fera autant de l'impératrice, & puis il fera mourir l'empereur pour prendre sa place ; car c'est ainsi qu'en usent ces maudits François ; vous le verrez un jour empereur , si les Turcs & les chrétiens le laissent vivre. Ma foi, répondit Tiran, tu as raison , tous les François ne valent rien, & celui-là fera encore pis que tu ne dis. Puisque vous le connoissez si bien , & que vous lui ressemblez si peu, reprit le marinier , je prie Dieu qu'il vous fasse obtenir tout ce que vous desirez des demoiselles. Mais enfin , vous connoissez un grand traître. Je jure par le baptême que j'ai reçu , que si je pouvois le prendre, comme souvent j'en ai pris plusieurs autres, je le pendrois moi-même au grand mât du vaisseau. Dès qu'on fut à terre, Tiran lui donna un habit de soie , avec trente ducats & la liberté. On peut juger de l'état où il se trouva lorsqu'il sut que c'étoit à Tiran lui-même qu'il avoit parlé ; ainsi il alla se jeter à ses pieds, mais Tiran lui pardonna & le renvoya, en disant qu'il falloit donner aux méchans , afin qu'ils dissent du bien de nous ; & aux bons,

pour qu'ils n'en dissent point de mal.

La présence de Tiran étoit nécessaire au camp, ses ordres n'avoient pas été suivis, & les Turcs avoient remporté un leger avantage par la faute du marquis de S. George. Tiran remédia à tout & donna de nouvelles instructions. Il tint ensuite un grand conseil, dans lequel il proposa d'attaquer la flotte du Caraman. Elle étoit composée de vingt-trois gros vaisseaux, les meilleurs qu'eussent les génois, & de quelques bâtimens legers. La flotte des Grecs n'étoit que de douze vaisseaux de guerre, & de quatre galeres. L'entreprise paroissoit téméraire Tiran s'y détermina cependant, malgré la répugnance des autres chefs. Ce pilote Génois auquel il avoit donné la liberté, & qui touché de reconnoissance, s'étoit donné à lui, l'avoit instruit du moyen qu'il devoit suivre pour dissiper cette flotte.

A la sortie du conseil, Tiran donna ordre à Diofebo de lui choisir les deux mille plus braves gendarmes de l'armée, & deux mille arbalêtriers des plus hardis. Des plus braves, seigneur, répondit Diofebo ! & comment les distinguer ? Ne le sont-ils pas tous également avant le

combat ? Vous n'en ſavez gueres, dit Tiran, faites ſonner le bouteſelle, comme ſi les ennemis s'approchoient, & lorſque vos troupes auront pris les armes, examinez les éperons des gendarmes, & regardez comme des lâches tous ceux dont les éperons ſeront mal attachés; comptez que tous ceux-là ne ſe ſont armés qu'en tremblant. Le prieur de S. Jean avec ſes chevaliers, vint dans ce moment joindre Tiran, & lui demanda d'être de la partie. Ils ſe rendirent au port de Tranſimene, avec les troupes deſtinées à l'expédition. De-là il envoya deux galeres au large, avec ordre, l'une de s'attacher au vaiſſeau du roi de Caramanie ſans jamais l'abandonner; l'autre de lui donner des nouvelles de la flotte infidelle.

Il étoit environ l'heure de vêpres, lorſqu'une des galeres revint à rames & à voiles pour l'avertir de l'arrivée des ennemis, & un moment après leur flotte parut à la vue du port. Elle étoit d'une grande magnificence, ſurtout le vaiſſeau du roi de Caramanie; ſes voiles étoient couleur de feu avec ſes armes en broderie. Les cordages étoient de ſoie, & la poupe étoit toute couverte de brocard

d'or. Le vaiſſeau du général ſortit du port le premier. Les Turcs le virent paroître avec beaucoup de joie, en criant que celui-là étoit déja à eux. Le roi de Caramanie fit monter ſa fille, & les autres dames ſur le pont pour leur montrer le vaiſſeau qu'ils alloient prendre. Peu de tems après celui du ſeigneur de la Pantelerie parut, ſuivi d'un autre que commandoit le duc de Meſſine. La joie des Turcs & des Génois redoubla à cet aſpect. Le roi de Caramanie dit à ſa fille: Choiſis de ces vaiſſeaux celui que tu aimeras le mieux, je te le donne. Elle demanda celui qu'elle avoit vu paroître le premier, & il le lui promit. Le navire du ſeigneur d'Agramont précéda celui d'Hyppolite. Enfin le bon prieur de S. Jean qui faiſoit l'arriere-garde, ſortit preſque à la nuit fermée.

Les Génois furent fort étonnés de voir douze gros vaiſſeaux. Cependant on fit ſortir du port toutes les Pinaſſes, les chaloupes des vaiſſeaux & les barques des pêcheurs, auxquelles on avoit attaché une rame, qui portoit un fanal qu'elles allumerent dès que celui du général parut. Tous ces feux réunis repréſentoient une armée de ſoixante & quatorze na-

vires. Les ennemis s'imaginant que la flotte des Grecs étoit en effet aussi nombreuse qu'elle leur paroissoit, ne douterent point que l'armée de Rhodes & celle de Sicile ne fussent venues au secours de l'empereur. Ils resolurent donc de prendre le parti de la fuite, & de retourner en Turquie, plutôt que de risquer un combat si inégal. Un des vaisseaux Génois leva trois fois un fanal. A ce signal toute la flotte des infideles vira de bord, faisant force de voiles, elle se dispersa: mais jamais la galere de Tiran ne perdit de vue le vaisseau du roi de Caramanie, qui fit route du côté de Chypre, pour tâcher de gagner de-là Alexandrie. La galere avoit un fanal à sa poupe, & Tiran suivit cette galere avec son vaisseau.

Le lendemain au point du jour le général n'apperçut en mer aucun de ses vaisseaux; mais il se trouva en vue de celui que montoit le roi de Caramanie. Il le joignit sur le midi: & les deux navires s'accrocherent de façon, que quand même ils l'auroient voulu, il ne leur eut pas été possible de se séparer. Alors le combat devint si terrible, qu'à peine pouvoit-on maneuvrer de part & d'autre. Il dura à plusieurs reprises pendant le reste du

jour,

jour, toute la nuit ſuivante, & le lendemain juſqu'au ſoleil couchant. Dans cet intervalle il ſe donna vingt-ſept combats entre ces deux vaiſſeaux. Enfin le roi de Caramanie voyant les chrétiens déjà ſur ſon bord, & le nombre de ſes gens infiniment diminué, fit apporter ſur le pont le coffre, où l'argent & les pierreries étoient renfermées. En même-tems il fit habiller ſa fille de brocard d'or; & l'attachant par le cou avec une corde d'or à ce même coffre, il la précipita dans la mer, avec toutes les autres dames qui l'avoient ſuivie. Après cette funeſte exécution il abandonna le combat, & ſe retira avec le roi de l'inde ſupérieure, dans la chambre que ſa fille avoit occupée. Là ils ſe jeterent ſur un lit, & ſe couvrirent la tête, pour attendre la mort. Tiran maître du vaiſſeau, leur envoya un gentilhomme, pour les prier de monter ſur le pont. Ils obéirent à regret, ſurtout le roi de Caramanie, & parurent devant le général, qui leur rendit les reſpects dus à leur rang, & ſe leva pour les recevoir, quoiqu'il fut fort incommodé d'une bleſſure qu'il avoit reçue à la cuiſſe. Il les obligea enſuite à paſſer

ſur ce vaiſſeau ; ce qu'ils firent avec un extrême chagrin.

Dès que Tiran eut raſſemblé le peu de gens qui reſtoient, il mit à la voile. De mémoire d'homme il ne s'étoit jamais donné un auſſi terrible combat ſur mer. A l'exception des deux rois, tout avoit péri du côté des Turcs. A l'égard des chrétiens, de cinq cents hommes qu'ils étoient ſur le vaiſſeau, il n'en reſta que cinquante-quatre, dont ſeize étoient bleſſés. Enfin Tiran ſe ſigna la également ſur mer, comme il avoit fait ſur terre. A la nouvelle de cet accident, la douleur du ſultan & la conſternation des Turcs furent extrêmes. Mais leur admiration ne fut pas moindre, en penſant qu'un ſeul chevalier étranger pouvoit remporter de ſi grands avantages. Après cette victoire le général rentra dans le port, où tous ſes gens ſe rendirent l'un après l'autre avec leurs priſes, au nombre de dix-huit vaiſſeaux chargés de richeſſes immenſes. Hyppolite ſe diſtingua fort en cette occaſion, & à l'exemple de ſon maître, devint dans la ſuite un des chevaliers les plus accomplis de ſon ſiécle.

Cependant le ſeigneur de Malvoiſin inſtruit de ce dernier ſuccès, monta à

cheval, pour venir en féliciter Tiran, après avoir envoyé porter ces heureuſes nouvelles à Conſtantinople & au camp. Dans cette entrevue il conſeilla au général de préſenter lui-même les priſonniers qu'il avoit faits. Tiran le deſiroit avec ardeur, afin d'avoir une occaſion de jouir de la vue de ſa belle princeſſe. Il mit à la voile dès que le vent lui permit de partir, accompagné de tous ceux qui l'avoient ſuivi dans cette derniere expédition, & arriva en très-peu de tems à la vue de Conſtantinople. On avertit auſſi-tôt l'empereur que le général paroiſſoit avec l'armée navale. Ce prince ne ſachant quels honneurs lui rendre, ordonna que l'on conſtruisît un pont de quatre-vingt-dix pas de longueur, & qu'on le couvrit de ſuperbes tapis. En même-tems il fit dreſſer dans la grande place un échaffaut très-élevé, couvert de brocard d'or & d'étoffes de ſoie, ſur lequel il ſe plaça avec l'impératrice, la princeſſe, & toutes les dames de la cour & de la ville. Enfin il fit étendre depuis le pont juſqu'à l'échaffaut des pieces de velours cramoiſi, afin que le général ne marchât point à terre.

Tiran débarqua au milieu des cris de

joie, & des applaudiſſemens de la capitale. Il avoit à ſa droite le roi de Caramanie, & celui de l'inde ſupérieure à ſa gauche. Les barons de l'empire le précédoient; & tout le peuple l'environnoit, en lui donnant mille bénédictions, comme à un homme envoyé du ciel, pour être ſon libérateur. Le clergé vint auſſi le recevoir en proceſſion. Avec ce cortége il arriva à l'échaffaut, où il monta. Là il ſe mit à genoux devant l'empereur, & lui baiſa la main. Il dit enſuite au roi de Caramanie d'en faire de même; mais celui-ci répondit fiérement, qu'il n'en feroit rien. *Chien, fils de Chien*, reprit Tiran, en le frappant de ſon gantelet ſur la tête, tu la baiſera; & non-ſeulement la main, mais encore les pieds. Je le ferai par force, repliqua le prince infidele; mais je jure par Mahomet notre ſaint prophête, & par la barbe que je porte, que ſi jamais je ſuis en liberté, je te ferai baiſer les pieds de mes eſclaves noirs. L'empereur irrité de ſa réſiſtance, le fit prendre ſur le champ, & ordonna qu'on l'enfermât dans une cage de fer. A l'égard du roi de l'Inde ſon compagnon, comme il vit qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que celui de la ſoumiſſion, il

ſe mit à genoux de bonne grace, & baiſa la main & les pieds de l'empereur. Auſſi ne lui fit-on aucune peine.

L'empereur deſcendit enſuite de l'échaffaut, ſuivi de tous ceux dont il étoit accompagné, pour aller à ſainte Sophie rendre graces à Dieu de la victoire qu'il avoit remportée. Le général donnoit le bras à l'impératrice, qui charmée de tout ce qui lui arrivoit d'heureux, lui dit : Vous êtes l'homme du monde, qui jouiſſez de la plus grande réputation ; car indépendamment de ce que vous avez fait auparavant, vous venez de vaincre deux grands rois, & vous avez donné de nouvelles preuves de votre valeur & de votre eſprit. Quels éloges ne méritent point de ſi belles actions ! Je voudrois qu'un chevalier tel que vous fut venu dans l'empire d'Allemagne, lorſque mon pere étoit empereur de Rome. J'étois alors demandée par mille amans ; & ſi je vous avois vu, je vous aurois préféré à tous les mille. Mais à préſent je ſuis vieille, & je n'ai plus d'eſpérance à former. Cette converſation les conduiſit juſqu'au palais, où la princeſſe, qui n'en avoit pas perdu une ſeule parole, rit de bon cœur

avec Tiran des douceurs que la bonne femme lui avoit dites.

Au retour l'empereur demanda au général, comment il se trouvoit de ses blessures. Tiran lui répondit, qu'il avoit un peu de fiévre. En même-tems il se retira à l'appartement qui lui avoit été préparé, où les médecins de l'empereur le visiterent. Ils lui défendirent de sortir du lit, s'il ne vouloit demeurer estropié d'un bras. Le général suivit leur conseil. Tous les jours il étoit visité soir & matin de l'empereur, de l'impératrice & de la princesse. La veuve Reposée ne l'abandonna pas non plus d'un instant pendant toute sa maladie, plus par amour, que par aucun autre motif. Cette passion eut de grandes suites, & fut la source de beaucoup de traverses, que Tiran & la princesse Carméfine essuyerent dans leurs amours ; comme on le verra dans la suite de cette histoire.

Fin du Tome premier & de la seconde Partie.



